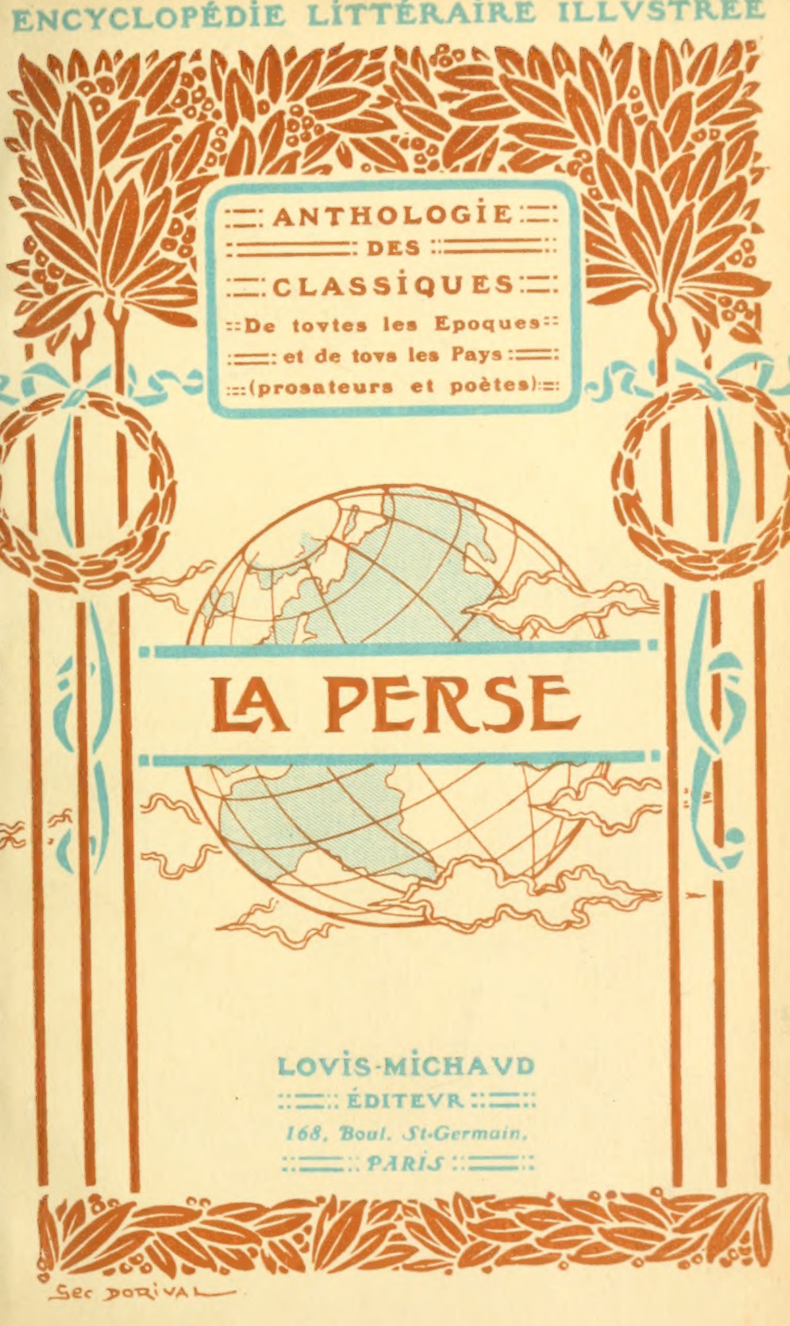



LA PERSE



ENCYCLOPÉDIE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉE
ANTHOLOGIE DES CLASSIQUES
De toutes les Epoques et de tous les Pays (prosateurs et poètes)
LA PERSE
LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, Boul. St-Germain.
PARIS
Sec DORIVAL

LA PERSE LITTÉRAIRE

OUVRAGES DE CHARLES SIMOND

Contes d'Orient et d'Occident (Lecène et Oudin), 1 volume gr. in-8, illustré.
SHAKESPEARE (Juven), 1 volume gr. in-8, illustré.
SCHILLER (Larousse), 1 volume in-8, illustré.
GŒTHE (Larousse), 1 volume in-8, illustré.

COLLECTIONS LOUIS-MICHAUD

Les Prosateurs Illustres Français et Etrangers.

STENDHAL, 1 volume in-12, illustré.
J.-J. ROUSSEAU, 1 volume in-12, illustré.
STERNE, 1 volume in-12, illustré.
WALTER SCOTT, 1 volume in-12, illustré
EUGÈNE SUE, 1 volume in-12, illustré.
CRÉBILLON fils, 1 volume in-12, illustré.
BRANTÔME, 1 volume in-12, illustré.
Mme DE GIRARDIN, 1 volume in-12, illustré.
HOFFMANN, 1 volume in-12, illustré.
MARIVAUX, 1 volume in-12, illustré.
SWIFT, 1 volume in-12, illustré.
CHARLES NODIER, 1 volume in-12, illustré.
MONTAIGNE, 1 volume in-12, illustré.
MACHIAVEL, 1 volume in-12, illustré.
PÉTRONE, 1 volume in-12, illustré.
PAUL-LOUIS COURIER, 1 volume in-12, illustré.
CYRANO DE BERGERAC, 1 volume in-12, illustré.
RABELAIS, 1 volume in-12, illustré.

En préparation:

SAINT-SIMON, SUÉTONE, CARLYLE, DIDEROT.

ENCYCLOPÉDIE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉE

Volumes parus :

L'INDE, la Littérature sanscrite, par GEORGES FRILLEY, préface de E. LEDRAIN, avec un *Essai sur l'Inde et l'Occident*, par CHARLES SIMOND, 1 vol. illustré.

LA GRÈCE LITTÉRAIRE, par RAOUL VÈZE, préface de PAUL RISSON, avec une *Etude sur le Génie Grec*, par CHARLES SIMOND, 1 volume illustré.

LA NORVÈGE LITTÉRAIRE, par JACQUES DE COUSSANGE, préface de J. BOJER, avec une *Etude sur la Norvège et la France*, par CHARLES SIMOND, 1 volume illustré.

LES POÈTES LATINS, par RAOUL VÈZE, préface de Th. COMTE, avec une *Etude sur le Génie Romain*, par CHARLES SIMOND, 1 volume illustré.

LE THÉATRE FRANÇAIS, par M. A. POINSOT, préface de JEAN AICARD, de l'Académie française, avec une *Etude sur le Théâtre Français à l'Etranger*, par CHARLES SIMOND, 1 volume illustré.

LA PERSE LITTÉRAIRE, par GEORGES FRILLEY, préface de MIRZA ABBAS KHAN AALAMOL-MOLK, avec un *Essai sur les Etudes persanes en France*, par CHARLES SIMOND, 1 vol. illustré.

بنمایند اسمانه مینت کیمیاگر بغصه مرده و رنج ابله اندر خرابه یافته گنج افتاده است در جهان بسیار

بی تمیز ارجمند و عاقل خوار حکایت یکی از ملوک کنیزکی چینی آورده بود خواست که در حالت مستی با وی جمع



دختر ممانعت کرد ملک در خشم شد و او را از بند کان بسیاهی بخشید که لب زبرینش از پره

بینی گذشته بود و لب زیرینش بگریبان فروهشته هیکلی بود که صخره جنی از طلعتش برمیدی

SCÈNE D'INTÉRIEUR CHEZ UN ROI

Bibl. nat. manuscrit persan)

en réalité, c'est une image qui illustre l'historiette du
stân où une jeune esclave, ayant refusé ses faveurs au roi,
mariée à un esclave nègre affreusement lippu. (Cl. H.)

ENCYCLOPÉDIE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉE

Publiée sous la direction de CHARLES SIMOND, lauréat de l'Académie française

ANTHOLOGIE

des

Chefs-d'œuvre classiques de toutes les époques et de tous les pays

Prosateurs et Poètes

LA PERSE

LITTERAIRE

par

GEORGES FRILLEY

Préface de MIRZA ABBAS KHAN AALAMOL-MOLK

avec un essai sur

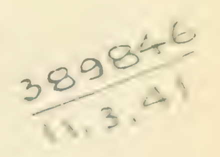
LES ÉTUDES PERSANES EN FRANCE

par CHARLÈS SIMOND

CHOIX DE TEXTES AVEC INTRODUCTIONS ET NOTICES LITTERAIRES

70 Gravures d'après des Documents, Monuments et Manuscrits originaux





LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

68, boulevard Saint-Germain, 68

PARIS

PRÉFACE

La littérature persane n'est connue en France que de quelques érudits peu nombreux. On sait les noms des savants français qui s'en sont occupés, E. Burnouf, J. Mohl, J. Darmesteter, Barbier de Meynard, Huart, mais le grand public ignore leurs travaux ou n'en possède que de vagues notions. Cette lacune n'a été remplie en partie qu'en Allemagne par les ouvrages de Paul Horn, de Karl Geldner, du Père Baumgartner, en Italie par les manuels de Pizzi, en Angleterre par les études de F. F. Arbuthnot et aux Etats-Unis par celles de Reed.

En consacrant dans l'*Encyclopédie littéraire illustrée*, où figure déjà l'Inde et où se trouveront réunies successivement les autres littératures orientales, un volume spécial à la Perse, on ouvre à celle-ci un nouveau domaine. Elle y a droit, car ses trésors littéraires sont considérables.

Il faut savoir gré à l'auteur et à l'éditeur de cette intéressante collection, à laquelle l'illustration documentaire donne un si charmant attrait, d'avoir pris l'initiative de cette entreprise. Faire apprécier les grands écrivains, poètes et prosateurs, par leurs œuvres mêmes, quoi de plus instructif et de plus utile ! La tâche était assurément difficile et laborieuse, mais notre grand Saadi n'a-t-il pas écrit : « La vie des hommes savants a la valeur de l'or » ? Grâce à eux, en effet, les idées nobles deviennent immortelles.

C'est la première fois que non seulement en France, mais ailleurs également, on réunit sous forme d'anthologie les chefs-d'œuvre de la pensée humaine en y réservant une aussi large place à nos classiques persans.

Aussi je me fais un devoir d'en remercier, au nom de

mes compatriotes lettrés, le directeur de l'*Encyclopédie littéraire*, M. Charles Simond. Le travail qu'il nous présente, avec une compétence approfondie des études persanes, comme le prouve l'essai remarquable où il a décrit lui-même leur évolution en France, se distingue par la clarté, par le soin consciencieux des recherches, par la sincérité des interprétations. De chapitre en chapitre nous avons de la sorte une évocation fidèle de la vie littéraire de la Perse, ce berceau des civilisations. Le passé intellectuel de cet empire, l'état d'âme du peuple persan revivent ainsi pour les lecteurs dont le cercle s'agrandit singulièrement.

Aucune initiation ne pouvait être mieux accueillie. Je ne connais pas d'anthologie persane mieux conçue, plus complète. L'Avesta, le Divan, le Shah Nameh, les poèmes de Nizami, de Dschami, de Hafiz, le Roubayat d'Omar Khayiam, le Gulistan et le Bostan, nos dramaturges, nos conteurs, tous ceux qui, à travers les siècles, ont contribué à la richesse littéraire de la Perse ancienne et moderne s'offrent dans ces pages, avec une rare élégance typographique et l'abondance d'une iconographie extrêmement variée, à l'admiration unanime. On apprécie l'élévation d'esprit de nos maîtres, l'originalité de leurs créations, la verve de leur imagination, la beauté de leur style, et l'on comprend l'enthousiasme dont ils furent l'objet aux diverses époques et la gloire qui s'attache dans leur pays à leurs noms.

Nous, Persans, nous sommes particulièrement reconnaissants à M. Charles Simond de nous avoir rendu ce service et, pour ma part, je suis heureux de pouvoir lui adresser personnellement mes félicitations avec l'expression de ma gratitude.

MIRZA ABBAS KHAN AALAMOL-MOLK,
Docteur de la Faculté de Paris.



VUE D'ISPAHAN
(Bibl. nat. Estampes.)

LES
ÉTUDES PERSANES EN FRANCE

I

JUSQU'AU *dix-huitième siècle, tout ce que l'on savait de la Perse ancienne se réduisait aux récits d'Hérodote, de Xénophon, de Plutarque et de quelques autres écrivains grecs donnant autant de crédit à la légende qu'à l'histoire. On connaissait, d'après eux, l'ébauche de monarchie universelle tentée tour à tour par Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès et les échecs successifs des grands raids de l'Orient en Occident. On possédait aussi quelques notions indécises sur les doctrines mystérieuses de Zoroastre et des Mages. Mais on n'avait aucun document digne de foi sur les institutions sociales de ce peuple venu suivant la tradition, « des terres les plus reculées du monde », ni sur son organisation politique, ni sur son génie si différent de celui de l'Inde brâhmanique, ni même sur ses croyances*

tant vantées par les auteurs classiques. Les hellénistes de la Renaissance s'en tinrent aux commentaires de Platon. L'ouvrage posthume de Barnabé Brisson, publié en 1590, *fut le premier travail de sérieuse érudition consacré aux Iraniens, mais il ne fit que jalonner, en une première étape, la voie de l'érudition. C'est en* 1700 *seulement, un siècle plus tard, que parut le livre de Thomas Hyde, un orientaliste anglais, qui avait puisé directement aux sources. Son* Histoire de la religion des anciens Perses, *écrite en latin, était, à la vérité, remplie d'erreurs et ne pouvait être considérée que comme une compilation dénuée de tout esprit critique, mais elle inaugurait une méthode nouvelle d'études en se basant sur les textes persans originaux. Bibliothécaire de la Bodléenne d'Oxford, il prit l'initiative d'enrichir cette fameuse bibliothèque d'une série spéciale des historiens musulmans qui avaient parlé de la Perse et il donna ainsi l'exemple à ses successeurs. En* 1718 *vint se joindre à la collection persane ainsi commencée, un manuscrit du* Vendidad-Sadé *remis par des Parsis à un commerçant anglais de Surate, George Boucher, mais ce document ne fut conservé qu'à titre de curiosité et personne ne s'avisa même, pour le regarder de près, de le faire détacher de la chaîne de fer qui le fixait au mur. Cependant cette acquisition stimula d'autres chercheurs. L'Ecossais Fraser, conseiller de Bombay, acheta des Guèbres deux manuscrits qu'il paya à prix d'or, mais il essaya vainement de les déchiffrer. Cela n'empêcha point les Académies de se livrer sur le magisme à de savantes dissertations, qui ne faisaient, en réalité, que reproduire les données de Hyde. Il y eut même un Oratorien français, élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres en* 1753, *l'abbé Paul Foucher, qui rédigea jusqu'à quatorze mémoires sur la religion des Perses, pour soutenir que toutes les hypothèses émises jusqu'alors à cet égard reposaient sur un fond historique. Il se bornait, au demeurant, comme ses prédécesseurs, à de simples conjectures. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement tant que l'on n'avait pas la clef des écritures persanes.*

A cette époque l'orientalisme commençait à trouver d'assez sérieux adeptes en France. La critique historique leur faisait encore défaut et leurs recherches, quoique abondantes, manquaient de principes sérieusement scientifiques. Ils étudiaient du reste de préférence le chinois, en hasardant des théories paradoxales, comme le faisaient les deux de Guignes, Fourmont

l'aîné, Leroux Deshauterayes, tous espérant débrouiller les origines par les étymologies. Un jour Étienne Fourmont l'aîné reçut les décalques de quatre feuillets du Vendidad de la Bodléienne et les confia à son élève Deshauterayes, interprète à la Bibliothèque du Roi. Deshauterayes avait pour ami le frère de l'historien Anquetil. Ce jeune homme, qui entrait à peine dans sa vingtième année, se passionnait pour les études orientales. La vue des feuillets calqués sur le Vendidad l'enflamma d'enthousiasme. Il résolut aussitôt d'aller à la découverte des livres sacrés de la Perse, et s'ouvrit, dès le lendemain, de son projet à l'abbé Barthélemy, qui venait d'être nommé garde du cabinet des médailles et de publier deux importants ouvrages de linguistique. En même temps il sollicita l'appui du comte de Caylus, membre de l'Académie des inscriptions, et mécène des jeunes érudits. Anquetil-Duperron — ce nom lui fut donné pour le distinguer de son aîné — comptait sur cette double influence pour obtenir du gouvernement une mission qui lui fut en effet promise. Mais, s'impatientant de l'attendre et brûlant de réaliser son dessein, il court à la Compagnie des Indes et s'enrôle comme simple soldat pour les colonies, sans réfléchir qu'il s'associe aux pires des aventuriers, à la lie même du peuple. En apprenant ce coup de tête, Barthélemy, Caylus, Anquetil l'aîné mettent tout en œuvre pour empêcher le départ. Vains obstacles, vaines supplications. Il se rend, le 5 novembre 1754, aux Invalides, où l'attendaient ses camarades de rencontre, et la petite troupe, précédée d'un tambour, prend la route de Lorient. Elle y arrive le surlendemain, exténuée de fatigue. Le jeune Anquetil n'emportait pour tout bagage qu'une paire de bas, deux chemises, deux mouchoirs, un étui de mathématiques, une Bible hébraïque, les Essais *de Montaigne et la* Sagesse *de Charron. Le 10 août 1755, il débarque à Pondichéry. N'ayant pas d'autre viatique que les 500 livres dues à l'intervention de Barthélemy, il s'apprête à lutter contre les difficultés. Elles commencent dès le premier pas. Le gouverneur des établissements français, à qui il montre sa lettre de recommandation, le reçoit sèchement, met la lettre dans sa poche et répond sans la regarder : « Nous verrons. »*

Au surplus, Anquetil lui-même ne sait pas au juste par où débuter. Aux Indes il pourrait s'intéresser aux Védas, mais il a rêvé de rapporter en France les livres de Zoroastre. Pour les avoir, il devra braver de nouveaux et nombreux dangers. Qu'importe ? il se souvient de ces chevaliers errants qui

allaient au bout du monde à la conquête d'un royaume inconnu ou à la délivrance d'une princesse lointaine simplement aperçue en songe. Tout d'abord il tombe en pleine guerre. La paix de Madras signée, l'année précédente, avec les Anglais, a été rompue presque immédiatement. Nos possessions de l'Inde sont menacées. A ces maux se joignent les fléaux qui font des milliers de victimes sous ce climat, puis les privations de toute nature, aggravées jusqu'à l'entier dénuement, les misères qui abattent l'âme et épuisent le corps, les calomnies dont on abreuve ce jeune soldat qui partage son ardeur entre l'étude et le dévouement à la patrie, lorsque seul, risquant sa vie, il va de son propre mouvement demander au nabab du secours pour Chandernagor attaqué. Cependant rien ne peut entamer sa ténacité. Armé d'une inébranlable constance, il ne voit devant lui que son but. De Chandernagor, il gagne Pondichéry. Toujours avec son paquet emporté de Paris, il fait quatre cents lieues à pied, en traversant un pays où jamais Européen n'avait passé, puis, quand il apprend que c'est à Surate qu'il trouvera les Parsis en possession du livre de Zoroastre, il entreprend, du sud au nord, une nouvelle marche de même distance.

Le 28 avril 1758, il atteint enfin, sur la Tapti, la ville où les prêtres parsis gardent leur trésor. Il est accueilli avec défiance. On ne voit dans cet étranger qu'un ennemi, un profanateur. Les textes qu'on lui montre sont incomplets et mutilés. La malveillance suscite contre lui des fanatismes qui ne reculent pas devant les attentats. On le sait malade, à peine convalescent ; on n'hésite pas à le frapper de coups d'épée et de sabre. Il ne doit son salut qu'à la discorde qui règne entre ses assaillants. Ceux-ci, divisés en deux sectes, chacune sous la conduite d'un docteur parsi ou " destour ", se faisaient mutuellement la guerre, orthodoxes et réformateurs voulant respectivement être les maîtres. Les réformateurs l'emportent et Anquetil s'adresse à leur chef, le destour Darab, qui, moyennant des roupies françaises en quantité suffisante, consent enfin à lui donner quelques leçons de zend et de pehlvi, qui lui permettent de soulever un coin du voile. L'enseignement dure trois ans, avec des alternatives de tranquillité et de péril. Le 15 mars 1761, Anquetil s'embarque à Surate, sur un navire qui le transporte en Angleterre. Il emportait la portion des livres de Zoroastre que les Parsis avaient conservée et dont avec le destour et d'autres docteurs il avait fait l'interprétation. Il constate à Oxford l'identité de ses manuscrits avec ceux de la Bodléienne et,

le 15 mars 1762, il remet à la Bibliothèque du Roi à Paris cent quatre-vingts manuscrits, zends, pehlvis, persans et sanscrits. Il emploie ensuite dix ans à mettre en ordre ces matériaux, à les élucider, à les étudier, et, en 1771, il publie la traduction complète du Zend Avesta, en trois volumes. En tête de l'ouvrage figure une préface où ce conquérant pacifique raconte avec tout l'intérêt du roman le plus mouvementé, les péripéties de son odyssée.

Anquetil-Duperron venait de rendre un immense service à l'orientalisme. Non seulement il dotait la Bibliothèque du Roi d'une collection incomparable de textes qui allaient servir à des études plus complètes, mais il ornait la couronne scientifique de la France d'un de ses plus beaux fleurons. Il assurait à l'érudition française la primauté d'une gloire enviée par l'étranger et surtout par l'Angleterre. Le dépit de celle-ci s'exhala dans une brochure écrite en français par un étudiant anglais d'Oxford, qui n'était autre que le déjà célèbre orientaliste William Jones, dont la grammaire persane parut presque en même temps que le Zend Avesta d'Anquetil-Duperron.

Jones, ne pouvant dissimuler son désappointement d'être devancé par un Français, dans une voie inexplorée où il s'était promis de cueillir tous les lauriers, n'hésita pas à exciter contre son heureux rival la malignité. Il s'efforça de le couvrir de ridicule en le criblant de coups d'épingle et en recourant au persiflage emprunté à Voltaire, quelquefois, on ne peut le méconnaître, avec succès.

Anquetil-Duperron ne s'émut point de ces railleries. Il continua à se plonger dans ses manuscrits, ne vivant que pour eux, et déclinant honneurs, places, et pensions. Il ne veut rien connaître de ce qui est étranger à ses études orientales. Penché sur les Oupanishads, qu'il a également rapportés de l'Inde, il en pénètre les mystères, il les commente en les traduisant. Et s'inspirant des Brahmanes, avec qui il est en communication de pensées, il écrit cette page où respire leur sagesse : « Sans revenus, sans traitement, sans charge, assez valide pour mon âge et mes labeurs passés, je vis du fruit de mes travaux littéraires ; sans femme, sans enfants, sans domestiques, privé et affranchi de tous les biens et de tous les liens du monde, seul, absolument libre, quoique aimant tous les hommes, et surtout les gens de bien, dans cet état faisant une guerre dure aux sens, surmontant toutes les séductions du monde ou du moins les méprisant, d'un cœur allègre, aspirant à un

continuel effort vers l'Etre supérieur et parfait, j'attends en tranquillité d'âme cette dissolution du corps dont je ne suis pas bien éloigné. »

Il vécut dans cette paix de l'esprit et ce calme du travail jusqu'à soixante-quatorze ans, au milieu de la tourmente révolutionnaire dont les orages ne troublèrent point sa sérénité, et la tempête passa sur lui en le respectant quand elle en abattait tant d'autres. Il garda jusqu'à la dernière heure (1805) *sa foi juvénile dans la science, qui dans ses convictions ne se séparait point du noble orgueil d'être citoyen de la France.*

II

La campagne menée par Jones contre Anquetil continua après lui. Elle fut surtout très active en Angleterre. L'étudiant d'Oxford avait déclaré que le Zend Avesta, *tel qu'on avait voulu le faire accepter, n'était qu'une œuvre apocryphe, inventée de toutes pièces par quelque Guèbre moderne, pleine de faussetés, dénuée de sens commun, sans authenticité et indigne d'occuper l'attention. Cette thèse, qui devait plaire aux antagonistes systématiques de la science française, rencontra beaucoup de partisans, et dans le monde des orientalistes anglais elle fut adoptée jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle. L'Allemagne, foyer de l'érudition, se montra, au contraire, en général, très favorable au* Zend Avesta *et la traduction qu'en fit Kleuker, dès son apparition, obtint un succès considérable. En France l'enthousiasme était moins grand. On discutait théoriquement l'œuvre d'Anquetil ; elle servait de base à un ensemble de systèmes qui s'efforçaient d'y chercher l'explication des philosophiès, des mythologies, des civilisations antiques. Mais comme personne, sauf l'unique exception de Silvestre de Sacy, ne s'appliquait à déchiffrer les textes persans, on s'appuyait exclusivement sur la traduction, sans la contrôler avec l'original, et par là même on ne faisait que multiplier de stériles controverses.*

Il était réservé à Eugène Burnouf de faire sortir les études persanes de cette impasse. Fils d'un philologue qui joignait à la connaissance des langues anciennes un remarquable esprit de méthode et une grande sûreté de jugement, il puisa dans l'exemple paternel l'amour des recherches linguistiques. Elève d'Abel Rémusat et de Chézy, il se livra de bonne heure

à l'unique étude des langues orientales et principalement du sanscrit, en collaborant avec Christian Lassen. Ses travaux sur les langues et les civilisations de l'Inde l'amenèrent à en rechercher les origines au delà du domaine indien brâhmanique. Il fut ainsi conduit à étudier l'œuvre de Zoroastre. L'examen des manuscrits de la Bibliothèque lui fit découvrir que la traduction d'Anquetil-Duperron n'avait pas été faite d'après le texte original de l'Avesta, *mais d'après une version de ce texte dans une langue populaire de l'Inde, également en usage chez les Parsis. En réalité la traduction française ne pouvait guère servir pour l'intelligence directe du Zend. Burnouf ne tarda pas à constater en outre que le destour Darab, qui avait été le maître d'Anquetil, ne connaissait pas lui-même l'idiome de Zoroastre, pas plus que le pehlvi, langue du moyen âge employée par les commentateurs et les traducteurs parsis des livres sacrés. Il en résultait que l'œuvre d'Anquetil était forcément incorrecte et qu'elle ne pouvait qu'égarer les recherches directes.*

*Il fallait procéder à la reconstitution scientifique du zend. C'était une tâche qu'Anquetil lui-même n'avait pu assumer. Il aurait eu besoin, pour y réussir, de deux instruments que personne ne connaissait alors : les lois du déchiffrement et la grammaire comparée, c'est-à-dire les deux yeux de la philologie. Burnouf décida de reprendre les livres de Zoroastre et d'en recommencer loyalement l'interprétation. Il fit une nouvelle publication du texte de l'*Yasna. *Il mit en regard la traduction imparfaite et douteuse d'Anquetil, et d'autre part une version sanscrite faite de ce Livre du sacrifice par les Parsis de Guzerate, ou plus exactement par un certain Nérioseng, au* XVe *siècle, non d'après le texte zend, mais d'après une version pehlvie.*

Avec une sagacité infatigable, le philologue de génie, comme l'a appelé Villemain, se livre à l'anatomie du zend, par la comparaison des matériaux ; il pénètre par l'analyse dans le tissu de la langue, il soumet chaque mot à un examen rigoureux, dégage la racine des modifications grammaticales, rapproche cette même racine d'un radical sanscrit qui lui ressemble, et il demande à cette comparaison le sens probable du mot qu'il veut interpréter. Les deux versions, celle d'Anquetil et celle de Nériosengh, contribuent à le mettre sur la voie de ces sens. « Dans ces investigations délicates où Burnouf excelle, on croit, dit Ampère, assister à une opération de chimie exé-

cutée par un manipulateur habile ou à la solution d'un problème d'algèbre à laquelle un mathématicien tenace arrive par une suite d'hypothèses éliminées successivement. On le suit avec un intérêt qui pour un philologue ressemble à l'intérêt dramatique ; il s'engage dans un chemin, puis le quitte et retourne sur ses pas, en prend un autre, par instant il s'enfonce et disparaît presque entièrement dans mille détours souterrains qui s'entre-croisent, puis revient à la lumière, et rapporte triomphalement le sens d'un mot difficile, lambeau arraché, pour ainsi dire, aux entrailles de ce vieux cadavre de langue (1). »

Mais il ne suffit pas d'expliquer le sens vrai, il faut encore expliquer le sens faux, car l'explication ne sera complète qu'à cette condition, quand elle aura révélé le pourquoi de l'erreur, quand on aura montré comment les Parsis se sont trompés et comment le sens primitif et exact s'est déformé, l'histoire des mots étant inséparable de l'histoire des idées, la grammaire comparée du sanscrit et du zend ne pouvant s'établir que par la comparaison des idiomes de l'Inde et de l'Iran, de l'Avesta et des Védas, par le rapprochement des mythologies.

Burnouf se rend ainsi progressivement maître de la langue zende, mais il pousse plus loin son entreprise. Il s'attaque aux inscriptions cunéiformes, à celles de Persépolis, qui depuis deux siècles avaient fait le désespoir des savants. Il déchiffre l'un de ces mystérieux alphabets où chaque lettre est formée d'entaillures, il en donne la clef que Lichtenstein croyait avoir trouvée en 1803, *que le Danois Munther avait vaguement entrevue et que Grotefend, par une intuition géniale, avait saisie en reconnaissant dans les formules invariables les titres royaux et dans les formules variables les noms distincts des rois, noms dans lesquels il avait finalement discerné ceux d'Achéménès, d'Hystaspe, de Darius, de Xerxès. Aidé de ces lumières découvertes par Grotefend, de celles fournies par Saint-Martin et par le Danois Rask, maître de la langue zende, des secrets de son organisme, de ses desinences, de douze caractères joints à ceux déjà déchiffrés, Burnouf, qui avait, comme le dit Darmesteter, des intelligences dans la place, la conquiert définitivement. La marche qu'il suivit peut se comparer à celle du plus habile des stratégistes. Le hasard le servit d'ailleurs admirablement. Parmi les inscriptions dont*

(1) J. J. AMPÈRE. *La Science et les Lettres en Orient*, p. 169.

il poursuivait l'étude figurait celle de Behistoun sur laquelle devait s'exercer aussi, en 1846, la sagacité linguistique de Rawlinson. Cette célèbre inscription en texte trilingue (persan, médique, assyrien) contenait la liste des provinces de l'empire de Darius.

« Burnouf au cours du déchiffrement devina cette circonstance, dit James Darmesteter ; il essaya en conséquence, pour les signes dont la prononciation était encore inconnue, les valeurs qui se prêtaient le mieux à une lecture géographique ; et il vit le voile se soulever, et sortir du rocher, un à un, tous ces noms si familiers à la mémoire par le souvenir classique, la Médie, la Susiane, la Parthie, la Bactriane, la Sogdiane, la Cappadoce, les trente satrapies de Darius, Roi des rois. Les valeurs fournies par les noms propres appliquées au reste de l'inscription donnèrent un texte qui diffère du zend moins que l'espagnol ne diffère de l'italien ; le vieux perse, la langue des rois contemporains d'Hérodote, était retrouvée. Du même coup, la voie était frayée au déchiffrement de l'assyrien, les inscriptions des rois perses étant accompagnées d'une traduction dans la langue de leurs sujets de Babylone. Telle fut l'impulsion donnée par le Commentaire sur le Yasna (1). »

Tant de labeur avait épuisé les forces de Burnouf. Sa mort prématurée, à cinquante et un ans, en 1852, ne fut pas seulement un malheur pour l'orientalisme : elle brisa dans les mains du maître le merveilleux instrument de travail qu'il avait découvert. Son œuvre resta inachevée. Il n'eut pendant longtemps pas de successeur en France dans le domaine des études iraniennes. La science qu'il avait créée, et qui était due tout entière à son génie comme à l'héroïsme d'Anquetil-Duperron, ne fut plus cultivée qu'en Allemagne, où la polémique des études divergentes se substitua aux investigations éclairées par la prudence de la méthode. Le champ des études persanes devint un champ de bataille linguistique. Cependant, les combattants continuèrent dans l'un comme dans l'autre camp à invoquer l'autorité de Burnouf. Comme après la mort d'Alexandre, on se disputa son héritage, chacun se réclamant de textes sur lesquels il avait travaillé lui-même et personne n'en apportant de nouveaux. La tâche, comme il la comprenait,

(1) JAMES DARMESTETER, *Essais orientaux* (1883). Le *Commentaire sur le Yasna* fut publié en 1833-1835.

*ne trouva plus d'ouvriers de sa force. Le meilleur, F.-R. Spiegel, se contenta de refaire, en suivant les traces de Burnouf, le chemin que celui-ci avait frayé. Quelques-uns s'appliquèrent avec zèle aux solutions des problèmes soulevés par les cunéiformes, mais en accordant surtout comme Oppert, comme Menant, comme Revillout, leur attention plus particulièrement aux écritures chaldaïques, arméniennes, sumériennes, assyriennes, babyloniennes. D'autres, comme Defrémery, Mohl, Scheffer, Darmesteter, donnèrent des traductions de l'*Avesta, *de Firdousi, de Saadi, soigneusement révisées à la lumière d'une érudition puisée avant tout dans les travaux de Burnouf, qui domine encore aujourd'hui tout l'orientalisme moderne.*

III

Dans cet ensemble d'efforts qui se sont affirmés, au cours d'un siècle et demi, la France a, comme on vient de le voir, le droit de revendiquer avec un légitime orgueil la plus large part. Si l'Allemagne est incontestablement aujourd'hui un grand laboratoire d'études orientales et particulièrement persanes; si c'est aux catalogues des éditeurs de Leipzig et de Berlin qu'il faut demander les ouvrages et les publications sur les transcriptions du Zend, de même qu'il est nécessaire de consulter les programmes des universités ou des écoles spéciales allemandes pour connaître l'enseignement dont le persan est encore actuellement l'objet; si, pour être juste, il convient de faire, sous ce rapport, l'éloge de la patience allemande, on ne saurait oublier que les premières et décisives révélations sur les grandes civilisations de l'Orient, et dans le nombre sur celle de la Perse ancienne, sont des résurrections et des restaurations dont l'initiative appartient à des Français, sans qu'aucune contestation puisse s'élever à cet égard. La France a glorieusement tracé le sillon lumineux que l'étranger a simplement élargi (1).

CHARLES SIMOND.

---

(1) La liste des travaux français sur la Perse ancienne est d'ailleurs considérable. Nous nous bornons à citer ici les plus importants.

ANQUETIL-DUPERRON : *Le Zend-Avesta*, traduction, Paris, 1771 ; *Recherches sur les anciennes langues de la Perse*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXXI ; trois *Mémoires* dans le même recueil, t. XXXIV, XXXVII, XXXVIII.

Abbé FAUCHER : *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXV, XXVII, XXIX ; *Traité historique de la religion des Perses*

PASTORET : *Zoroastre, Confucius et Mahomet*, 1787.
SILVESTRE DE SACY : *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, Paris [illegible] ; *Hist. des Sassanides* (trad. de Mirkhoud), Paris, 17[illegible].
EUGÈNE BURNOUF : *Extrait d'un commentaire et d'une traduction nouvelle du Vendidad-Sade*, Paris, 1829 ; *Commentaire sur le Yaçna*, 2 v., 1833-1835 ; *Observations sur la grammaire de M. Bopp*, 18[illegible] ; *Étude sur la langue et les textes Zend*, 1850.
DE MOHL : *Le Shah Nameh*, Paris, 1838-1855, 4 v. in-fol. ; *Le Livre des Rois* de Firdousi (traduction), 1838-1868, 6 v. in-fol.
JAUBERT : *Hist. de Gengis-Khan* (traduction de Mirkhoud), Paris, 1841.
DEFRÉMERY : *Hist. des Sultans du Kharisme* (traduction de Mirkhoud), Paris, 1842.
DEFRÉMERY : *Histoire des Sassanides* (traduction de Mirkhoud), Paris, 1845.
A. CHODZKO : *Sur la littérature dramatique des Persans* (trad. de l'anglais), Paris, 1844.
LAJARD : *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra*, Paris, 1847-1848.
FLANDIN : *Voyage en Perse de MM. Flandin et Coste*, Paris, 1843-1854.
HOMMAIRE DE HELL : *Voyage en Turquie et en Perse*, Paris, 1853-18[illegible].
LONGPÉRIER (A. DE) : *Antiquités de la Perse*, Paris, 1853.
CHAMPOLLION-FIGEAC : *Hitsoire de la Perse*, Paris, 1859.
BARBIER DE MEYNARD : *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes*, extrait du *Mo'djem-el-Bouldar* de Yagout, Paris, 1841 ; le *Boustan ou Verger de Saadi* ; Paris, 1880.
GARCIN DE TASSY : *La Poésie philosophique et religieuse chez les Persans*, Paris, 1864.
BRÉAL (MICHEL) : *Grammaire comparée des langues indo-européennes* de F. Bopp (trad., avec une introduction et notes), Paris, 1866-1872.
GOBINEAU (COMTE DE) : *Hist. des Perses*, Paris, 1869, 2 v.
GOBINEAU (COMTE DE) : *Les Religions et les Philosophies de l'Asie centrale*, Paris, 1865.
MENANT (JOACHIM) : *Les Achéménides et les inscriptions de la Perse*, Paris, 1872 ; *Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie*, Paris, 1886.
OPPERT (JULES) : *Les Inscriptions des Achéménides*, Paris, 1852 ; *L'Honover ou le Verbe créateur de Zoroastre*, 1863.
DARMESTETER (JAMES) : *Haurvatât et Ameretât*, essai sur la mythologie de l'Avesta Paris, 1875 ; *Ormazd et Ahriman*, 1877 ; *Études sur l'Avesta*, 1883 ; *Études iraniennes*, 1882, 2 v. ; *Les Origines de la poésie persane*, 1887 ; *Le Zend-Avesta*, trad. 1892-1893, in-4°. Traductions en anglais du *Vendidad* et des *Yasht*.
A. CHODZKO : *Théâtre persan*, choix de drames, Paris, 1878.
DIEULAFOY : *L'Art antique en Perse*, Paris, 1884.
DIEULAFOY (Mme) : *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, Paris, 1886, gr. in-4°.
NICOLAS (A.-L.-M.) : *La Divinité et le vin chez les poètes persans*, Paris, 18[illegible].
MENANT (D.) : *Les Parsis*, Paris, 1898.
MORGAN (J. DE) : *Rapports annuels de la Misison française.*
PERROT ET CHIPIEZ : *Histoire de l'art persan*, 1892.
HARLEZ (C. DE) : *La Bible et l'Avesta* (Revue biblique internationale, Paris, 1995, 161-172).
CLÉMENT HUART : *Grammaire de la langue persane* (1899).
ALBERT GAYET : *L'Art persan*, 1895.
BLOCHET : *Catalogue des manuscrits persans de la Bibliothèque nationale.*



BRAHMA A 4 FIGURES MONTÉES SUR UN TIGRE

(Coll. des divinités persanes. — Bibl. nat., Estampes.)

Indian! (Cl. H.)



BAS-RELIEF DES RUINES DE PERSÉPOLIS

(Bibl. n t., Estampes.)

La Perse littéraire [1]

I

A une époque très reculée, antérieure de plusieurs siècles à notre ère, les Aryas des montagnes de l'Asie Centrale se séparèrent en deux courants d'émigration : les uns descendirent dans la vallée de l'Indus et peuplèrent la péninsule indienne ; les autres se dirigèrent vers le plateau qui s'étend entre l'Indus, le Tigre, la mer Caspienne et le golfe Persique. Ces derniers s'établirent dans l'Iran (pays de la lumière), ayant pour limitrophes, au nord, le Touran (pays des ténèbres),

(1) BIBLIOGRAPHIE. A. BAUMGARTNER, *Geschichte der Weltliteratur*, t. I : *Die Literatur der Perser* (Herder, Fribourg en B.). — PAUL HORN, *Geschichte der persischen Literatur* (Amelung, Leipzig, 1901). — G. FLUGEL, *Persische Literatur* dans Ersch und Grubers Encyclopædie (1842). — K. GELDNER, *Die altpersische Literatur* dans « Die orientalischen Literaturen » (Teubner, [illegible]). — E. W. WEST, *Pahlavi Literature* (Londres). — PIZZI, *Letteratura Persiana* (Hoepli). — HABERLANDT, *Die Hauptliteraturen des Orients*, t. II (Göschen). — J. J. AMPÈRE, *La Science et les Lettres en Orient* (Didier, [illegible]). — J. DARMESTETER, *Études iraniennes* (1883) et *Essais orientaux* ([illegible]). — HAMMER-PURGSTALL, *Geschichte der schönen Redekünste Persiens* ([illegible]). — SPIEGEL, *Chrestomathia persica* ([illegible]).

occupé par des nomades belliqueux. Les Iraniens et les Touraniens, profondément différents par la langue, la religion et les mœurs, ne cessèrent d'être en guerre entre eux. Ces combats, qui durèrent des milliers d'années, excitaient les passions et enflammaient les enthousiasmes. Ils forment le thème des épopées nationales. Au xe *siècle après J.-C., un Homère persan, Firdousi, réunit toutes ces traditions en une vaste composition semblable à l'*Iliade *et aux* Nibelungen : *le* Schah Nameh (Livre des Rois). *Dans ce cadre prodigieux se déroule le cercle immense des annales héroïques.*

La moitié occidentale de l'Iran formait le territoire de la Perse. Le peuple Zend qui s'y fixa appartenait à la même race que les Bactriens et les Mèdes. Ces trois branches, nées d'une même souche, se développèrent successivement. Les Bactriens s'emparèrent de la région comprise aujourd'hui dans le Turkestan ; les Mèdes poussèrent jusqu'au Tigre ; les Perses, ne connaissant point de frein à leur fougue conquérante, voulurent être les maîtres, non seulement de l'Asie, mais du monde. Sous la conduite de leurs chefs, qui prennent le titre ambitieux de Rois des Rois et marchent à cheval à la tête de leurs hordes féroces, ils sèment partout les ruines, font la chasse à l'homme, selon l'expression d'Hérodote, massacrent les vaincus et entraînent à leur suite ceux qu'ils ont laissés survivre. Parvenus ainsi aux confins de l'Orient, ils envahissent l'Occident. Alors ils se heurtent aux Grecs, qui leur infligent les défaites de Marathon, de Salamine et de Platée.

Les origines de la Perse antique se confondent, comme celles de la plupart des Etats de l'Orient, avec la mythologie. La première dynastie de ses rois se perd dans la nuit des temps les plus obscurs et les plus fabuleux. On lui donne, dans la légende, pour ancêtre Kaioumors, un personnage descendu du ciel sur la terre pour lutter avec les humains contre les dies, puissances mauvaises et hostiles. Son fils Siamek et son petit-fils Houscheng continuent ces batailles qui s'identifient avec celles de l'Iran, foyer de la pureté, et du Touran, refuge de la corruption. Houscheng fraye la voie à la civilisation : il découvre l'art d'extraire le fer et de le forger, d'écouler les eaux, de transformer les peaux de bêtes en vêtements. Après lui Tahmouras apprend à tondre les brebis, à filer la laine, à dompter les animaux sauvages. Vient alors Djemschid, qui crée l'organisation sociale et fonde les castes, donne l'essor aux sciences, institue les lois. L'orgueil le perd lorsqu'il

prétend être le dominateur de l'univers. Il tombe dans la démence. Zohak, fils d'un chef arabe, conquiert l'Iran, se saisit de Djemschid et le fait scier par le milieu du corps. Zohak règne par l'oppression et le crime. Il est assiégé dans son palais par Feridoun et suspendu à un rocher les mains clouées. Feridoun rétablit l'ordre et la prospérité dans la monarchie persane. Il lui donne pour étendard son tablier de forgeron, glorieux symbole du travail, que plus tard les vainqueurs de l'empire déchireront pour se le partager. Il divise ses États entre ses trois fils : Selm, roi de Roum ou de l'Occident ; Tour, roi du Nord ou de Touran ; Iredj, roi de l'Iran ou de la Perse. Ses dernières années s'écoulent dans le deuil et l'angoisse : il assiste au meurtre d'Iredj, âme douce et tendre, par Tour cœur farouche et maudit ; il est témoin de la désolation engendrée par ces haines, et meurt quand Minoutcheher, petit-fils d'Iredj, le remplace sur le trône.

Sous le règne de Feridoun apparaît Rustem, le principal héros de l'épopée de Firdousi, qui raconte ses mille exploits, avec les péripéties des inimitiés nationales. La grande figure de Rustem se dessine au milieu des interminables combats entre les Touraniens, commandés par leur roi Afrasiab, et les Iraniens, conduits par Khosrou (Cyrus). Le fils de celui-ci Lohrasp, a pour successeur Gustasp (Hystaspe), père de Darius. Vers ce temps se place la venue du grand réformateur Zoroastre, qui apporte la flamme céleste du paradis, où il a conversé avec Dieu. Il montre aux hommes la foi et leur enseigne la loi. Simultanément entrent en scène Isfendiar, son fils Bahman, les propagateurs de la religion de Zoroastre, et les continuateurs de la lutte contre Rustem. L'histoire, au cours de ces événements, est à la fois du domaine de l'invention poétique et de celui de la réalité. La période des Achéménides n'offre qu'un tissu de drames sanglants. Celle des guerres médiques révèle la faiblesse de l'empire persan. Après ce dernier éclair de splendeur, prélude de la décadence, la Perse est assujettie à Alexandre le Grand ; elle échoit à la mort de ce dernier aux Séleucides, qui ne peuvent opposer des barrières assez puissantes à la grande marée romaine. Bientôt les Sassanides remplacent les Parthes Arsacides, et sont remplacés eux-mêmes par la conquête arabe. Elle dure quatre siècles et succombe à son tour sous la dynastie turque des Seldjoucides, suivie des Ghourides, de la domination mongole, de l'invasion des Tartares avec Tamerlan, des deux siècles

de règne des Sofis, les puissants Abbas, dont le troisième est détrôné par le tailleur bandit Nadir Schah. Celui-ci chasse les Afghans envahisseurs, bat les armées du Mongol Mohammed, affranchit la Perse, étend les frontières jusqu'à l'Oxus, à la Caspienne, à l'Euphrate, à l'Indus, et termine sa glorieuse carrière dans la démence, comme Djemschid, incendiant le pays, à la tête d'une armée de bourreaux, saccageant et égorgeant en fou furieux. Une conspiration met fin à cette folie. Nadir-Schah, qui n'a fait grâce à personne, est massacré à coups de sabre; le trône échoit à son neveu Ali-Kouli-Khan; la Perse, livrée à l'anarchie, devient une proie plus facile pour l'audace. Un eunuque, Agha Mohammed, usurpe le pouvoir, fonde la dynastie actuelle des Kadjars, établit sa capitale à Téhéran, fait front de toutes parts aux ennemis et tombe enfin lui-même sous le poignard de ses esclaves. Cette ère des Kadjars, qui n'est pas encore clôturée, sera traversée par des guerres et des révoltes; un voile sinistre s'étendra sur toute la Perse, en se souillant de sang sous tous les règnes, et l'agitation y restera permanente, tour à tour provoquée par les intrigues anglaises ou russes, par les dissensions civiles, par les querelles des sectes religieuses.

Tel est le milieu où, d'époque en époque, se poursuit, depuis les origines jusqu'à nos jours, l'évolution littéraire. L'âme persane gardera l'empreinte des différentes influences qu'elle a subies. Cette empreinte sera par suite très variée elle-même, mais l'âme ne perdra jamais le reflet des idées d'origine. Elle sera toujours aryenne, c'est-à-dire sérieuse et réfléchie, et elle sera aussi souriante, comme celle de Feridoun. Les poètes persans chanteront la gloire des armes et de même aussi la splendeur de la nature, la majesté du soleil, l'éclat des astres, qui sont pour le croyant des divinités pareilles à celles des Védas sacrées. Ils chanteront surtout les fleurs, le vin qui donne l'ivresse féconde, l'amour de la bien-aimée au visage de feu et la joie de vivre.

L'art persan subira à son tour de nombreuses influences étrangères, venues de Grèce et d'Egypte principalement, et qui se font sentir surtout dans les grandes lignes architecturales des temples et des palais. Mais dans l'art comme dans la poésie, le génie persan sauvegardera son originalité faite d'élégance et de majesté. L'édifice est hellène par la construction, mais les voûtes sont soutenues par de sveltes colonnes délicatement ornées de feuillages aux couleurs harmonieuses

d'une pureté irréprochable et qui sont bien la marque du génie national.

II

La production littéraire de la Perse fut de tous temps abondante. On peut l'échelonner sur trois époques distinctes par la forme de la révélation, semblables par l'esprit de celle-ci : l'époque religieuse, celle de l'épopée et enfin l'ère de la poésie lyrique proprement dite. Ces trois genres se complètent par le théâtre et le conte.

La période religieuse est caractérisée par l'Avesta ; elle ne remonte pas avant le IVe siècle de notre ère, sauf une partie les Gâthas (Psaumes de Zoroastre) qui est de source plus reculée.

La période de l'épopée commence à une date bien difficile à déterminer, les poèmes épiques étant nombreux ; elle atteint son plein développement avec le Schah-Nameh de Firdousi le « lion » des poètes épiques.

Quant à la poésie lyrique, elle se développa soudainement environ deux siècles après la conquête du royaume par les Arabes ; lorsque, par l'effort des dynasties nationales, la Perse eut reconquis un peu de liberté, le génie de ce peuple put se donner enfin libre cours.

Dès lors les poètes ne se comptent plus. Depuis Roudaghi (Xe siècle après J.-C.) jusqu'à nos jours, c'est par centaines qu'ils s'énumèrent, par milliers que l'on relève leurs œuvres.

Et telle est la force du génie persan qu'il n'est pas de poète qui ne se soit inspiré non seulement des hauts faits des rois dont Firdousi nous conte les légendaires exploits, mais encore des rites et du dogme des plus anciens poèmes religieux, puis de ceux de l'Islam.

La religion est chère à l'Oriental. Il la respecte infiniment ; pour le poète, la « bien aimée » est souvent Dieu lui-même, à qui il donne les plus touchantes marques d'amour ; « l'amour » n'est dans la plupart des cas que la foi religieuse.

Aucune autre littérature n'a par suite plus de titres à être appelée « nationale » puisqu'elle puise son inspiration aux sources les plus essentielles et les plus vivaces du génie de la race.

La classification que nous avons adoptée s'écarte fort peu de celle qui eût pris pour base les modifications subies par la langue persane : l'ancien persan fut la langue officielle jusqu'au troisième siècle avant Jésus-Christ, [illegible]

surtout par les inscriptions des tombeaux des rois achéménides. C'était une langue assez pauvre, d'une simplicité remarquable.

Le langage persan fut ensuite le pehlvi, *qui n'est autre que l'ancien persan mélangé d'éléments sémitiques ; ce fut la langue nationale jusqu'à la conquête musulmane.*

Au x[e] *siècle seulement naquit le « nouveau persan » qui est encore la langue de l'Iran.*

LA LITTÉRATURE RELIGIEUSE

L'Avesta, *connu aussi mais à tort sous le nom de* Zend-Avesta (1), *est l'ensemble des textes liturgiques des anciens Guèbres ou Parsis ; la source en remonte jusqu'à la plus haute antiquité ; certains fragments de l'*Avesta, *et non des moins importants, datent des premiers temps de l'occupation de la Perse par l'un des deux courants de l'exode des Iraniens vers le sud.*

*La source de l'*Avesta *est très probablement la même que celle des* Védas *indous : même respect, même amour de la nature ; même simplicité du sentiment religieux ; mais aussi, hélas, même déconcertante minutie dans le détail des cérémonies puériles du sacrifice ou de la purification. Dans le texte pehlvi, les mêmes phrases d'incantation, d'exorcisme se répètent à satiété ; l'œuvre est touffue, pénible. Mais quelle ardente, quelle aveugle sincérité ! quelle foi pure, illuminée d'amour, et quelle fraîcheur d'inspiration !*

*L'*Avesta *comprend plusieurs parties, dont quelques-unes seulement nous sont parvenues, et encore fort incomplètes :*

Le Yasna,

Le Vispered,

Le Vendidad,

Les Yashts,

Le Khorda-Avesta.

Le Yasna, *comme le* Rig Veda, *comprend des invocations aux génies de la terre et de l'air : elles étaient chantées au cours*

---

(1) Avesta *signifie* loi ; zend *est la langue dans laquelle est écrit l'*Avesta. Zend *veut dire aussi* commentaire. Zend-Avesta *pourrait donc, suivant certaines opinions, se traduire par « commentaire de la loi », ou, selon d'autres, par* la loi Zend. *La langue zend ne diffère de celle des inscriptions achéménides que sous le rapport du dialecte, mais Oppert la considère comme l'ancien bactrien.*

des sacrifices. Il se compose de soixante-dix chapitres et dépasse en importance le Vendidad ; *parmi ces chapitres se trouvent les* Ghâthas, *qui sont très probablement la partie la plus ancienne de l'*Avesta, *et en même temps les documents les plus importants de la doctrine mazdéenne.*

Le Vispered *est la suite du* Yasna ; *il ne comporte qu'une quarantaine de chapitres.*

Le Vendidad *est la véritable loi ecclésiastique de la Perse ancienne. Divisé en chapitres nommés* fargards, *il raconte l'histoire légendaire de la fondation des principales villes persanes. Là nous trouvons les raisons du culte du* Mazdéisme, *dans l'exposé des œuvres d'Ahura-Mazda, être divin qui créa « tout ce qui est bon, tout ce qui contient le principe de la vie » dont l'influence bienfaisante est contrariée par les maléfices d'Angra-Mainjus, esprit du mal* (1).

*Une variante de la doctrine mazdéenne se rencontre aussi dans cette autre partie de l'*Avesta *qui comprend les* Gâthas.

Les Yashts *sont les incantations aux divinités diverses de l'année.*

Le Khorda-Avesta *comprend les prières adressées au soleil, à la lune, aux divinités de l'eau et surtout du feu. On y remarque les* nyayishs, *prières au soleil, le* kushitinirang, *prière à la lune, et, les* afringhans, *incantations que le prêtre faisait suivre de bénédictions.*

*A côté de l'*Avesta *se placent certaines autres œuvres dont les principales sont : le* Din-Kart, *qui se compose de longs commentaires de la doctrine mazdéenne ; le* Bundahiethn *ou encyclopédie des antiques traditions persanes relatives à la terre, ses plantes, ses animaux ; l'*Arta-Viraph, *sorte de catéchisme plus moderne. Ces divers travaux constituent l'ensemble de la littérature pehlvie, c'est-à-dire l'ancienne* littérature persane.

L'ÉPOPÉE

A la fin du X

(1) *Le* Mazdéisme, *religion des anciens Perses, Bactriens, Mèdes, repose sur deux principes : celui du bien (Ormuzd) et celui du mal (Ahriman). Le mauvais principe, assisté de six génies nuisibles et de dévas ou divs (démons), s'efforce de détruire l'œuvre d'Ormuzd, secondé par six génies supérieurs (Amschaspands) et des génies inférieurs (Yazatas).*

qu'il s'était manifesté jusque là, il devient franchement littéraire. L'âme persane semble littéralement prendre son essor: les poètes sont tenus en grand honneur à la cour des rois, ils occupent de hautes fonctions, on s'arrache leurs œuvres. Le plus grand de tous, Firdousi, *vécut à peu près à cette époque avec une fortune inégale ; sa vie nous montre bien quel cas faisaient les princes de tout ce qui exaltait l'honneur dynastique.*

L'esprit d'indépendance, manifesté par Firdousi, n'est pas la caractéristique ordinaire des poètes officiels et encore moins des poètes orientaux ; il ne peut cependant que nous faire tenir en plus grande estime cet homme qui, après de longues années d'un labeur acharné, ne voulut accepter aucun des présents du prince dont il n'avait par ailleurs pas à se louer. La magnifique rémunération qu'il refusa ne l'empêcha pas de fustiger dans son poème célèbre celui dont il avait à se plaindre. Mais telle était la considération que les rois accordaient aux poètes que le prince, quoique cruellement blessé, pardonna à l'auteur du Livre des Rois *et lui fit demander, en lui envoyant de nouveaux présents, de revenir auprès de lui.*

Firdousi incarne admirablement l'âme orientale, avant tout et surtout poétique, amoureuse du merveilleux, consciencieuse à l'excès, respectueuse jusqu'au plus léger scrupule, de la tradition léguée par les ancêtres.

Toute l'œuvre de Firdousi est dorée par l'étincelante somptuosité qui régnait à la cour des rois ; les pierreries y semblent ruisseler de sources intarissables ; le prince, entouré de riches seigneurs, prend conseil des sages vieillards qu'il retient dans son palais, et ne déclare la guerre à son ennemi qu'après échange de lettres où il fait appel à la modération, où le respect de la parole donnée est rigoureux. Après la bataille, le vainqueur déplore le sort du vaincu et souvent lui propose alliance.

On ne mêle pas plus franchement la courtoisie à la fierté.

***

Le plus important des prédécesseurs de Firdousi est certainement l'aveugle Roudaghi. *Sans égaler l'Homère des grecs, il fut un des premiers poètes nationaux de la Perse. Il vécut au* Xe *siècle de notre ère.*

Jusqu'à Roudaghi la littérature persane est bornée à l'épopée. Après Firdousi, il faut citer, parmi les maîtres du genre : Khosrau (XIVe *siècle*) ; Djami (XVe *siècle*) ; Mustauph *qui écrivit l'histoire de la période s'étendant de Mahomet au milieu du* XIVe *siècle* ; Abdullah Halifi (XVIe *siècle*) ; Kémali (XVIe *siècle*), *à qui l'on doit l'histoire du grand Abbas* ; Abou-Talib (XVIIe *siècle*) ; Ichrat (XVIIIe *siècle*) et *enfin* Gabah (*mort en 1822*) *qui, pour être le dernier en date, n'est pas le moindre des grands narrateurs épiques.*

Tous ces poètes conservent pieusement les traditions des temps anciens ; on sent, en parcourant leurs œuvres, que c'est bien leur principale préoccupation, ce qui ne les empêche pas de traiter avec une élégante fantaisie les sujets les plus sérieux et de rendre souriants les plus sanguinaires de leurs héros.

Nizami, *qui paraît au* XIIe *siècle, retrace l'histoire morale et religieuse de* Chosroès et Chirin, *comme Firdousi et d'autres poètes avaient été tentés par l'aventure de* Yousouf et Zuleïka, *épisode biblique de la vie des rois d'Égypte ; son* Madschnoun et Leïla, *scènes de la vie du désert ; son* Makhzan-ul-asrar, *livre de maximes de morale mystique ; son* Haft-Péiker, *ou livre des sept beautés ; et enfin son* Iskender-Nameh *ou tradition persane de la vie d'Alexandre le grand, comptent parmi les grandes créations littéraires de l'Orient.*

Ces cinq œuvres sont réunies en un recueil intitulé Kameh, *ou « les Cinq ». Elles forment comme une transition entre l'épopée et la poésie, entre la réalité et la fiction.*

LES POÈTES LYRIQUES

Sous la domination ghaznévide, vivait à la cour du sultan Mahmoud (XIe *siècle*) *une véritable pléiade de poètes au nombre desquels, outre Firdousi, il faut compter surtout* Minoutcheher, Asadi, Ousori, Cromarya, Enweri. 'Ongorî (

C'est Minoutcheher qui, à notre avis, symbolise le mieux la poétique persane. Le poète oriental, et surtout le poète persan, aime à vivre — et à bien vivre — au milieu des parterres embaumés de roses et de jasmin ; il y salue l'aurore avec joie, fée généreuse qui crée, dans le matin plein de rosée, l'enchantement et la lumière dorée. Les oiseaux réveillés chantent ; les femmes passent gracieuses et souriantes dans

Cromarya. Je n'ai pas réussi à deviner le nom qui se cache sous cette transcription [illegible] (Cl. H.)

les allées qui séparent les bosquets verts ; le poète sent le lyrisme gonfler sa poitrine et son vers exulte et vibre dans la fête de la nature. Il appelle son échanson, prend sa coupe et boit le vin couleur d'escarboucle à la gloire de l'amour, qu'il célèbre en strophes simples et naïves, d'un sentiment jeune et sincère, ne craignant pas d'y mêler le soupçon que sa bien-aimée « au cœur de pierre » pourra bien le délaisser un jour.

La mélancolie suit de près la joie, et le poète passe du rire aux larmes sans transition... Peut-être sa coupe de vin, qu'il fait emplir encore, l'aide-t-elle à supporter les vicissitudes de l'amour...

***

Le mysticisme inspira toute une littérature persane ; ses principaux représentants furent Omar-Kayam, Ferid-ed-Din Attar, *auteur du* Mantic Uttaïr *ou langage des oiseaux, gracieux poème allégorique, dont le charme est étrangement subtil. D'après la doctrine mystique d'Attar, nous tendons, à travers les efforts de toute notre vie, à nous fondre corps et âme dans le grand Tout divin, en qui nous nous reconnaissons et qui se retrouve lui-même en nous sous sa propre forme ; nous ne sommes donc que des émanations de la toute puissance divine.*

Il faut citer encore Djelal-ed-din Roumi, *qui fonda l'ordre religieux des derviches tourneurs, et donna à la doctrine soufi son dogme ; enfin* Saadi *dont les deux œuvres : le* Gulistan *et le* Bostan, *peuvent être considérées comme le code de l'éthique persane.*

Ces deux livres sont célèbres non seulement en Perse, mais dans le monde entier. Tout l'Orient islamique connaît les gracieuses allégories par lesquelles le grand poète persan répand l'enseignement de sa morale religieuse et humaine.

Nous y trouvons, sous la forme d'élégants apologues, la preuve d'un dévouement persévérant à l'amélioration de l'esprit et du cœur humains, que le poète semble merveilleusement connaître, peut-être pour avoir beaucoup souffert, à coup sûr après avoir patiemment observé et longuement médité.

Comme chez les poètes lyriques, nous admirons en Saadi l'amour du beau, du joli *surtout ; chaque détail est exact et de justes proportions ; il vient enjoliver le récit et le rend attrayant, vivant au delà de toute expression. Chacune des anecdotes, de très inégale importance, dont se compose l'œuvre*

de Saadi, est un véritable objet d'art, de cet art persan fait de minutie peut-être mais où la richesse et la vivacité des couleurs ne sont jamais de mauvais goût. Sensible et voluptueux, l'Oriental est surtout artiste ; il vit au milieu des fleurs, il aime les étoffes chatoyantes et souples ; il pare ses personnages de joyaux finement ciselés, il les parfume de musc et d'ambre. Si son art n'est pas majestueux, il est d'une suprême élégance, d'un raffinement qui étonne nos âmes d'Occidentaux, plus épris d'harmonie dans les proportions et de justesse dans la conception que de fantaisie et de recherche.

Au premier rang des poètes lyriques, il faut citer Hafiz, *né à Chiraz et qui vivait au* XIVe *siècle de notre ère. C'est, comme Roudaghi, comme Firdousi, comme Saadi, un des poètes nationaux de la Perse ; un des plus élégants et l'un de ceux par qui nous comprenons le mieux l'âme orientale, avec sa philosophie souriante, son profond respect de la religion.*

Après Hafiz viennent Khodjandi, Maghribi, Dschami, (XVe *siècle) dont les œuvres principales sont* : Haft-Auraugh, *d'innombrables petits poèmes, réunis en trois livres ou* divans, *le* Baharistan, *ou description du printemps, écrite à l'imitation du* Gulistan *de Saadi, et, enfin les* Nafa *ou poèmes de l'intimité. Nommons aussi* Saïb (XVIe *siècle) et* Quâni (XIXe *siècle). Ce dernier fut prince des poètes.*

De nos jours encore la poésie, comme on le voit, est cultivée en Perse « officiellement ». N'est-il pas merveilleux de constater avec quelle persistance, au cours des siècles l'âme orientale se manifeste éprise d'idéal, d'irréel ? Sans atteindre l'impassibilité indienne, l'indifférence persane tout au moins est caractérisée. Ce n'est pas la féerie, ni la magie, c'est la fantaisie, le charme qui ornent les inspirations issues de ces cerveaux à la fois légers et profonds. La volupté, le vin, les roses : voilà ce que crée l'imagination de ces poètes exquis, qui veulent attendre la mort en souriant et la mort ellemême ne leur apportera que délices.

LE THÉATRE

L'*Avesta*, le *Livre des Rois*, les *Divans* et les poèmes lyriques sont les chefs-d'œuvre classiques de la Perse littéraire.

Le théâtre persan a moins d'importance ; mais on ne

peut lui refuser un caractère original qui le distingue des autres productions analogues de l'Orient. Plus spécialement religieux, il se place bien au-dessous des admirables compositions dramatiques de l'Inde.

LE CONTE

Essentiellement oriental, le conte persan est en général une histoire morale en action qui pourrait être mise en scène et dans laquelle se meuvent plusieurs personnages appartenant aux divers classes sociales.

Le conte persan est toujours animé. L'étendue même du récit le rend attachant. Il prend en certains cas des proportions considérables et forme alors une succession d'épisodes comme les aventures merveilleuses de Hâtim-Thâi comme le *Thathi-Nameh* (Livre du perroquet) qui a tout le charme des *Mille et une Nuits* arabes, et où la princesse Chodschesteh se montre aussi intéressante que Scheherazade.



SCHAH-ABBAS-LE-GAND

D'après une miniature persane.

(Collection des sujets historiques. — Bibl. nat., Estampes, réserve.)

FRAGMENT DU CORAN
(Bibl. nat., Estampes.)

CHOIX DE TEXTES

ÉPIGRAPHIE (1)

Les plus anciens vestiges de la littérature persane qui aient été révélés sont les inscriptions figurant sur les tombeaux des rois.

Ces inscriptions sont écrites en caractères cunéiformes.

Primitivement, les signes cunéiformes furent des hiéroglyphes dont chacun était un mot distinct (tels les caractères

(1) BIBLIOGRAPHIE. FR. SPIEGEL. *Die altpersischen Keilinschriften* (Leipzig, [illegible]). — EUG. BURNOUF. *Mémoire sur [illegible] inscriptions cunéiformes* ([illegible]). — WEISSBACH et BANG. *Die altpersischen Keilinschriften* (Leipzig, [illegible]). — RAWLINSON. *Journal of the Royal Asiatic Society of London* (1846-1847). — A. V. WILLIAMS JACKSON. *The Great Behistan Rock and some Results of the reexamination of the old Persian inscriptions* (dans *Journal of the American Oriental Society*, t. [illegible], New-Haven, [illegible]). — J. OPPERT (*Journal Asiatique* [illegible]). *Les Inscriptions perses cunéiformes de Behistun* ([illegible]), les *Inscriptions cunéiformes de l'Asie Occidentale* (1861 et sqq).

chinois). Plus tard, chaque signe représenta une seule syllabe, comme c'est le cas dans les inscriptions anaryennes, c'est-à-dire dans les inscriptions non persanes, mais médo-scythiques et assyriennes ; tandis que dans les inscriptions cunéiformes aryennes, c'est-à-dire persanes, chaque forme constitue une simple lettre, à laquelle est parfois liée une voyelle.

Cette dernière forme prouve toujours un plus haut degré de culture ; il est donc pour ainsi dire incontestable que l'écriture cunéiforme persane est la plus jeune des trois genres.

Les inscriptions racontent les exploits des rois. Ce sont des bulletins de victoire. Elles célèbrent la gloire des maîtres de l'univers, comme ils se désignent eux-mêmes dans leur orgueil. Conçues dans un style grandiose, vraiment lapidaire mais à la fois noble et simple, elles se distinguent par certaines répétitions qui retentissent comme des échos de la renommée. La plus célèbre est celle du rocher de Behistoun, petite localité du Kourdistan, au pied du mont Bagistan. Cette inscription cunéiforme est trilingue : perse, médique, assyrien. C'est de la comparaison de ces textes que se servit Burnouf.

INSCRIPTION DE BEHISTOUN

Ainsi parle le roi Darius : Par la puissance de Ahura-Mazda je suis roi. Ahura-Mazda m'a transmis le royaume.

Ainsi parle le roi Darius : Voici les provinces qui me furent soumises ; par la puissance d'Ahura-Mazda je suis devenu leur roi : Perse, Susiane, Babylonie, Assyrie, Arabie, Egypte, celle sur la mer, Çparda (Sparte), Ionie, Médie, Arménie, Cappadoce, Parthie, Drangiane, Aria (Hérat), Chouresmie, Bactriane, Sogdiane, Gandara, Çakas (Scythes). Thatagus (Sattagydes). Arachosie, Maka (Mékrân ou Gédrosie), en tout vingt-trois pays.

Ainsi parle le roi Darius : Voilà les pays qui me furent soumis ; par la puissance d'Ahura-Mazda, ils devinent mes sujets ; ils m'apportèrent leur tribut, ce que je leur commandais, le jour et la nuit, était exécuté.

INSCRIPTION D'ARTAXERXÈS OCHUS. (1)

Ahura-Mazda est un grand dieu, qui créa cette terre,

(1) *Artaxerxès III, fils d'Artaxerxès Mnémon. Il fut roi de Perse, de* 301 *à* 328 *av. J.-C. et conquit l'Egypte en* 345.

qui créa ce ciel, qui créa les hommes, qui créa les agréments pour les hommes, qui fit Artaxerxès roi, le roi unique de tout, l'unique maître de tout.

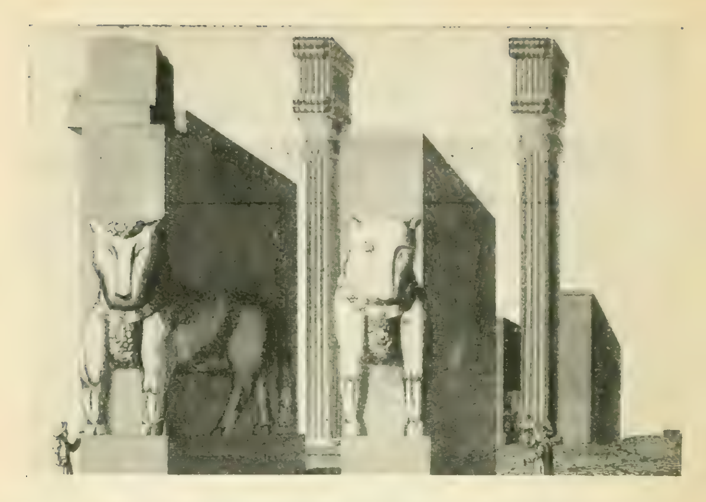
Ainsi parle Artaxerxès le grand roi, le roi des rois, le roi des pays, le roi de cette terre : « Je suis le fils du roi Artaxerxès ; Artaxerxès fils du roi Darius, Darius fils du roi Artaxerxès, Artaxerxès, fils du roi Xerxès, Xerxès fils du roi Darius, Darius fils de Wistaspa ; Wistapa fils d'un homme du nom de Asrama, un Achéménide.

Ainsi parle le roi Artaxerxès : cette construction de pierre, je l'ai faite pour moi.

Ainsi parle le roi Artaxerxès : Ahura-Mazda et le dieu Mitra me protègent, ainsi que ce pays et tout ce que j'ai fait.



AHURA-MAZDA (BAS-RELIEF PERSAN).



BAS-RELIEF ET COLONNES DES RUINES DE PERSEPOLIS
(Bibl. nat., Estampes.)

LITTÉRATURE RELIGIEUSE

AVESTA (1)

*L'*Avesta *est attribué erronément à* Zoroastre (*plus exactement* : Zarathustra) *prêtre ou poète sur la vie duquel les*

(1) BIBLIOGRAPHIE. TEXTES : BURNOUF (Paris, 1829, 1843). — J. OLSHAUSEN. (Hambourg, 1829). — H. BROCKHAUS (Leipzig, 1850). — F. SPIEGEL (Vienne, 1852) — WESTERGAARD (Copenhague, 1852). — K. GELDNER (Stuttgart, 1886, 1889, 1895).

TRADUCTIONS. Françaises : J. DARMESTETER (1892-1893). — C. DE HARLEZ (Liége, 1875, 1877). — Anglaises : L. H. MILLS et J. DARMESTETER dans *Sacred Books of the East*, Oxford. — A. BLEEK (Hertford, 1864). — Allemandes : FR. SPIEGEL (Leipzig, 1852, 1863).

A CONSULTER : ANQUETIL-DUPERRON. *Zend Avesta* (Paris, 1771). — J.-F KLEUKER. *Zend-Avesta* (Riga, 1776-1783). — W. D. WHITNEY. *The Avesta* (New-York 1874). — K. F. GELDNER. *Avesta Literatur* (Strasbourg, 1896). — F. SPIEGEL. *Eranische Altertumskunde* (Leipzig, 1871-1878). — A. HOVELACQUE. *L'Avesta, Zoroastre et le Mazdéisme* (Paris, 1880). — JAMES DARMESTETER. *Etudes iraniennes* (Paris, 1883). — C. DE HARLEZ. *La Bible et l'Avesta* (Dans *Revue biblique*, 1er avril 1896). — E. BURNOUF. *Commentaire et traduction du Vendidad-Sadé* (*Paris*, 1820) *Commentaires sur le Yaçna* (Paris, 1833-1834).

seuls renseignements que nous possédions remontent à 5.000 ans avant la guerre de Troie.

Cet ouvrage se composait de vingt et une parties ou nazkas *dont une seule, appelée* Vendidad, *nous est parvenue, avec la liturgie des Parsis :* Yasna *et un recueil de prières intitulé* Vispered.

VENDIDAD

Le Vendidad *se compose de vingt-deux chapitres ou* fargards. *Le premier est une énumération des villes et des contrées fondées par Ahura-Mazda.*

Le second rapporte la discussion entre Ahura et Jamshid à qui Ahura offrait de répandre sa religion parmi les hommes.

Dans ce chapitre figure la description du Var, *construit sur les ordres d'Ahura pour servir d'abri aux couples d'animaux et aux spécimens de plantes qui repeupleront la terre après la fin des temps.*

Les seize chapitres qui suivent (du troisième au dix-huitième) sont consacrés à l'impureté et aux moyens de la faire disparaître ; le quinzième traite du chien, fait son éloge et édicte des peines contre ceux qui le tuent.

Les trois derniers fargards parlent des origines de la médecine, des eaux guérissantes et de la puissance de la Parole sainte.

Le dernier chapitre du Vendidad, ou plutôt le dernier des fragments du Vendidad, raconte l'envoi de Nairyoçaghas, incarnation d'Ahura-Mazda, à Airjama, pour que celui-ci opère la guérison des maladies répandues sur le monde par Angra Mainjus.

FARGARD I. — *La Création de l'Univers.*

Ainsi parla Ahura Mazda au saint Zarathustra :

J'ai créé, ô saint Zarathustra, un univers là où rien n'existait ; si je ne l'avais fait, le monde entier serait allé vers l'Airjana-Vaeja (1).

En opposition à ce monde, qui est toute vie, Angra-Mainjus en créa une autre qui est toute mort, où il n'y a que deux mois d'été, où l'hiver est long de dix mois qui refroidissent tellement la terre que même les mois d'été sont glacés et le froid est le principe de tout mal.

(1) Lieu fabuleux.

Puis je créai Ghaon, demeure de Sughdra, qui est le lieu le plus ravissant de la terre ; il est semé de roses ; là naissent les oiseaux au plumage de rubis.

Angra-Mainjus alors créa les insectes nuisibles aux plantes et aux animaux.

Puis je fondai Mouru, la ville sainte et sublime, et Angra-Mainjus y introduisit les méchants propos et le mensonge.

Puis je créai Bachdi l'enchanteresse, où flottent cent mille étendards, entourée de grâs pâturages. Angra-Mainjus y fit venir les fauves et les animaux qui dévorent le bétail utile à l'homme.

Ensuite je créai Niça, la ville de la prière ; et Angra-Mainjus y insinua le doute qui ronge la foi.

Je créai Haroju, la ville aux riches palais ; Angra-Mainjus y fit naître la paresse, et bientôt la ville fut misérable.

Ainsi, chacune des merveilles que je donnais aux hommes pour leur bonheur, Angra-Mainjus la combattait par un don néfaste ; c'est à lui que la terre doit d'être infestée des mauvais instincts ; c'est lui qui établit l'usage criminel d'enfouir les morts (1) ou de les brûler, et tous les maux qui désolent la race des hommes.

Zarathustra demanda à Ahura-Mazda :

« A quel homme as-tu appris la loi sainte ?

Ahura Mazda répondit : « Je l'ai enseignée à Yma le splendide, qui toujours s'entoure d'hommes bienfaisants.

— Que lui as-tu enseigné ?

Suit la reproduction du poème précédent.

Créateur ! Comment se purifient les hommes qui se sont trouvés en contact avec le cadavre desséché d'un homme mort depuis au moins un an ?

— Ceux-là sont purs, ô Zarathustra, car le sec ne s'attache pas au sec. Si le sec s'attachait au sec, tout le monde périssable se corromprait rapidement, en raison de la foule de cadavres qui sont sur cette terre.

— Créateur ! Comment se purifient les hommes qui sont venus auprès du cadavre d'un chien ou d'un homme ?

— Si ce cadavre a déjà été rongé par des chiens ou des

(1) Les cadavres devaient être laissés en pâture aux oiseaux, et le squelette desséché était alors enfoui.

oiseaux mangeurs de chair, les hommes se purifient par des ablutions d'urine de vache et d'eau.

Mais si ce cadavre n'a pas été rongé encore, ils doivent creuser dans la terre trois trous, et se purifier avec de l'urine de vache, mais sans eau.

Puis ils doivent attendre que le dessus de leur tête soit sec et ensuite creuser trois autres trous à trois pas des précédents. Après quoi ils purifient leur corps avec de l'eau, mais sans urine.

Les mains doivent être lavées les premières, sans quoi elles souillent tout le corps.

Quand elles sont lavées trois fois, il faut se mouiller la tête en commençant par le front ; à ce moment s'enfuit du corps le démon femelle des cadavres ; lorsque les joues sont lavées, le démon mâle s'enfuit à son tour ; en se lavant ainsi jusqu'aux pieds, tous les démons des cadavres s'enfuient.

FARGARD 2. — *Description du Var.*

Sur le monde des corps vont fondre les hivers qui apportent le froid mortel, qui font tomber la neige épaisse.

Tout ce qu'il y a d'animaux dans les lieux déserts, ou sur les montagnes, ou dans les plaines, se réfugiera dans des abris souterrains.

Avant l'hiver, il y avait partout des herbes, des plantes, mais après l'hiver, on considérera comme merveilleux l'endroit où apparaîtra seulement la trace du pied d'un mouton.

Fais donc un Var, long d'une course de cheval, de largeur et de longueur égales. Porte là des représentants de chaque espèce de petit et de gros bétail, des hommes, des chiens, des oiseaux, des bœufs et des moutons.

Là tu feras couler des eaux ; tu mettras des oiseaux sur les arbres des rives, dans une verdure inépuisable.

Tu y apporteras des spécimens de toutes les plantes, des plus belles et des plus parfumées, de tous les fruits les plus savoureux ; toutes ces espèces de choses et d'êtres resteront là sans périr tant qu'elles seront dans le Var.

N'y mets aucun être difforme, ou impuissant, ou égaré, ou méchant, ou trompeur, ou rancunier, ou jaloux, ni un homme aux dents inégales, ni un lépreux.

Dans la partie supérieure tu traceras neuf avenues ; dans la partie moyenne, six ; dans la partie inférieure, trois.

Dans les rues de la partie supérieure, tu mettras mille couples d'hommes et de femmes ; six cents dans les rues de la partie moyenne ; trois cents dans les rues de la partie inférieure.

Et sur ce Var tu ouvriras une fenêtre pour la lumière.

Yma se demanda : « Comment ferai-je ce Var ? »

Ahura-Mazda lui dit : « Tu pétriras la terre avec tes pieds et tes mains, comme font les potiers. »

Yma fit ce qu'Ahura lui avait commandé, et Ahura ajouta : « Les lumières qui éclaireront le Var seront les lumières artificielles, car la lumière du soleil, de la lune et des étoiles y sera invisible. »

Tous les quarante ans un couple humain donnera naissance à un autre couple, et il en sera de même pour chaque espèce d'animaux.

Et l'oiseau Karshiptan y portera la religion.

FARGARD 13. — *Le Chien.*

Quelle est la créature entre toutes, qui chaque nuit va dévorer les créatures de l'Esprit du Mal ?

Ahura-Mazda répondit : C'est le chien au dos rond, à la tête effilée.

Si un homme tue un chien, il tue son âme pour neuf générations et le pont divin lui sera interdit, à moins qu'il n'ait expié de son vivant.

Si un homme tue un chien de berger, ou un chien de garde son âme passera dans l'autre monde en gémissant comme si elle était dans une forêt où règne le loup cruel.

Si un homme blesse un chien de berger, s'il lui coupe l'oreille ou lui tranche un pied, et qu'un voleur ou un loup pénètre alors dans la ferme que le chien ne peut plus garder, l'homme paiera le dommage.

Si un homme donne de mauvaise nourriture à un chien de berger, il se rend coupable du même péché que s'il donnait de mauvaise nourriture à un homme de haut rang.

De toutes les créatures du bon esprit, c'est le chien qui vieillit et meurt le plus vite, s'il n'est pas nourri comme il convient. Aussi, qu'on lui apporte du lait et de la viande....

Si un chien engendre un loup d'une louve, et si un loup engendre un loup d'une chienne, c'est le premier qu'il faut tuer.

. . . .



BAS-RELIEF DU TOMBEAU DE CYRUS.

Le chien a les vertus d'un prêtre, d'un guerrier, d'un laboureur, d'un musicien, d'un voleur, d'une courtisane et d'un enfant, car comme le prêtre il est patient ; comme le guerrier il est brave ; comme le laboureur il est le premier et le dernier de la maison ; comme le musicien il aime à chanter; comme le voleur il rôde dans la nuit ; comme la courtisane il est d'humeur fantasque; comme l'enfant il est gai et creuse la terre avec ses pattes.

FARGARD 19. — *Tentation de Zarathustra.*

Angra Mainjus envoya le démon Bûti tuer Zarathustra.

Zarathustra entonna l'hymne au Seigneur, et le démon s'enfuit. Il rapporta à Angra Mainjus qu'il ne pouvait faire périr le grand saint.

Angra Mainjus lui posa de difficiles énigmes, Mais le saint Zarathustra se leva, tenant de grosses pierres dans sa main, et dit à Augra Mainjus : « Avec ces pierres, je vais faire périr la race des Dévas. »

Angra Mainjus répartit : « Ne fais pas périr ma création ; abjure la loi de Mazda et tu seras le maître du monde. »

Zarathustra répondit : « Non, je n'abjurerai pas la bonne loi d'Ahura, dût-on m'arracher la vie.

Angra Mainjus reprit : « Par quelle arme chasseras-tu les êtres que j'ai créés ?

Zarathrustra répondit : « Je te frapperai et te chasserai par la parole révélée de Mazda, qui a créé dans le Temps sans bornes.

Zarathustra se tourna vers Ahura-Mazda et lui demanda « Créateur du monde, comment délivrerai-je le monde du démon, d'Angra Mainjus ? »

Ahura Mazda lui répondit : « Invoque le ciel souverain, le vent puissant, invoque le Temps sans bornes. »

Zarathustra demanda : « Quel sacrifice offrirai-je ? » Ahura Mazda répondit : « Descends vers les arbres, et devant l'un d'eux prononce ces paroles : Hommage à toi, bel arbre créé par Ahura-Mazda. »

Zarathustra invoque les dieux puissants, brillants, bons, purs et magnifiques, et tous les démons, confondus par les paroles de Zarathustra, courent pêle-mêle dans tous les sens, en gémissant et criant, jusqu'à ce qu'ils se précipitent tous au fond du monde des ténèbres.

Les trois derniers fargards du Vendidad traitent, comme nous l'avons dit, de la Médecine. Elle devait s'exercer de trois manières : par le couteau, par les plantes et par les prières.

O saint Zarathustra, prononce ces mots pour faire évanouir la maladie, la mort qui frappe les humains : « Nuages ! Venez du fond du ciel répandre la pluie bienfaisante par dix mille gouttes. Lève-toi, soleil aux rapides coursiers, viens éclairer la route le long des eaux que Dieu a versées ! »

Et la Parole divine emportera l'action du mal.

YASHTS

*Une partie importante de l'*Avesta, *les* Yashts, *traite des sacrifices aux différents dieux, parmi lesquels le plus important est Mithra.*

*Les Yashts sont intéressants en ce qu'ils nous donnent (Farvardin Yasht) une idée de la métaphysique de l'*Avesta.

Ahura Mazda a composé l'homme de cinq éléments : le corps, partie matérielle ; la vie, élément lié au vent ; l'âme, élément qui, dans le corps, avec le second des sens entend, voit et connaît ; la forme, qui est dans la sphère du soleil ; le *frohar*, qui parait devant Ahura Mazda. Ces éléments sont créés et assemblés de telle manière que lorsque l'homme meurt, sous l'action du démon, le corps retourne à la terre, la vie à l'air, la forme au soleil, et l'âme s'allie au Frohar, de sorte que l'âme ne peut périr.

C'est là qu'est défini le Fravashi, *faculté essentielle de la vie, force qui fait que l'homme se nourrit, et assimile dans les aliments ce qui lui est nécessaire et rien que cela.*

Le Fravashi *est l'objet d'un culte spécial.*

KHORDA AVESTA

Le Khorda Avesta *est un recueil de prières, d'invocations aux dieux, au soleil, à la lune, aux eaux et au feu.*

« Je te voue, ô Atar, fils d'Ahura Mazda, prière et sacrifice, offrande de plaisir et d'assistance.

Le bonheur soit sur celui qui t'implore le bois enflammé à la main. Puisses-tu te réjouir de la fumée odorante du sacrifice !

Puisses-tu brûler toujours dans cette maison, l'éclairer et l'y développer, jusqu'à l'heure du nouveau monde !

O Feu ! donne moi le bien être de la subsistance, la vie ! Donne moi sagesse et prospérité, donne moi une langue

déliée, l'intelligence qui va grandissant et la force virile!

Donne moi des enfants qui plus tard me protègent, de belle intelligence, capables de gouverner leur maison, leur ville ou leur empire.

Quelle que soit mon indignité, o Feu, donne moi place au Paradis.

Le feu regarde les mains de tous ceux qui passent et regarde ce que ses amis lui apportent.

Adorons le feu, bienfaisant guerrier.

Celui qui apporte au feu du bois sec vivra dans la joie de sa conscience, il aura de nombreux troupeaux de bœufs et de beaux enfants mâles.

YASNA

ou, comme le livre est appelé en langue Pehlvi : Jseschne, *forme la deuxième partie de l'ensemble de l'*Avesta.

I — J'invoque et je loue le Créateur Ahura-Mazda-le-lumineux, le brillant, le très grand et le très bon, le très parfait et le très puissant, le très sage et le très beau, le très pur, qui possède la bonne science et la source de l'extase, qui nous a créés, nous a formés et nous a nourris, lui le plus accompli de tous les êtres intelligents.

Tout ce chapitre est une longue suite d'invocations commençant toujours par « j'invoque et je loue » les différents dieux entr'autres Bahman, *le corps du Taureau, le feu d'*Ahmama, *le grand* Zoroastre, *ou* Zarathustra, *les divisions du jour, les Génies maîtres de la pureté ;* Mithra *qui multiplie les couples de bétail ;* Ised *qui a* 1.000 *oreilles et* 1.000 *yeux ; les mois, les étoiles, le feu, fils d'Ahmamasda, les montagnes, les bois, les pays, les champs de céréales, le vent, la lune, les lumières et toutes les créatures, les jours, les mois, les années, etc, etc, etc.*

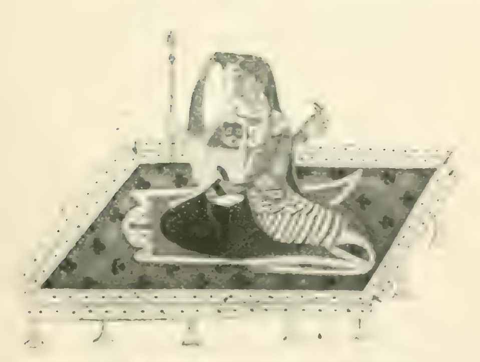
« Je te prie, ô toi, ô grand Zarathustra, maître de la pureté, de me pardonner si je t'ai offensé, soit en pensées, soit en paroles, soit en actions, volontairement ou involontairement. »

Ces invocations sont composées partie en langue parsie, partie en langue zend.

Dans la religion de Zoroastre, le sacerdoce était héréditaire ; le fils de prêtre devait, à l'âge de sept ans, subir l'initiation : à l'âge de quatorze ans le je ne Mobed doit être purifié par certaines pratiques et doit pouvoir réciter certaines parties

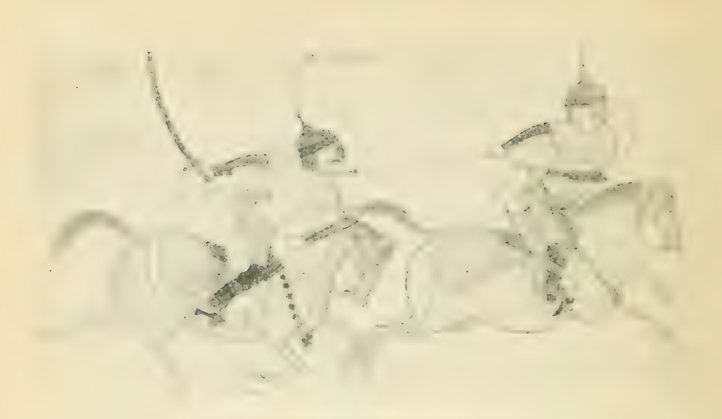
de l'Avesta *et accomplir les importantes cérémonies de la naissance, des funérailles, et plusieurs sacrifices. Dès lors il est consacré prêtre.*

Le lieu principal du culte est le temple du feu ; les offrandes sont végétales ou animales, et les cérémonies du culte, longuement énumérées dans l'Avesta, *consistaient en sacrifices accompagnés de la récitation de chapitres du Livre de la Loi.*



DIVINITÉ, MOITIÉ HOMME MOITIÉ FEMME

D'après une peinture persane (Bibl. nat., Estampes.)



COMBAT DE RUSTEM ET DE ZOHRAB
Peinture persane (Bibl. nat., Estampes.)

POÉSIE ÉPIQUE

LE LIVRE DES ROIS (1)

La poésie épique a généralement son origine dans les traditions populaires qui pendant des siècles tiennent lieu de toute littérature, jusqu'à ce qu'un poète les rassemble et, les pliant aux formules de son génie, en fait un monument souvent impérissable.

Les Persans sont plus riches sous le rapport de ces traditions que tout autre peuple oriental.

---

(1) BIBLIOGRAPHIE. Textes : J. MOHL. *Le Livre des Rois* (Texte et traduction française, 1838-1878). VULLERS *Liber Regum* (1876-1884).

Traductions : Française : MOHL ; Allemandes : SCHACK et RUCKERT (1877).

A CONSULTER : TH. NŒLDEKE. *Das iranische Nationalepos* (Strasbourg, 1896). — J. DARMESTETER. *Les origines de la poésie persane.* — C. J. PICKERING. *A Persian chanter* (*National Review*, 1890). — BARBIER DE MEYNARD : *La poesie en Perse* (Paris, 1877). — I. PIZZI. *Storia della poesia persiana* (Turin, 1894). — HAMMER-PURGSTALL. *Grundriss der schœnen Redekünste Persiens* (Vienne, 1818). — H. ETHÉ. *Modern persian literature* dans *Encyclop. Britannica.* — E. A. REED. *Persian Literature ancient and modern* (Chicago, 1893). — H. ETHÉ. *Neupersische Literatur* (Strasbourg, 1896).

Les guerres, les conquêtes ont laissé de profondes traces dans l'imagination persane au début de l'histoire.

Le premier essai de réunion de ces traditions fut fait au VIe *siècle de notre ère, sous le règne de Nouchirvan ; plus tard, ce travail fut repris sur l'ordre d'Iezdedjerd, le dernier roi de la dynastie Sassanide.*

Firdousi rend compte de ce travail :

« Il y avait un livre des temps anciens dans lequel étaient écrites beaucoup d'histoires. Tous les savants en possédaient une partie et chaque homme intelligent en portait un fragment avec lui. Or il y avait un Pehlwan [1] nommé Danishwer, brave et puissant, plein d'intelligence et très illustre, qui aimait à recueillir les récits des temps passés.

« Il fit venir de chaque province un de ceux qui avaient rassemblé des parties de ce livre et leur demanda l'origine des rois et des guerriers illustres et la manière dont ceux-ci, à l'origine, organisèrent le monde qu'ils nous ont laissé dans un état si misérable.

L'œuvre de Danishwer, écrite en langue pehlvi, contenait l'histoire de la Perse depuis Kaïoumors jusqu'à Khosrou Parviz et portait le titre de Kodaï Nameh *ou* Livre des Rois.

« Les seigneurs récitèrent devant le Pehlwan les traditions des rois et les vicissitudes du monde. Il écouta leurs discours et en fit un livre digne de renom : c'est le souvenir impérissable qu'il laissa parmi les hommes. »

La Perse fut alors conquise par les Arabes et le livre de Danishwer fut, dit la légende, porté au calife Omar qui le fit traduire en arabe ; mais il déclara que ce n'était qu'un mélange de bon et de mauvais ; aussi l'ouvrage fut-il compris dans le butin que devait se partager l'armée arabe, et emporté en Abyssinie ; de là il passa dans l'Inde d'où Yacoub Leis le tira et en fit une traduction en persan.

Il est plus vraisemblable que le Livre des Rois *ne quitta pas la Perse ; un certain Abdallah le traduisit en arabe mais cette traduction est perdue.*

Une partie du peuple persan se désintéressa d'ailleurs des anciennes traditions nationales : c'est celle qui resta le plus mélangée à l'élément arabe. Au contraire la partie orien-

---

1. Sorte de préfet.

tale de la Perse, où l'on écrivait en arabe, mais où l'on parlait le persan, conserva plus longtemps le culte des traditions. La puissance du khalifat décrut rapidement ; la réaction persane se manifesta avec force et donna naissance à une nouvelle littérature persane. Il y eut des poètes à toutes les cours.

Yacoub, le fondateur de la dynastie des Saffarides, donna l'ordre à Abou Mansour de faire traduire en persan l'œuvre de Danischwer, écrite en pehlvi et d'y ajouter l'histoire des temps écoulés entre Khosrou Parwiz et Izdedjird.

Abou Mansour chargea de ce travail cinq poètes de pure race persane. L'ouvrage fut achevé vers le milieu du IIIe siècle de l'hégire.

Plus tard, Belami, prince de la dynastie des Samanides, fit mettre en vers par Dakikhi, la traduction du poème de Danischwer, mais il ne put achever son œuvre.

Les Sassanides ne purent recommencer l'entreprise, leur empire ayant passé, quelques années plus tard, aux mains des Gaznévides. Les lettres furent alors en grand honneur. Un prince de cette dynastie, Mahmoud, put recueillir un grand nombre de traditions relatives aux anciens rois de la Perse et chercha un homme assez fin lettré pour le goût de ce temps et assez respectueux des traditions pour leur conserver leur caractère ; il le trouva en Aboulkasim Firdousi.

Aboulkasim naquit en l'an 329 de l'Hégire (Xe siècle après J.-C.) d'une famille de Dihkans ; il reçut une savante éducation et possédait également la langue arabe et la langue pehlvi.

A la mort de Dakikhi, il fut saisi du désir de continuer l'œuvre de celui-ci. « Un de mes amis les plus chers, dit-il, m'apporta enfin l'œuvre tant désirée de Danischwer et ce jour-là la tristesse de mon âme se convertit en joie. »

Il commença son ouvrage à l'âge de trente-six ans, espérant garder son secret, mais il ne put faire taire les échos.

Le gouverneur de la province où se trouvait Thous, la ville habitée par le poète, apprit bientôt quelle œuvre il avait entreprise et lui demanda de réciter devant lui les parties qu'il avait déjà composées. Il les admira fort et dès lors pourvut à tous les besoins d'Aboulkasim.

Ce n'est qu'à l'âge de cinquante-huit ans que le nouvel Homère parut à la cour de Mahmoud. Celui-ci mit son talent à l'épreuve et en fut tellement enthousiasmé qu'il



UNE SCÈNE DU *Livre des Rois*, DE FIRDOUSI
(Bibl. nat. Manuscrits persans.)

indian ms. (Cl H)

décerna au poète le nom de Firdousi (le Paradisiaque), qui est celui sous lequel il est universellement connu.

Firdousi trouva, à la cour de Mahmoud, tous les éléments pour achever son poème ; le prince ordonna que mille pièces d'or lui fussent données pour chaque millier de distiques ; mais le poète préféra recevoir en une seule fois ces sommes accumulées, et seulement lorsque son œuvre serait achevée, afin de pouvoir, disait-il, construire une digue destinée à retenir l'eau fertilisante dans son pays natal.

La faveur dont il jouissait lui attira malheureusement de nombreuses inimitiés, et entre autres celle du haut fonctionnaire chargé de lui remettre les subsides du prince. Il paraît en effet avoir eu à lutter presque continuellement contre le besoin. « J'ai passé, dit-il, soixante cinq années dans la fatigue et la pauvreté. »

Sa gloire grandissait ; à peine un épisode de son poème était-il achevé qu'il était répandu dans toute la Perse et que de toutes parts les princes envoyaient au poète des sommes d'argent pour lui permettre de vivre.

Ses ennemis disaient cependant que le mérite de son œuvre était plutôt dû à l'intérêt des sources qu'à son propre talent. Mais le poète se consolait, au fond de sa conscience, de ces critiques, d'ailleurs injustifiées, par le fruit que la postérité retirerait, disait-il, de ses semences.

Firdousi acheva enfin son ouvrage et refusa l'argent que Mahmoud lui fit remettre. Il provoqua la colère du prince et dut quitter Ghaznin, le bâton à la main, et revêtu d'un simple manteau de derviche.

Il se rendit d'abord dans le Mazenderan, puis à Bagdad ; il fut reçu avec de grands honneurs à la cour de cette ville. Mais l'hostilité de Mahmoud lui fit encore quitter cette résidence, où il avait composé son poème de Yousouf et Zuleïka, *qu'il dédia au sultan d'Ahwaz, sa nouvelle résidence.*

Il parcourut ensuite le Kouhistan, dont le sultan Nazir lui donna cent mille pièces d'argent pour le dissuader d'écrire un pamphlet contre Mahmoud. Ami personnel de celui-ci, Nazir s'employa si bien auprès de lui qu'il pardonna à Firdousi. Le poète regagna alors Thous où il mourut presque aussitôt, à l'âge de 83 ans (an 411 *de l'hégire).*

Le Livre des Rois *est la relation consciencieuse de toutes les traditions de la Perse, recueillies comme nous l'avons dit*

plus haut. Firdousi déclara qu'il n'avait fait que suivre les traditions : « Des traditions ont été racontées, rien de ce qui est digne d'être transmis n'a été oublié.

Mais le grand attrait de cette œuvre réside surtout dans le coloris étincelant du langage du poète.

Tous les historiens persans ont pris l'ouvrage de Firdousi pour base de leurs travaux, ce qui prouve la vénération dont il était l'objet.

Il eut de nombreux imitateurs dont le succès tient plus à l'intérêt du fond de leurs œuvres qu'à la forme qui est médiocre. Les principales de ces compositions sont : le Guershasp-Nameh, *le* Sam-Nameh, *le* Djihaughir-Nameh, *le* Faramourz-Nameh, *le* Banougouschasp-Nameh, *le* Barzou-Nameh *et le* Bahman-Nameh.

Le Guershasp est le seul de ces poèmes qui ait acquis quelque renommée. L'auteur en est inconnu.

*Il faut encore citer l'*Iskander-Nameh, *le* Khosrou, *le* Kaherman-Nameh, *etc. Toutes ces œuvres ne sont que des variations, souvent bien fantaisistes et par trop éloignées de la vérité historique, sur les thèmes traités par Firdousi avec une si louable conscience. Nous ne nous y attarderons donc pas.*

Seule l'épopée de Firdousi est restée et n'a jamais cessé d'être l'objet de l'admiration des savants et de la vénération du peuple.

LE LIVRE DES ROIS

INTRODUCTION

Le poème, d'une importance considérable, commence par une invocation à Dieu.

Au nom du maître de l'âme et de l'intelligence, du maître insurmontable de la gloire, du monde et de la fortune, de celui qui suscite les prophètes, du maître de Saturne et des planètes, qui a allumé la lune et le soleil, qui a peint les étoiles au ciel...

La pensée ne peut atteindre celui-là qui est au-dessus et au delà de tout......

Suit la louange de l'intelligence.

Il convient, ô sage, de parler de la valeur de l'intelligence. Tire de ta raison ce que tu sais pour que celui qui t'écoute e

nourrisse de la parole. L'intelligence est le plus merveilleux de tous les dons de Dieu et la célébrer est méritoire.

Elle est le guide de la vie, elle réjouit le cœur, elle est la source des joies et des chagrins ; si elle s'obscurcit, l'homme ne peut plus connaître le contentement...

La raison est l'œil de l'âme, et sans les yeux de l'âme, l'homme ne pourrait gouverner le monde.

Elle est donc la première chose créée...

Prends toujours la raison pour guide : elle te mènera loin et te gardera des écueils. Parcours le monde ; parle à tous ; Quand tu auras entendu la parole des sages, ne tarde pas à l'enseigner.

Quand tu pourras contempler les branches de l'arbre de la parole, tu reconnaîtras que le savoir ne pénètre pas jusqu'à sa racine.

CRÉATION DU MONDE

Dieu a créé le monde de rien.

Il a fait sans peine naître la matière des quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre.

Le feu commença à rayonner et produisit la sécheresse ; le repos vint ensuite, d'où naquirent le froid et l'humidité. Ces quatre éléments formèrent un monde transitoire où des êtres de toute espèce apparurent.

Les cieux s'enveloppèrent l'un dans l'autre et commencèrent leurs mouvements lorsque tout fut en harmonie.

Avec ses terres, ses montagnes, ses eaux, ses vallées, la terre était comme un fanal brillant.

Les montagnes s'élevèrent, les eaux descendirent et les plantes se tendirent vers le ciel.

La terre formait un point central, obscur et noir. Les étoiles montrèrent leurs merveilles dans les cieux et déversèrent leur lumière sur la terre.

Le feu s'éleva et le soleil tourna autour de la terre.

Lorsque parurent les animaux, ils foulèrent toute la végétation. Ils avaient l'instinct de la faim et du sommeil ; celui de l'amour de la vie, mais non le don de la parole ; ni le désir de la raison. Ils ne connaissent ni le bien ni le mal et Dieu ne leur demande pas l'obéissance...

Après cela apparut l'homme, qui fut la clef de toutes ces choses.

Sa tête s'élève droite comme celle d'un arbre ; il possède

la parole excellente et la raison qui produit les actions. Les animaux sauvages lui obéissent, car il est le premier dans la création et le dernier dans le temps.

. . . .

La voûte du ciel est faite de rubis. En elle se meut un astre à qui le jour emprunte la lumière. Tous les matins il lève, du côté de l'Orient, sa tête enflammée semblable à un bouclier d'or. Il habille le monde d'une robe de lumière et lorsqu'avec le soir il descend vers l'Occident, la nuit sombre se lève à l'Orient.

Une lampe est prête pour la nuit : c'est la lune, qui tantôt montre sa face, et tantôt la dérobe ; puis elle reparait, faible comme un homme rongé par l'amour. A peine l'a-t-on entrevue qu'elle se cache de nouveau.

Dieu a ainsi réglé sa condition, qui est immuable.

Après une louange du Prophète, Firdousi nous apprend comment le Livre des Rois *fut composé, puis il fait l'éloge de Dakikhi, d'Abou-Mansour, fils de Mohammed, et enfin du roi Mahmoud.*

La première partie du Livre des Rois *contient la vie de Kaioumors, premier roi de Perse, de Djemschid, de Zohak, de Féridoun, de Minoutcher, de Guerschasp, de Kei kobad et de Kei Kaous.*

KAIOUMORS

Kaïoumors institua le trône et la couronne et fut le premier roi.

Il établit sa demeure dans les montagnes et se vêtit, ainsi que son peuple, de peaux de tigres.

Il régna trente années sur la terre.

Les animaux et les bêtes sauvages accoururent devant lui et se prosternèrent...

Il eut un fils, nommé Siamek, d'un visage resplendissant et brillant par ses vertus.

Le cœur de Kaïoumors ne vivait que par lui et ne se réjouissait que quand il regardait son fils. Il se consumait dans la crainte de le perdre.

Mais il avait pour ennemi le Dive, fils d'Ahriman, qui rassembla une armée nombreuse et vint livrer combat à l'armée de Kaïoumors, conduite par Siamek.

Siamek s'avança, le corps nu, couvert seulement d'une peau de tigre, car on ignorait alors l'usage du bouclier.

Le Dive le frappa de ses griffes, le lança contre terre et lui déchira les entrailles. Siamek expira et son armée resta sans chef. Kaïoumors, en apprenant cette nouvelle affreuse, descendit de son trône en gémissant, se frappant la tête et arrachant avec ses ongles la chair de son corps.

L'armée était en larmes ; elle se rangea autour du trône du roi ; les animaux féroces, les oiseaux et les bêtes fauves se réfugièrent dans la montagne en poussant des cris lugubres.

Le Dieu créateur, au bout d'une année, envoya à Kaïoumors un message lui ordonnant de combattre l'armée du Dive et lui promettant la victoire.

Kaïoumors alors rassembla les Péris,et une armée de bêtes fauves, de tigres, de lions, de loups et de léopards, à la tête de laquelle il mit Houscheng, fils de son fils Siamek. Kaïoumors, devenu vieux, suivait l'armée.

Le Dive avança en tremblant avec son armée entourée d'un nuage de poussière. Les deux armées se rencontrèrent. Houscheng élança ses mains comme un lion et lui arracha la peau de la tête aux pieds ; puis il lui coupa la tête et la foula aux pieds.

Kaïoumors, ayant enfin connu la vengeance, mourut. Il avait amassé les biens du monde, avait montré au peuple la route des richesses, mais il n'en avait pas joui.

Le monde n'est qu'un rêve qui passe ; ni le bonheur ni le malheur ne restent...

Tahmouras, fils de Houscheng, apprit aux hommes l'art de tisser la laine des moutons et des brebis et d'en faire des vêtements et des tapis.

Il mit à l'attache les chacals du désert et des montagnes. Il introduisit aussi les gerfauts et les faucons ; il prit aussi les coqs pour annoncer l'heure.

Il dit à son peuple : « Adorez le créateur, qui nous a donné le pouvoir sur les animaux. ». . . . .

DJEMSCHID

Djemschid, fils glorieux de Tahmouras, soumit l'univers entier. Le monde était calme, et les dives, les oiseaux et les Péris lui obéirent. Il dit : « J'empêcherai les méchants de faire le mal et je guiderai les esprits vers la lumière bienfaisante. »

Il créa d'abord les armes de guerre pour ouvrir aux

braves les routes glorieuses. Il donna au fer les formes de lances, de casques, de cuirasses, de cottes de mailles et aussi d'armures pour les chevaux.

Il sépara du reste du peuple les Amousians destinés aux cérémonies du culte ; les Nisaréans ou guerriers ; les Nesoudés ou laboureurs. La quatrième classe fut celle des commerçants, dont l'esprit est toujours en souci.

Il employa les Dives à fabriquer des briques avec de la terre et de l'eau, puis à bâtir des maisons avec ces briques, sur une base de pierres dures assemblées avec le mortier.

Il découvrit toutes les espèces de minéraux précieux, le rubis, l'ambre, l'argent et l'or, il inventa les parfums comme le musc et le camphre, l'aloès et l'eau de rose.

Il inventa aussi la médecine et les remèdes à tous les maux.

Ensuite il parcourut les mers dans un vaisseau.

Lorsqu'il eut accompli toutes ces grandes choses, il se fit construire un trône tout incrusté de pierreries et ordonna aux Dives de le porter dans le ciel.

Ainsi se passèrent trois cents années de félicité ; les doux sons de la musique emplissaient le monde.

Mais tout à coup Djemschid ne vit plus dans le monde que lui-même ; il devint orgueilleux et ne voulut plus adorer Dieu.

Il voulut au contraire que les hommes l'adorassent comme le créateur du monde.

Alors la grâce de Dieu se retira de lui ; le jour s'obscurcit devant Djemschid, le sang coula de ses yeux sur son sein, et les terreurs du criminel s'emparèrent de sa raison.

De grands désordres alors emplirent l'Iran ; les hommes de l'Iran abandonnèrent Djemschid et se dirigèrent vers Zohak son voisin. Djemschid alors s'enfuit et lui laissa son trône, son diadème, le trésor et l'armée.

Durant cent ans, il disparut ; mais dans la centième année il se montra sur les bords de la mer de Chine.

Zohak alors le saisit et le fit scier en deux.

Sa longue vie ne lui avait servi de rien, car le sort, après lui avoir ravi sa puissance et son trône royal, le brisa en deux comme un roseau sec.

ZOHAK

Le règne de Zohak dura mille ans.

Tout d'abord la vertu disparut, car ce roi n'enseignait que la méchanceté, la perversité et la magie.

Chaque nuit son cuisinier tuait deux jeunes gens, leur ôtait la cervelle de la tête et en faisait une nourriture pour ses serpents.

Deux hommes justes du royaume, de race Parsi Irmaïl et Guirmaïl, résolurent d'arracher à la mort les hommes dont chaque jour le cuisinier du roi versait ainsi le sang.

Ils se firent prendre pour cuisiniers par le roi et, sur les deux jeunes hommes qu'on leur amenait chaque jour, n'en tuèrent qu'un ; à la cervelle de celui qu'ils tuaient, ils mélangeaient de la cervelle de mouton ; quant à l'autre homme, ils lui accordaient la vie et l'envoyaient dans la montagne ; ils en sauvaient ainsi trente par mois.

Lorsqu'ils en eurent rassemblé deux cents, ils leur donnèrent des chèvres et des moutons et les envoyèrent dans le désert.

Ainsi naquit la race des Kurdes, qui ne connaît pas les habitations fixes et qui n'ont aucune crainte de Dieu.

Lorsqu'il n'eut plus que quarante ans à vivre, Zohak fit un songe épouvantable qui le remplit de frayeur.

On lui conseilla, pour conjurer le sort, d'assembler les hommes remarquables de tous les pays.

Il fit donc venir à son palais tous les Mobeds éloquents et leur ordonna de lui montrer la voie à suivre. Mais aucun ne voulut lui dévoiler l'avenir.

Cependant l'un d'eux, Zirek, plus courageux, osa dire au roi : « Quelqu'un héritera de ton trône, te frappera de sa massue, car tu as fait le mal sans raison. Tu auras fait mourir son père de ta main, et son cœur se remplira de haine pour toi ; pour le venger, il prendra la massue à tête de bœuf. »

Zohak alors s'évanouit, car Zirek avait ajouté : « celui par qui tu mourras s'appelle Feridoun. »

Zohak fit rechercher Feridoun par toute la terre.

Cependant naquit à cette époque une vache merveilleuse, qui à sa naissance ressemblait à un paon et dont chacun des poils brillait d'une couleur différente.

Feridoun aussi était né, et sa mère, dont le mari Abtin



FERIDOUN ASSIÈGE ZOHAK DANS SON PALAIS

SCÈNE DU SCHAH-NAMEH

d'après une peinture orientale de 1437. (Bibl. nat., Manuscrit persan.)

avait été arrêté par ordre de Zohak, trouva dans un jardin la vache à la grande beauté. Le gardien du jardin lui permit de nourrir son enfant du lait de la belle vache. Cependant la mère de Feridoun avait appris la prédiction du sage Mobed; aussi, pour plus de sûreté, elle emmena Feridoun dans la montagne.

Zohak pendant ce temps avait rencontré la vache merveilleuse, l'avait tuée et avait incendié la maison de Feridoun. Mais cela ne lui donnait pas le repos, car il n'avait pas mis la main sur Feridoun lui-même.

Un homme nommé Kaweh souleva alors le peuple contre Zohak et alla se présenter à Feridoun, portant un étendard fait d'un tablier de cuir piqué sur la pointe d'une lance, orné de toutes sortes de pierreries et surmonté d'une boule semblable à la lune.

Feridoun ceignit le casque et se fit faire une massue à tête de bœuf. Après quoi, ayant fait à sa mère des adieux qui firent couler leurs larmes, il se mit à la tête du peuple avec ses deux frères.

Ceux-ci le trahissent et veulent le faire périr. Pour cela, ils font rouler sur lui du plus haut d'un mont un rocher énorme ; mais Féridoun, à qui un ange venu du Paradis avait enseigné l'art de la magie, arrête à l'instant la pierre et l'immobilise à jamais sur la place où elle se trouvait.

Puis il reprend sa place à la tête de son armée. Arrivé sur le bord d'un fleuve, le gardien ne voulut pas envoyer de barques pour permettre le passage des innombrables soldats. Feridoun alors serre sa ceinture royale, s'asseoit sur son cheval de guerre au cœur de lion et la tête remplie du désir de la vengeance, lance dans le fleuve son cheval couleur de rose.

Toute l'armée le suivit et se dirigea, criant vengeance, vers le palais de Zohak.

A la distance d'un mille, Feridoun s'arrêta et contempla la ville royale. Il y vit un palais plus haut que Saturne et qu'on aurait dit construit pour arracher les étoiles du ciel.

C'était un lieu de joie, de repos et de plaisir.

Feridoun dit à ses compagnons : « Je crains que celui qui fait sortir de la poussière un tel palais ne soit d'accord avec la fortune. Mais ne perdons pas de temps. »

Il décrocha alors de la selle sa lourde massue et entra à

cheval dans le palais, dont aucun des gardiens n'osa rester en place.

Il vit d'abord une idole élevée par Zohak et s'empressa de la jeter à terre. Avec sa lourde massue il commença de briser la tête de tous les magiciens qui étaient dans le temple. Puis il ceignit la couronne de Zohak et prit sa place sur son trône ; mais il ne vit nulle part trace de son ennemi.

Il tira de l'appartement des femmes deux belles esclaves aux yeux noirs, leur ordonna de laver leur corps, puis se mit à purger leur âme des ténèbres qui l'obscurcissaient. Les deux jeunes femmes lui rendirent grâces et lui apprirent que Zohak était allé dans l'Hindoustan y pratiquer les arts de la magie.

« Son cœur, dirent-elles, est en proie à la terreur depuis qu'on lui a prédit que la terre serait délivrée de lui par la violence. Pour conjurer le sort, il verse le sang des bêtes des hommes et des femmes, en fait remplir une baignoire, où il se lave de sang tout le corps et la tête; de plus, il a sur chaque épaule un serpent implanté qui ne lui laisse pas de répit. Maintenant le moment de son retour sera bientôt venu. »

Zohak avait laissé le palais à la garde d'un lieutenant dévoué nommé Kenderev. Lorsque celui-ci vit un étranger sur le trône du roi, entouré de la belle Scherinaz à la taille souple et d'Arnevaz à la face de lune, il ne montra aucune émotion. Au contraire, il rendit hommage à Feridoun, fit apporter du vin et venir des musiciens et de nobles seigneurs couverts de pierreries et dignes de Feridoun.

La nuit passa dans cette fête ; dès l'aube Kenderev monta un cheval rapide et courut rejoindre Zohak, à qui il raconta le carnage que l'étranger avait répandu dans le palais.

Zohak entra dans une grande fureur et prépara son retour en toute hâte. Il se mit à la tête d'une nombreuse armée de Dives valeureux et alla mettre le siège devant la ville, qui tout entière faisait des vœux pour Feridoun. Du haut des murs tombaient sur l'armée de Zohak des pierres et des flèches acérées. La montagne résonnait des cris des guerriers et la plaine tremblait sous les sabots de leurs chevaux.

Zohak enflammé de courroux se couvrit d'une armure de

fer et entra dans le palais d'un bond de son cheval ; mais Féridoun accourut et brisa son casque d'un grand coup de sa massue à tête de bœuf. Il allait l'achever quand le bienheureux Serosch lui apparut et lui dit :

— « Ne le tue pas encore ; mais lie-le et porte-le jusqu'à l'endroit où deux rochers se resserreront devant toi. Enchaîne-le dans cet endroit étroit, ou personne ne pourra le rejoindre. »

Feridoun alors emporta Zohak, lié dans une courroie de peau de lion, jusqu'au mont Demavend, où il l'entoura de nouvelles chaînes par-dessus ses liens. Puis il chercha dans la montagne une caverne étroite, où il attacha solidement Zohak au rocher ; il apporta de pesants clous et les planta dans la pierre dure en évitant de percer le crâne de Zohak. Celui-ci resta ainsi suspendu, le sang de son cœur coulant sur la terre.

Feridoun avait ainsi enchaîné Zohak l'impur, l'injuste ; il avait vengé son père et avait arraché le monde des mains de ce méchant insensé.

FERIDOUN

. . . .

Feridoun avait trois fils, qu'il résolut de mettre à l'épreuve.

Il se rendit dans un bois à leur rencontre et prit la forme d'un monstre hideux et épouvantable.

Il se précipita d'abord contre son fils aîné, qui prit la fuite en disant ; « Un prince prudent ne combat pas contre les dragons. »

Le père se tourna alors vers ses autres fils.

Lorsque le cadet le vit, il banda son arc et allait lancer une flèche, lorsque le plus jeune s'élança et, poussant un cri, dit au monstre : « Éloigne-toi ; tu es un crocodile, ne te mets pas en travers du chemin des lions. Nous sommes trois fils de Feridoun, tous trois armés de lances et prêts pour le combat. »

Feridoun connut alors leur caractère et disparut.

Il reprit sa forme humaine dans son palais et, monté sur des éléphants, accompagné de timbales et d'étendards, il alla à la rencontre de ses fils, qu'il couvrit dès l'abord de caresses. Puis il prononça :

— « Le dragon qui vomissait des flammes, c'était votre

père, qui voulait connaître votre bravoure. Je vais maintenant vous donner de beaux noms appropriés à vos mérites. Toi, dit-il à l'aîné, que ton nom soit Selm, car tu as su te sauver des griffes du crocodile, et celui qui ne recule ni devant un éléphant ni devant un lion, nomme le fou plutôt que brave.

Le second, je l'appelle Tour, le lion courageux qu'un éléphant ne peut vaincre.

Le plus jeune est à la fois prudent et brave. Il a pris le milieu entre le feu et la terre. Iredj est un nom digne de lui, car il a montré d'abord de la douceur, et son courage a paru à l'heure du danger. »

Puis il partagea le monde entre ses trois fils. Il donna à Selm Roum et tout l'Occident ; à Tour le pays de Touran et les pays des Turcs et de la Chine. A Iredj, il donna le pays d'Iran avec les guerriers armés de la lance, le trône de la royauté et la couronne de la suprématie.

Mais Selm et Tour furent mécontents de ce partage et, après avoir pris possession de leurs États, ils envoyèrent à Feridoun un messager pour le sommer de retirer à Iredj, le plus jeune d'entre eux, le royaume d'Iran. Feridoun, le roi vieux et plein de sagesse, entra dans une grande douleur et fit répondre à ses mauvais fils : « Celui qui vend son frère pour de la terre ne mérite pas de sortir d'une race pure. Le monde ne restera soumis à aucun de vous deux ; Dieu seul peut vous pardonner au jour du jugement. Cherchez-le et munis de ce viatique, travaillez pour que votre peine soit courte ».

Iredj alors alla trouver ses deux frères, qui avaient rassemblé et réuni leurs armées. Il n'avait avec lui que quelques vieillards et quelques jeunes gens et était animé des intentions de l'affection la plus douce.

Mais Selm et Tour étaient en proie à l'envie qui allume la colère. Tour entendit les douces paroles du sage de l'humble Iredj, mais ne répondit pas.

Il tire de sa botte un poignard et en déchire du haut en bas la poitrine d'Iredj dont la taille de cyprès s'abat dans un torrent de sang, dont les entrailles se répandent.

Le jeune maître du monde avait à peine cessé de vivre que Tour coupa de son poignard cette tête royale et tout fut fini :

Tour remplit de musc et d'ambre le crâne d'Iredj et

l'envoya au vieillard Feridoun à qui il fit dire : « Voilà la tête de celui à qui tu avais donné la couronne de nos pères. Conserve lui à présent la couronne ou le trône. Il est tombé, le cyprès qui jetait au loin son ombre ! »

Les deux méchants s'en retournèrent, l'un vers la Chine, l'autre vers Roum.

Lorsque Feridoun reçut le funèbre message, il tomba de son cheval au milieu de l'armée d'Iredj. Tous ces braves poussèrent des cris de douleur ; leurs yeux étaient devenus blancs, et leur face noire. Leurs timbales et les éléphants étaient couverts de crêpe ; les étendards étaient déchirés et les chevaux arabes peints en bleu.

Feridoun jeta de la terre sur le trône et pleura dans son amertume, si longtemps que l'herbe crut jusqu'à sa poitrine.

Quelque temps s'étant passé, Feridoun visita l'appartement des femmes d'Iredj. Il en vit une que le jeune prince avait beaucoup aimée et qui était enceinte de lui. Elle accoucha bientôt d'une fille qui grandit en beauté, élevée avec tendresse par son grand-père. Lorsqu'elle devint nubile, son grand-père Feridoun la maria à Pescheng, fils de son frère.

Pescheng eut de sa femme Mahafreid un fils que Feridoun appela Minoutcherr et qui était l'image d'Iredj.

Aussi le vieux Feridoun le fit élever avec grand soin, et lui donna un trône d'or, une massue pesante, la couronne de turquoises, la clé du trésor rempli d'or et de joyaux, le collier, le diadème, la ceinture et une enceinte remplie de tentes de peaux de léopard. Aussi une grande quantité d'armes. Puis il s'entoura de tous les grands du royaume et des chefs des armées.

Selm et Tour, ayant appris la grande faveur de Minoutcherr, craignirent pour leur puissance et envoyèrent à Feridoun un message respectueux, en lui demandant d'envoyer vers eux Minoutcherr, à qui ils remettraient la couronne et le pouvoir de son père.

Mais Feridoun le sage perça leur dessein sinistre et leur fit répondre : « Si Dieu a pardonné votre crime, pourquoi le sang de votre frère vous inspire-t-il de la crainte ? Aussi longtemps que le père d'Iredj vivra avec cette tête chargée d'années, il conservera sa vengeance. »

Lorsque le messager apporta cette réponse à Selm et à

Tour, le cœur des deux tyrans trembla de terreur. Mais la haine fut la plus forte. Ils assemblèrent leurs armées et se mirent en marche vers l'Iran.

Feridoun alors envoya contre eux Minoutcherr, entouré d'une armée de trois cent mille cavaliers, commandés par Karen le valeureux, Sam, Kobad et Guerschasp...

Le roi s'avança avec son armée, dont il avait disposé avec art la gauche, la droite et le centre. Il fit sonner les trompettes sur le dos des éléphants de guerre, et la terre tremblait comme les vagues du Nil.

Les armées s'ébranlèrent comme des montagnes et s'avancèrent l'une contre l'autre. La plaine fut bientôt comme une mer de sang. Les pieds des éléphants s'enfonçaient dans une boue de sang et semblaient des colonnes de corail. Le combat dura ainsi jusqu'à ce que le soleil fût couché.

Lorsque le jour eut à nouveau succédé à la nuit, les deux armées attendirent. Tour et Selm se concertèrent et décidèrent de surprendre Minoutcherr à la faveur des ténèbres. Dès que la nuit fut revenue, ils firent prendre les armes à leurs soldats innombrables. Mais ses espions en informèrent Minoutcherr qui donna le commandement de son armée à Karen et choisit pour lui-même une place pour une embuscade, où il se tint avec trente mille chefs vaillants et armés de poignards.

Tour s'avança dans la nuit avec cent mille hommes levant leurs lances jusqu'aux nuages. Mais lorsqu'il arriva, il vit en ordre l'armée de Karen. Il vit qu'il ne lui restait qu'à lutter et poussa le cri de guerre.

L'air s'emplit de la poussière élevée par les cavaliers ; les épées brillaient comme des éclairs ; le bruit de l'acier pénétrait les cerveaux ; le feu et le vent se levaient vers le ciel.

Minoutcherr sortit de son embuscade et Tour ne vit plus de retraite d'aucun côté. Il tourna la bride de son cheval et prit la fuite au milieu des clameurs de son armée.

Minoutcherr s'élança à sa poursuite et lui plongea sa lance dans le dos, le jeta à terre, sépara la tête du tronc et donna le corps en pâture aux bêtes fauves.

Il envoya à Feridoun la tête séparée du vil cadavre. Le messager partit sur un dromadaire rapide, se demandant comment il annoncerait au père la mort du roi de la Chine, car, quand même un fils aurait suivi la mauvaise voie,

le cœur de son père ne saurait l'abandonner complètement.

Cependant le messager arriva et plaça la tête de Tour devant Feridoun, qui invoqua la grâce de Dieu sur Minoutcherr.

Minoutcherr vainc dans un autre combat Selm et lui tranche la tête, qu'il envoie à Feridoun.

La vie abandonnant Feridoun, il plaça devant lui les têtes de ses trois fils et se mit à verser des larmes de sang.

« Mes jours ont passé dans la douleur par l'œuvre de mes trois fils, qui faisaient les délices et les tourments de mon cœur ; le monde est pour eux devenu noir, car les mauvais penchants et les crimes précipitent l'homme dans le malheur. »

Il demeura ainsi, les yeux pleins de larmes, jusqu'à ce que sa vie s'éteignit.

Son nom restera dans la suite des temps, car il avait mérité une grande renommée.

O monde ! tu n'es que vent et que tromperie ; le sage ne met pas en toi sa joie. Que tu sois, ô toi, roi ou esclave, quand le monde a éteint son souffle de vie, il n'est plus pour toi joie ni tristesse. Heureux seulement celui qui laisse une mémoire bénie !

KEI KAOUS

Lorsque Kei Kaous eut pris la place de son père, et soumis à lui le monde entier, lorsqu'il vit devant lui toutes sortes de trésors accumulés, le collier et les boucles d'oreilles, la couronne d'or incrustée de pierreries et les chevaux arabes à la crinière flottante, il sentit son cœur se gonfler d'orgueil.

Un jour qu'il buvait du vin délicieux dans un bosquet de roses, il dit : « Qui est digne d'être roi du monde, si ce n'est moi ? Personne n'ose me chercher querelle. »

Comme il disait ces mots, un chanteur demanda à paraître devant lui. Il accorda sa lyre et se mit à chanter une chanson du Mazenderan (1).

« La rose fleurit sans cesse dans les jardins du Mazen-

(1) Le Mazenderan est l'Hyrcanie des Grecs. Ce nom à physionomie sauvage est celui de la province la plus fertile et la plus riante de la Perse. On y récolte le coton et la canne à sucre. La chanson locale conservée par Firdousi est encore répétée de nos jours.



COMBAT DE MINOUTCHER ET DE TOUR

SCÈNE DU SCHAH-NAMEH.

D'après une peinture orientale (Bibl. nat., Estampes réserve).

deran ; il y règne un printemps éternel. On dirait que dans ses rivières coule de l'eau de rose qui parfume l'air. Le pays tout entier est couvert de brocart et d'or ; les esclaves sont belles comme des idoles ; quiconque ne demeure pas dans ce pays ne peut dire qu'il connaît le bonheur. »

Kaous, en entendant cette chanson, conçut le projet de conquérir un pays aussi merveilleux.

Il fit part de son projet aux seigneurs qui l'entouraient, mais aucun d'eux ne l'approuva. « Ni Djemschid, ni Feridoun, ni Minoutcherr, se disaient-ils les uns aux autres, n'ont jamais eu la pensée d'envahir le Mazenderan. Malheur sur nous ! Il ne restera bientôt plus dans l'Iran ni eau ni terre ! »

Kaons envoya alors un émissaire à Zal, fils de Sam, pour lui demander conseil. Zal accourut vers le roi et lui dit :
— « O roi du monde, plus grand que tous les grands ! puisses-tu vivre heureux ! Puissions-nous être heureux avec toi ! Il y a eu des rois avant toi ; jamais ils n'ont convoité ce que tu convoites. Ne livre pas au vent ta puissance et tes trésors. Ne fais pas éclore, du sang de tes seigneurs, un arbre dont les fruits seront une malédiction pour ton royaume. »

Kaous répondit :

— « Je suis plus grand que Djemschid et que Feridoun, et le monde est soumis à mon épée tranchante. Je ne laisserai personne en vie dans le Mazenderan, car tous ceux de cette race sont des dives méprisables ; puisque tu ne veux pas me soutenir dans le combat, ne me conseille pas l'oisiveté sur le trône... »

Zal prit congé du roi, plein de douleur et de trouble, et tous les seigneurs le pressèrent dans leurs bras.

Kaous ordonna aussitôt à son armée de se préparer pour la guerre ; il mit à sa tête des chefs valeureux et confia le soin du royaume à Mitsad et à Rustem. Le lendemain, Thous et Gouderz conduisirent l'armée au son des timbales en dehors des frontières...

Guive fit pleuvoir sur la ville de Mazenderan les flèches, les dards et les lances. Personne ne trouva grâce devant lui, ni femme, ni enfant, ni vieillard courbé sur son bâton. La ville était cependant un paradis merveilleux. Dans chaque palais il y avait mille esclaves parées de colliers, de toques d'or et belles de visage comme la lune brillante.

La nouvelle du carnage fut apportée au roi du Mazenderan, et sa tête se remplit de douleur et de soucis.

La nuit étant venue, un nuage épais et noir se répandit sur l'armée de Kaous. Le monde était comme une mer de poix et il tomba du ciel une pluie de pierres et des javelots qui dispersèrent l'armée des Iraniens. Quand le jour revint les deux tiers des soldats de Kaous avaient perdu la vie, tous les trésors du roi furent pillés.

Le dive blanc, compagnon fidèle du roi de Mazenderan, entoura alors ce qui restait de l'armée des Iraniens et Kaous resta seul dans le Mazenderan, répétant : « C'est ma faute ! »

Le règne de Kaous et celui de Khosrou tiennent une grande place dans le Livre des rois. *Firdousi a accumulé les épisodes de la vie de ces deux princes.*

Les principaux sont : la guerre des Iraniens contre les Touraniens ; la guerre des Iraniens contre le Khokhan de la Chine ; le combat de Rustem et d'Akwan ; l'enlèvement de Bijen par Menijeh, fille d'Afrasiab ; le combat des douze champions, le combat de Rustem et de Zohrab.

BIJEN ET MENIJEH

Après avoir vaincu les Touraniens, Khosrou réorganisa son empire. Le trône de l'Iran montait alors jusqu'au ciel, et le pays était purifié par l'eau de loyauté.

On vint dire un jour à Khosrou, pendant qu'il était au milieu d'un festin, que les Iraniens venaient implorer sa protection contre les incursions des sangliers. Bijen, un des seigneurs qui entouraient Khosrou, s'offrit pour aller secourir les Iraniens, ces fidèles et malheureux sujets du roi de l'Iran.

Khosrou approuva le projet de Bijen et, comme celui-ci était jeune, il lui donna pour guide Gourghin, fils de Milad.

Bijen s'arma et partit, emmenant avec lui des guépards et des faucons pour la chasse. Tout le long de sa route, il tua les lions du désert, prit au lacet les onagres. Les faisans, surpris dans les airs par les griffes des faucons, laissaient tomber sur les feuilles de jasmin des gouttes de leur sang.

A la fin Bijen entra dans la forêt où couraient les sangliers ennemis des Iraniens. Il y pénétra bravement, en poussant des cris semblables au tonnerre du printemps. Il suivit les traces des sangliers, son épée brillante au poing.

Un sanglier énorme comme un éléphant se jeta sur Bijen et déchira sa cotte de mailles ; mais Bijen, d'un coup de son épée, lui trancha la tête ; ainsi qu'à tous les autres fauves qui vinrent l'attaquer ; il suspendit au cou de son cheval toutes ces têtes coupées, dont chacune était grosse comme une montagne.

Le malveillant Gourghin s'était pendant ce temps tenu hors de la forêt et nourrissait contre Bijen une noire jalousie.

Il lui vanta les délices d'un pays voisin. » Là, lui dit-il de sa voix semblable au miel pour la douceur, la terre est de satin, l'air est parfumé de musc, l'eau des ruisseaux semble être de l'eau de roses. Les branches du jasmin se courbent sous le poids des fleurs. La plaine et la montagne sont peuplées de femmes au visage de Péri ; Menijeh, fille d'Afrasiab, dresse sa tente dans la prairie, entourée de cent jeunes filles belles comme des peintures, couvertes de voiles transparents, aux cheveux noirs, aux joues fraîches, aux yeux languissants, aux lèvres semblables à des coupes de vin parfumé à la rose. Partons pour ce lieu d'enchantement et emparons-nous de quelques-unes de ces femmes. »

Bijen était jeune et son sang bouillait à cette description. Il était jeune, et il agissait comme un jeune homme. Il poussa son cheval Schebreng vers la contrée merveilleuse, après s'être paré du diadème étincelant, où étaient des plumes d'aigle, et avoir revêtu une tunique de brocart.

Il se plaça sous un grand cyprès et contempla furtivement les femmes turques, belles comme des poupées de Kandahar, et parées comme le printemps. La plaine résonnait des chants des femmes et du bruit harmonieux des instruments à cordes, et la beauté du monde ravissait les âmes.

Menijeh vit de loin Bijen et sentit l'amour l'embraser. Elle lui envoya sa nourrice avec l'ordre de l'inviter à la fête dans la prairie. Les paroles de la nourrice firent du cœur et de l'âme de Bijen un palais. Il sortit de l'ombre du cyprès et se dirigea vers la tente de la jeune fille.

On lava ses pieds avec de l'eau de rose, on dressa une table ; des esclaves se tenaient autour de la tente, jouant du luth et chantant ; le sol était couvert de tapis de brocart. Le vin vieux coulait dans les coupes de cristal et bientôt Bijen succomba au sommeil, car Menijeh avait fait mêler du miel et un breuvage qui donne l'insensibilité au vin qu'elle portait elle-même aux lèvres avides du jeune homme.

Lorsqu'il se réveilla, il vit qu'il se trouvait dans les bras d'une femme au sein de lys, dont la tête reposait sur un coussin. Il s'effraya de sa position et invoqua l'aide de Dieu. Mais Menijeh, d'une voix douce comme le souffle du vent du matin, lui dit : « Livre ton cœur à la joie et espère en la félicité de l'avenir. »

Bijen succomba et passa encore plusieurs jours dans ces délices. Mais un espion, en soulevant le rideau de la tente, avait vu ce qui s'y passait ; il courut aussitôt dire au roi des Turcs que sa fille avait choisi un Iranien pour mari.

Afrasiab envoya alors des cavaliers qui cernèrent la tente de Menijeh ; brisant toutes les barrières, Ghersiwez, le chef des cavaliers, pénétra dans la salle du festin et s'écria : « Homme de vile race, comment pourras-tu sauver ta vie ? »

Bijen, sans son cheval, trembla en lui-même. Il tira d'une de ses bottes un poignard acéré et proclama fièrement : « Je suis Bijen, petit-fils de Keschwad, chef des Pehlvans. Que personne ne me touche, à moins qu'il ne soit las de vivre. Mais si tu veux me mener devant ton roi, je lui raconterai cette aventure. »

Ghersiwez ne l'attaqua pas, en le voyant si résolu ; il obtint de Bijen qu'il lui remît son poignard en lui promettant de le conduire à Afrasiab.

Lorsqu'il arriva devant ce roi, il lui dit : « Je m'étais égaré à la chasse et endormi sous un cyprès. Une Péri vint m'enlever, me posa dans une litière, et, à l'aide de sa magie, me transporta dans un palais où je me réveillai tremblant et versant des larmes. Mais je n'ai pas commis de faute et la pureté de Menijeh a été respectée. Ne me prends pas pour un lâche : Et si tu doutes de mon courage, donne-moi une massue et un cheval, mets-moi au milieu de mille Touraniens ; si j'en laisse un seul vivant, alors refuse-moi le nom de brave. »

Afrasiab répondit en se tournant vers Ghersiwez :

— « Ce vil mécréant médite contre nous de nouveaux méfaits. Mène-le au gibet et pends-le vivant ; alors aucun Iranien n'osera plus jamais tourner les yeux du côté du Touran. »

On entraîna Bijen navré de douleur et versant des larmes de sang qui coloraient ses pieds comme la rose.

Cependant Dieu eut pitié de sa jeunesse. Il fit que Piran, fils de Vizeh, passa au loin et voyant une foule de gens autour d'un gibet, demanda qui on allait pendre.

Lorsqu'il sut que Bijen allait être conduit à la mort, il ordonna qu'on suspendit l'exécution ; puis il courut de toute la vitesse de son cheval vers Afrasiab et se présenta devant celui-ci, les mains croisées sur la poitrine.

— « Puisse le bonheur habiter longtemps ton trône ! lui dit-il. Accepte de moi un conseil : ne mets pas à mort l'illustre Bijen. Je t'ai prédit jadis que les Iraniens nous fouleraient aux pieds de leurs éléphants ; je t'ai prédit qu'ils feraient de nombreuses veuves au pays de Touran. Pourquoi n'as-tu pas suivi mes avis de prudence et as-tu déchaîné la guerre contre les Iraniens ? Crois-moi aujourd'hui, car Guive, Rustem le vaillant et Gouderz à la main de fer viendront venger Bijen. »

Mais Afrasiab répondit : — Ne vois-tu pas que Bijen m'a couvert de honte, qu'il a déshonoré ma fille ? Si je lui fais grâce de la vie, je resterai sous le coup de la honte et mes sujets riront de moi en passant devant ma porte. »

— « Tu ne cherches qu'à sauver ton honneur. Charge donc Bijen de lourdes chaînes et il servira d'exemple aux Iraniens, car on ne demande même plus le nom de ceux qui sont enchaînés dans la prison. »

Afrasiab suivit ce conseil. Il donna ses ordres à Ghersiwez.

— « Attache Bijen dans une fosse avec de lourdes chaînes rivées par de gros clous à la muraille et jette sur la fosse la pierre que le maître du monde a tirée de la mer profonde.

Va ensuite tirer de son palais Menijeh la fille éhontée, dépouille-la de ses trésors et amène-la toute nue par les rues de la ville jusqu'au cachot. Dis-lui : Regarde ; vois dans cette fosse celui que tu as vu puissant et libre. Tu as été son amour ; sois sa consolatrice dans cette prison. »

Ghersiwez fit ce qui lui était commandé ; mais il ne mit pas Menijeh dans la fosse ; il se contenta de la chasser dans le désert. La malheureuse jeune fille revint jusqu'à la fosse où était Bijen, y fit une ouverture par où elle lui passa le pain qu'elle allait mendier, ce qui lui permit de vivre.

Pendant ce temps Gourghin revint au pays d'Iran, repentant de son crime et n'osant dire à Guive que son fils était perdu. Cependant celui-ci perçut la vérité au travers des mensonges du traître et demanda au roi Khosrou de le venger.

Le roi fit expédier partout des cavaliers à la recherche de Bijen ; Gourghin fut chargé de chaînes et jeté dans un

cachot profond, cependant que Guive avec des seigneurs, cherchait partout son fils, mais ne découvrait point sa trace.

Il consulta alors la coupe qui réfléchit le monde, la joyeuse fête du Nourouz étant arrivée. Il y vit révélés les actes du ciel sublime ; il y vit l'image du monde entier et finit par y découvrir Bijen gémissant dans une fosse auprès de laquelle se tenait, habillée comme une servante, une jeune fille de race royale.

Guive fit part de sa découverte à Khosrou, qui lui dit : « Il n'y a que Rustem qui puisse délivrer Bijen ». Et il donna à Guive une lettre pour Rustem (1), où il demandait à celui-ci d'aller renverser la prison où Bijen était enchaîné.

Rustem partit, mais demanda au roi d'emmener avec lui l'infâme Gourghin. Il prit avec lui une armée et de nombreux trésors et se rendit d'abord auprès de Piran.

Menijeh, ayant appris que des hommes venus de l'Iran étaient près de la ville, vint se jeter tout éploré aux pieds de Rustem en lui disant, au milieu de ses sanglots :

— « Puisse le ciel agir toujours selon tes vœux ! O homme illustre, si tu vas dans l'Iran, dis à Guive et à Khosrou que Bijen est enchaîné, qu'il va périr si on ne le délivre. »

Rustem lui répondit :

— « Femme au charmant visage, pourquoi ne fais-tu pas intervenir auprès de ton père les nobles seigneurs ? »

Il fit venir une volaille chaude enveloppée dans du pain mou et cacha à l'intérieur un anneau portant son sceau, donna le tout à Menijeh, qui courut porter cela à Bijen.

Bijen, en déroulant le pain, ne tarda pas à trouver l'anneau et y reconnut le sceau de Rustem. Il se mit alors à rire d'un rire royal qui fit résonner les voûtes de son cachot, car il sentait que le terme de ses malheurs approchait.

Menijeh le crut devenu fou et se mit à verser d'abondantes larmes. Bijen l'entendit et l'envoya dire à Rustem qu'il avait reconnu son sceau et qu'il plaçait tout son espoir en lui.

Menijeh revint en courant vers Rustem, qui lui dit :

— « Femme à la taille de cyprès, rassemble pendant le jour une grande quantité de bois et, quand la nuit sera venue,

(1) Rustem est le héros par excellence. Fils de Zal et de Roudabeh, fille de Mirhab roi de la race de l'arabe Zohak il accomplit dès sa jeunesse, des actes de bravoure semblables à ceux des Chansons de geste.

mets-y le feu ; la lueur m'indiquera la porte de la prison : »

Menijeh alla à la forêt, monta sur les branches des arbres comme un oiseau et rassembla une grande quantité de bois qu'elle apporta devant la fosse où Bijen dormait. Lorsque la nuit fut venue, elle mit le feu au bûcher.

Rustem arriva avec ses cavaliers, souleva la lourde pierre qui fermait la fosse et la jeta à la forêt du pays de Chine, avec une telle force que la terre trembla.

Puis il le fit évader du cachot. Rustem et Bijen résolurent de tirer d'Afrasiab une vengeance éclatante. Ils envahirent le palais par surprise, tranchant la tête des nobles seigneurs et emportant un lourd butin.

Puis ils reprirent le chemin de l'Iran avec leurs cavaliers. Mais Afrasiab réunit son armée et, ivre de fureur, se précipita à la poursuite des Iraniens.

Lorsque les deux armées se rencontrèrent, la terre trembla et le ciel s'obscurcit. Il pleuvait des coups de massue sur les casques ; le champ de bataille n'était plus qu'un torrent de sang ; mais le drapeau du chef des Touraniens fut bientôt abattu ; Afrasiab, voyant tous les braves tombés autour de lui, prit la fuite sur son cheval.

Rustem, ayant ramassé un énorme butin, le chargea sur les éléphants et revint vers le pays d'Iran.

Dès son retour, Khosrou donna une grande fête pour célébrer la victoire remportée sur les Touraniens; au cours de la fête le roi fit présent à Bijen de cent robes de brocart couvertes de pierreries, de dix caisses remplies d'or et lui dit : « Porte tout cela à la femme qui a tant souffert à la porte de ton cachot. Passe avec elle ta vie dans le bonheur et réfléchis à la manière dont tourne la fortune.

« Le ciel jette bientôt dans la tombe celui qu'il élevait tendrement dans son sein. Il prend un homme dans un cachot et le porte sur le trône. Le destin n'a pas la crainte du mal ; il n'a de préférence pour personne. Il est le maître du bonheur et du malheur, mais il ne demande d'amitié à personne. Garantis-toi du souci des richesses, et ton cœur demeurera exempt de la crainte des vicissitudes. »

Rustem est un véritable héros. Nul ne peut le vaincre dans les combats, par ruse ou par force. Il est le rempart vivant du Royaume d'Iran. Il mène à la victoire les armées de Khosrou et abat l'un après l'autre les plus valeureux de ses ennemis.



REINE DE PERSE A LA PROMENADE

D'après une miniature. Collection des sujets historiques. Bibl. nat., Estampes.

« Sa puissance est telle, dit un des héros de Firdousi, qu'il ferait porter des fruits à la poussière et aux ronces. »

Parmi ceux que Rustem tua sur le champ de bataille se trouvait le fameux Ghengiz-Khan.

COMBAT DE RUSTEM ET DE KAFOUR.

Rustem conduisit son armée dans le Soghd, où il resta plusieurs jours à chasser et à donner des festins. Puis il se remit en marche et arriva devant la ville de Bidad.

Il y vit une citadelle gardée par des hommes qui se nourrissaient de chair humaine et pour qui chaque jour était marqué par le sacrifice d'un esclave destiné à leur repas.

On ne servait sur la table du roi que des jeunes gens n'ayant pas encore atteint l'âge d'homme. Ce roi était Kafour et gouvernait la ville par investiture du roi des Touraniens.

Tehemten envoya Gustehem assiéger la citadelle, avec trois mille cavaliers recouverts de cottes de mailles.

Lorsque Kafour apprit l'arrivée des Iraniens, il se mit à la tête de ses sujets, semblables au léopard pour la férocité, habiles à jeter le lacet et insensibles aux coups comme l'est l'enclume.

Les deux armées s'attaquèrent impétueusement et bientôt furent mêlées. Un grand nombre d'Iraniens furent tués et les survivants se découragèrent.

Voyant que son armée faiblissait, Gustehem ordonna à ses soldats de lancer une pluie de traits et voulut repousser l'ennemi par une charge de cavalerie.

Kafour de son côté dit à ses soldats : « Vos javelots s'émoussent sur le fer des cottes de mailles et des boucliers. Lancez le lacet contre les ennemis et coupez les têtes avec vos épées. » Ils tuèrent ainsi beaucoup d'Iraniens.

Gustehem alors envoya Bijen demander du renfort à Rustem. Celui-ci accourut, rapide comme le vent, sur le champ de bataille et chercha Kafour au milieu de ses armées. Il lui cria : « Chien peureux et lâche, je vais terminer ce combat avec ta vie. »

Kafour, sans répondre, lui porte un grand coup d'épée que Rustem pare avec son bouclier, en poussant un éclat de rire énorme. Kafour lui lance le lacet, mais Rustem l'accable de railleries et lui assène un coup formidable de sa

massue qui brise la tête sous le casque. La cervelle de Kafour lui sortit par le nez et le guerrier tomba privé de la vie.

Rustem alors mène ses cavaliers à l'assaut de la citadelle. Mais les habitants lui résistent avec vigueur ; ils ferment les portes et font pleuvoir sur les Iraniens une grêle de traits Ils crient à l'assiégeant :

— « Insensé, qui t'imagines avoir raison de cette citadelle aux murs épais, bâtie par Tour, qui arrosa le ciment de sa sueur. Nous sommes abondamment pourvus d'armes et de nourriture. De plus un souterrain peut à chaque instant nous amener du renfort. Maint guerrier s'est épuisé en voulant réduire ce mur, mais aucun n'y a réussi, car l'âme de Tour et les incantations du prêtre l'ont garanti contre les machines de guerre. »

A ces mots, le sourcil de Rustem se fronça, car son âme était troublée par tant d'assurance. Cependant, il fit avancer ses armées contre les diverses faces de la forteresse : d'un côté, les troupes du Zaboulistan, portant la cotte de mailles et l'épée ; d'un autre ceux de Thouns, avec les éléphants et les timbales. Lui-même saisit son arc et aussitôt qu'une tête dépassait la muraille, il envoyait une flèche dont la pointe allait conter des histoires à la cervelle transpercée.

Puis il fit miner les remparts par la base ; il fit mettre dans les trous des poutres de bois enduites de poix et on les enflamma. Le mur alors s'écroula et Rustem fit avancer ses troupes de tous côtés. Les Touraniens se défendirent avec vaillance, mais il eût mieux valu pour eux n'avoir pas été mis au monde, car ils ne pouvaient résister à l'ardeur du feu et à la pluie des traits. Ils sortent de la citadelle et courent dans la plaine en gémissant.

Rustem fit un grand carnage, emmena de nombreux prisonniers et enleva beaucoup d'or, de peirreries et de femmes

. . . .

Rustem a la main prompte. Dans le combat, il n'est pas un homme ; les coups ne le font pas plier et la douleur ne lui arrache pas un cri. Il ne craint ni massue, ni lance, ni épée. Et sous l'averse des traits il semble être de pierre ; on dirait qu'il est fils de Dieu et non pas fils d'un homme.

Il se couvre de tant d'armures qu'il fait fléchir la terre ; son cri est comme le tonnerre, l'éléphant ne soutient pas son choc.

Il est à cheval sur une montagne qui court comme le vent

et traverse l'eau comme une barque. Son destrier rapide, courageux comme le lion, semble enfanté par un nuage.

. . . .

Khosrou, Rustem, Afrasiab sont les derniers figures épiques du poème de Firdousi. La Perse arrive à l'apogée de sa splendeur, et la décadence suivra bientôt.

La tradition continue jusqu'à la conquête de la Perse par Alexandre.

C'est dans cette partie de l'œuvre que Firdousi introduit le fragment composé par Dakikhi, mais en l'accompagnant d'appréciations peu flatteuses du talent de son prédécesseur, à la vérité bien inférieur au sien.

Le travail de Dakikhi a porté sur le règne de Guschtasp.

Voici en quels termes Firdousi le juge :

J'examinai les vers de Dakikhi, et ils me parurent faibles. Néanmoins je les ai transcrits ici, pour que le roi voie la sincérité de mon œuvre. Le bijoutier apporte ici deux joyaux ; que le roi compare.

Si l'on est réduit à conter ainsi, on s'impose une fatigue inutile : il vaut mieux ne pas creuser lorsqu'on ne peut trouver de pierres fines.

Isfendiar.

Isfendiar (1) *entreprend de parcourir les sept stations qui conduisent au château d'airain ; à la première, il tue les loups ; à la seconde, les lions ; à la troisième, le dragon* :

Le dragon est terrible, qui attire avec son haleine le poisson de la mer, dont le souffle brûlant répand la flamme partout, dont le corps est comme une montagne de roche.

Isfendiar se fit faire une grande caisse dans laquelle il s'enferma tout armé et revêtu de sa cotte de mailles. Puis on plaça la caisse sur un char traîné par deux chevaux qui galopèrent vers l'endroit où se tenait le dragon.

Dès que le monstre entendit le bruit des roues et vit bondir les chevaux ardents, il arriva, semblable à une montagne noire. Ses yeux étaient deux fontaines remplies de sang et du feu sortait de sa gueule.

Il ouvrit une bouche énorme comme une caverne ; les chevaux cherchaient à se soustraire à son attaque, mais il

1. Isfendiar, fils de Guschtasp, doit obtenir le trône s'il accomplit une série d'exploits périlleux.



UNE APPARITION DE L'OISEAU SIMOURGH

SCÈNE DU *Livre des Rois*. MANUSCRIT DE 154[illegible].

(Bibl. nat., Manuscrit persan.)

les aspira avec son souffle et les engloutit ainsi que le chariot.

Le héros, dans la caisse, plongea ses épées dans la gueule du dragon, qui vomit un torrent de sang. Isfendiar alors sort de la caisse et fend avec son épée le crâne du monstre, qui s'écroula comme une montagne.

Il va maintenant avoir à combattre une magicienne.

Ghoul la magicienne peut convertir en mer le désert et faire descendre à l'horizon le soleil lorsqu'il est au zénith.

Isfendiar sourit et, lui qui allait combattre, se para d'une tunique de lin et prit une guitare. Il vit une forêt qui était un paradis ; le soleil y semblait une tulipe, et les sources laissaient échapper de l'eau de rose.

Le roi descendit de cheval au bord d'une fontaine, saisit sa guitare et chanta de toute son âme.

La magicienne entendit sa voix et se réjouit. Elle traça sur le sable des signes mystérieux et se changea en une belle jeune fille, avec des cheveux noirs comme le musc. Elle s'approcha ainsi d'Isfendiar, avec ses joues semblables à un jardin de roses et des fleurs dans son sein.

Mais Isfendiar lui lança autour du cou une chaîne d'acier qui avait été apportée du paradis par Zerdouscht (1). Alors la magicienne prit la forme d'un lion et voulut déchirer Isfendiar. Mais celui-ci tira son épée et dit : « Tu ne peux me faire du mal, quand même tu entasserais des montagnes de fer. Reprends ta forme réelle, et je vais te parler avec mon épée. »

Alors parut dans la chaîne une vieille femme puante, aux cheveux verdâtres, au visage noir. Isfendiar la frappa d'un coup de son glaive et elle expira. A ce moment, le ciel devint noir, un orage gronda et un nuage de poussière enveloppa toutes choses. Isfendiar monta sur une montagne et dominant de sa voix le fracas du tonnerre, poussa un cri qui fit retentir la vallée. . . . .

Il faut boire maintenant le vin bienfaisant des outres généreuses qui viennent de la vallée. Heureux celui qui se réjouit en buvant du vin de dattes, et qui peut tuer un mouton ! Qu'il donne à ceux qui n'ont rien de tout cela !

Le jardin est rempli de roses ; la montagne est couverte de tulipes et de nard ; le rossignol chante dans le bosquet, et vient en riant se poser sur la rose.

1. Zoroastre.

Je ne sais lequel des deux est amoureux, du nuage ou de la rose, quand j'entends le nuage gronder comme un lion et quand je le vois déchirer sa tunique, quand le feu éclate dans son sein et qu'il verse sur la terre des larmes qui témoignent de son amour pour le soleil.

Mais qui sait ce que dit le rossignol dans son chant et ce qu'il cherche sous les feuilles du rosier ?

. . . .

Isfendiar rentre au palais de Guschtasp et lui réclame le trône et la couronne ; mais Guschtasp ne tient pas à abandonner le pouvoir, et il envoie Isfendiar combattre le vieux Rustem.

Isfendiar ne peut se décider à attaquer le vieux héros qu'il vénère. Aussi prend-il, pour obéir à l'ordre de Guschtasp, des moyens détournés pour irriter le vieux guerrier, jusqu'à ce que celui-ci, perdant enfin patience, le défie au combat. Les deux héros brisent l'un contre l'autre lances, épées, massues et lacets sans pouvoir se jeter à bas de leurs chevaux.

Rustem reconnait qu'Isfendiar est « le héros d'airain invincible. » C'est l'Achille des Grecs. Déjà nous avons vu, dans l'aventure des sept stations, Isfendiar pénétrer par ruse dans l'imprenable forteresse comme Ulysse entra dans Troie. La ressemblance entre les deux poèmes se complète encore ici de ce détail : comme Achille, qui n'était vulnérable qu'au talon, Isfendiar ne peut être tué que si un trait lui entre dans l'œil.

Rustem prit conseil de Simourgh, l'oiseau divin qu'il rencontra, l'ayant cherché, au haut d'un chemin secret de la montagne.

Le puissant oiseau dit à Rustem, après lui avoir frotté la tête avec son aile : « Choisis la branche la plus droite, la plus longue et la plus mince de ce tamaris. C'est à elle qu'est liée la destinée d'Isfendiar. Redresse-la et durcis-la devant le feu ; choisis un bon vieux fer de flèche, attache au bois des plumes et ce fer, et tu pourras faire périr Isfendiar.

« Si Isfendiar vient te provoquer au combat, parle-lui avec droiture et douceur ; s'il refuse de te traiter avec douceur, alors place cette flèche sur ton arc, dirige la ligne de tes mains vers les yeux de ton ennemi et le destin portera cette flèche droit dans son œil, car c'est là qu'il est vulnérable. »

Rustem, suivant les conseils de Simourgh, essaie de ramener

Isfendiar à des sentiments plus doux ; mais il n'y réussit pas.

Rustem alors ajusta sa flèche sur son arc, de la façon que Simourgh lui avait indiqué ; il lâche le trait contre l'œil d'Isfendiar et le monde s'obscurcit pour l'illustre prince. Sa taille de cyprès se ploya, il perdit connaissance et sa force l'abandonna. Son arc chinois tomba de ses mains et il saisit la crinière et le cou de son cheval ; son sang rougit la terre et le héros tomba sur le sol.... Il resta quelque temps immobile, puis il s'assit et écouta. Il arracha de son œil la flèche toute couverte de sang.

Dans ce moment arrivèrent auprès de lui Beschouten et Bahman. Les jeunes princes serrèrent Isfendiar contre leur poitrine en se lamentant. « Qui donc a ébranlé cette montagne ?

« O Isfendiar ! héros, maître du monde, qui a arraché à l'éléphant ses belles défenses, qui a arrêté ces flots du Nil ? A quoi ont servi ton courage et ta loyauté ! »

Isfendiar répondit : « Ne te lamente pas. Ceci est la part que m'ont faite le soleil et la lune. Tout ce qui vit aura pour couche la poussière. Ne te lamente pas de ma mort. Où sont Feridoun, Houscheng, et Djemschid ? Le vent les a amenés, un souffle les a remportés. Mon espoir est que mon âme récoltera dans le Paradis ce que ces héros y ont semé. »

Rustem, en entendant ces paroles, se tordit de douleur. Il dit : « ...Je n'étais qu'un instrument dans la main du destin, et cette flèche de tamaris me couvrira de honte dans les chants. »

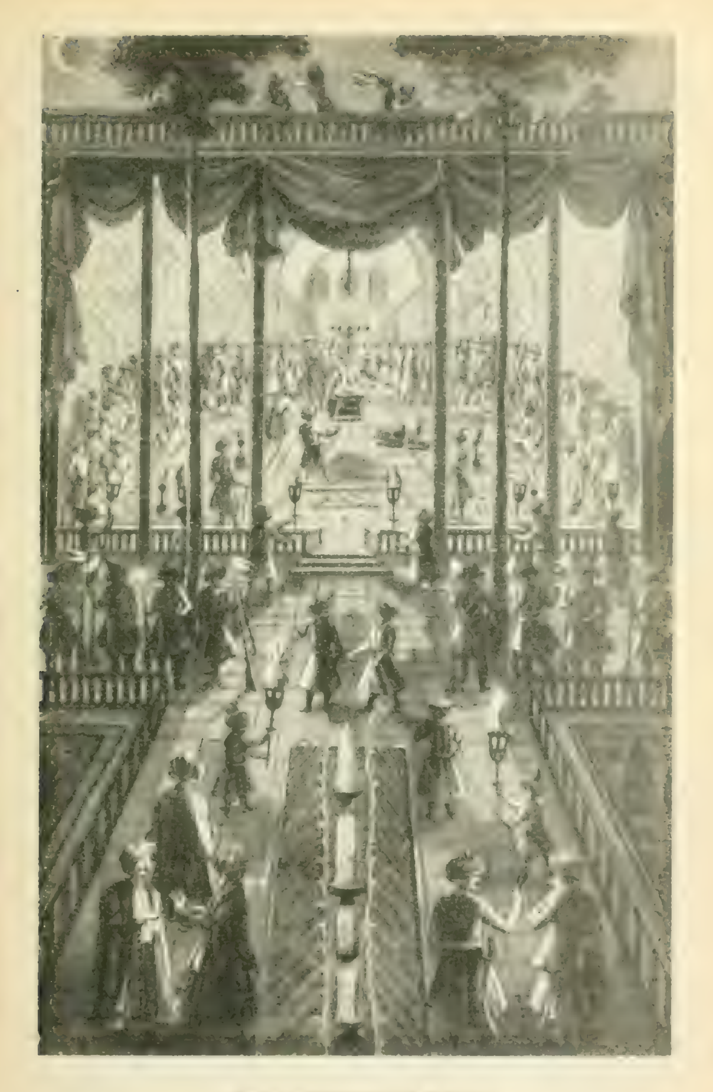
Isfendiar reprit : « Ce n'est pas toi qui es la cause de mon malheur, mais bien Guschtasp... Accepte de moi, comme si tu étais son père, Bahman mon fils illustre ; rends le heureux dans le Zaboulistan auprès de toi. Djamasp a prédit que Bahman serait le plus puissant des rois ».

Il poussa un grand soupir et à l'instant son âme pure quitta son corps, qui retomba sur la poussière.

. . . .

Guschtasp sent que sa fortune décline. Il ne peut se consoler de la mort d'Isfendiar. Il dit à Djamasp : « Bahman va être roi à ma place ; Beschouten sera son confident. »

Il remet à Bahman la clef des trésors et lui dit : « Ma tâche est terminée ; j'ai régné cent vingt ans et n'ai pas



COURONNEMENT DU SCHAH

D'après une miniature persane. (Bibl. nat., Estampes.)

mon égal dans le monde. Sois juste et tu seras libre de chagrins. Entoure-toi de sages, poursuit les méchants, agis avec droiture. »

Il dit, et la vie le quitte ; on lui fit un cercueil d'ivoire et d'ébène ; on suspendit sa couronne au-dessus de son trône. Il avait eu beaucoup de joie et beaucoup de souffrance ; il avait été abreuvé de poison et aussi de miel.

Après la vie, le pauvre est l'égal du roi. Puisses-tu ne rencontrer que le bonheur !

Firdousi raconte alors brièvement l'histoire de Bahman, importante cependant en ce que ce prince extermina, pour venger son père, la dynastie des rois du Seïstan, qui jouèrent un si grand rôle dans l'histoire épique de la Perse.

Un autre poète, malheureusement resté anonyme, mit en vers les récits qui se conservèrent de la destruction des rois successeurs de Rustem.

Firdousi termine la courte histoire de Bahman en indiquant comment la dynastie Sassanide continua la race royale de Perse.

La partie du Livre des Rois *où Firdousi relate l'histoire de Darab (Darius Codoman) est la seule de toute l'œuvre que l'auteur ait puisée à une source étrangère ; Firdousi eut recours à une traduction arabe de l'une des histoires fabuleuses d'Alexandre qui existaient en Grèce. Ces histoires étaient elles-mêmes composées de légendes persanes que les soldats grecs avaient rapportées dans leur pays et dont Alexandre était pour eux le héros.*

Firdousi a respecté ces légendes. Et ce respect même témoigne de la scrupuleuse conscience qu'il a apportée dans toute son œuvre.

HOMAÏ (1) ET DARAB

Lorsque Homaï, veuve de Bahman son père, sentit approcher le moment de ses couches, elle se retira dans un lieu écarté et mit au monde un fils dont elle considéra comme un bonheur de cacher la naissance au monde entier.

Elle confia son enfant à une nourrice de race libre, femme saine et belle, et si quelqu'un lui parlait de son fils, elle répondait qu'il était mort.

Au bout de huit mois, elle commanda à un charpentier

(1) A rapprocher de cette légende l'histoire de Moïse sur les eaux.

de faire une boîte de bois sec ; on en doubla l'intérieur avec de riches étoffes ; au dehors on appliqua de la glu et de la cire ; puis la reine y mit un matelas rempli de perles, y mêla des pièces d'or et des pierreries, attacha un joyau splendide au bras du jeune enfant et ordonna à la nourrice de placer celui-ci, bien enveloppé d'étoffes précieuses dans la boîte dont on calfeutra ensuite le couvercle avec de la cire et du musc. La nuit venue, on porta la boîte dans l'eau de l'Euphrate. La boîte vogua sur l'eau et les deux hommes qui l'avaient apportée durent courir pour la suivre.

Au petit jour, la boîte s'arrêta contre la pierre d'un lavoir au bord du fleuve. Un blanchisseur accourut, saisit la boîte, l'ouvrit et resta stupéfait.

Un des gardiens courut raconter à la reine ce qu'il avait vu. Celle-ci lui recommanda de garder le silence.

Le blanchisseur emporta chez lui le singulier berceau et montrant à sa femme l'enfant qui dormait paisiblement lui dit : « Notre cœur était désolé de la mort de notre dernier enfant. Celui-ci, que le Créateur nous envoie, remplacera le cher disparu. » Ils élevèrent donc l'enfant d'Homaï, et profitèrent des richesses contenues dans la boîte pour acheter des meubles.

On donna à l'enfant le nom de Darab ; bientôt il ne resta au blanchisseur que le joyau qui avait été attaché au bras de l'enfant.

Darab devenait un jeune homme noble d'allure et fort. Il luttait dans la rue avec ceux de son âge et personne ne pouvait se vanter de l'avoir vaincu à la lutte ou à la course. Le blanchisseur déplorait cette conduite, mais Darab lui répondait : « O mon père, n'empêche pas ma destinée de suivre son cours. Mets moi entre les mains des savants ; fais moi enseigner l'Avesta, ensuite tu m'apprendras un métier ; mais pour l'instant ne me reproche pas de ne pas être grave. »

Le jeune homme s'instruisit dans les sciences, puis il voulut devenir cavalier, et il acquit l'art de maîtriser un cheval fougueux, de tenir la lance et le bouclier, de se servir de l'arc et des flèches, et aussi de se battre bravement. Les léopards n'osaient plus l'affronter dans le combat.

Un jour Darab dit au blanchisseur : « Je suis étonné, mon père, de ne point ressentir pour toi d'amour filial ; je suis

surpris, lorsque tu m'appelles ton fils et que tu me fais asseoir auprès de toi dans ta boutique. »

Le blanchisseur lui répondit : « Si ton ambition veut t'élever au-dessus de ma condition, recherche ton père : le secret de la vie appartient à la mère. »

Darab interrogea sa mère avec autorité : « Que vous suis-je dit-il. Quelle est ma naissance ? »

La femme lui raconta alors, sans omettre aucun détail, l'histoire de la boîte trouvée sur l'Euphrate et des bijoux et du joyau digne d'un roi. Elle ajouta : « Nous sommes des esclaves ; c'est à toi de commander ; nos corps et nos âmes sont à toi. »

Darab resta confondu ; avec l'argent qui restait, il acheta un cheval, une massue et un lacet. Puis il se rendit auprès du préfet de la frontière et s'enrôla dans une armée commandée par Reschnewad et qu'Homaï la reine envoyait combattre les Roumis.

Homaï passait l'armée en revue, lorsqu'elle aperçut Darab : « Quel est, dit-elle, ce jeune guerrier d'allure si fière ? Il est brave, mais son armure n'est pas digne de lui. »

Ainsi le lait maternel coulait de son sein.

Un soir d'orage, l'armée marchait sous la pluie. Darab avec les autres soldats chercha un abri ; il s'engagea seul sous une haute voûte abandonnée et s'endormit. Le chef de l'armée vint à passer devant cette voûte. Il entendit une voix qui en sortait et qu'il prit pour le grondement du tonnerre.

« O voûte, disait la voix, prends garde, veille sur ce roi d'Iran ! Il n'avait pas de tente, il s'est réfugié sous toi et s'est endormi. »

Le Sipehbed resta confondu de cette merveille ; il rentra sous sa tente et y prépara une place auprès d'un grand feu. Puis il demanda un habillement complet, un cheval arabe à la bride dorée, une ceinture et une épée à fourreau d'or, et il donna le tout à Darab en lui disant : « Prince au cœur de lion, qui es-tu, quelle est ta naissance ? »

Darab lui raconta tout ce qu'il savait touchant sa naissance.

Le lendemain, Darab se signala dans la bataille. Il pénétra comme un lion au milieu des ennemis, et l'on eût dit que le ciel guidait son épée. Il revint vainqueur vers le Sipehbed, tenant en main une croix qu'il avait conquise

après avoir massacré les quarante évêques qui la défendaient.

Le lendemain, Darab avec l'armée prousuivit les Roumis qui fuyaient ; toutes les villes furent brûlées, Roum et les Roumis anéantis et personne ne parla plus de ce pays.

Le Sipehbed envoya à la reine Homaï un message où il lui racontait les prouesses de Darab, et aussi ce que le jeune guerrier lui avait rapporté touchant sa vie antérieure : l'histoire de la boîte, du blanchisseur et du joyau rouge.

Il confia sa lettre et le joyau à un messager qui, plus rapide que le vent, arriva au palais de la reine.

Celle-ci, à la lecture du message, laissa couler les larmes de ses cils sur ses joues. Elle reconnut que le jeune homme qu'elle avait vu dans la plaine, le jour où elle avait passé en revue l'armée, n'était autre que son fils.

Dans sa joie elle fit au peuple une grande distribution de pièces d'argent et d'or et fit des aumônes à tous ceux qui étaient dans le besoin.

Le dixième jour, le Sipehbed arriva auprès de la reine avec les grands de Darab.

La reine fit dresser dans la salle d'audience du palais une estrade d'or, deux trônes incrustés de pierreries, un collier de pierres fines et une robe de brocart d'or.

Le quatrième jour, elle reçut Darab avec de grands honneurs, versa sur lui une coupe de grenats et une autre de topazes ; puis elle pressa le jeune homme sur son sein, et passa la main sur son visage.

Elle le fit asseoir sur le trône d'or, la couronne mise sur sa tête, et elle annonça au monde son droit au diadème.

Ensuite elle lui demanda pardon, disant : « Tout ce qui s'est passé fut amené par les vents qui soufflaient sur moi : la jeunesse, les trésors et d'autres idées de femme ; puisses-tu n'avoir maintenant d'autre place que ce trône. »

Le jeune homme répondit : « Tu es de la race des Pehlewans : Il n'est pas étonnant que ton cœur ait bouillonné d'ambitions. Puisse le Seigneur t'accorder ses grâces, puisses-tu vivre aussi longtemps qu'il y aura un monde ! »

Le blanchisseur et sa femme avancèrent, tremblants d'émotion. Darab fit apporter dix caisses remplies d'or et de toute espèce de joyaux et les leur donna, avec cinq assortiments de toutes sortes de linges, et les leur donna, ajoutant : « Va, et redeviens blanchisseur. Peut-être

trouveras-tu encore une autre boîte contenant un enfant comme moi. »

Le blanchisseur rentra à son lavoir et continua à porter le linge dans la campagne.

ISKENDER.

Iskender (fils de Dara fils de Darab) marcha, à la tête de son armée, jusqu'à ce qu'il eût atteint le pays des Brâhmanes, où il voulait connaître les coutumes anciennes de ces hommes vivant dans l'austérité.

Lorsqu'ils apprirent l'approche d'Iskender, les brâhmanes se réunirent et écrivirent au roi une lettre de bienvenue, ajoutant : « O roi, que viens-tu chercher dans notre pays ? Si ce sont des richesses, tu t'en retourneras les mains vides, car nous ne possédons pour tout trésor que la sagesse et la patience. Tu ne verras chez nous qu'un troupeau nu, dispersé par la neige et la pluie, et si tu séjournes parmi nous, il faudra te nourrir de graines desséchées. »

Iskender, lorsqu'il reçut cette lettre, la lut et résolut de rester juste et inoffensif. Il laissa là ou elle se trouvait toute son armée et s'avança seul avec quelques notables.

Les brâhmanes vinrent au-devant de lui, portant dans leurs mains des présents qui étaient des fruits et des graines. Iskender vit qu'ils allaient le corps, la tête et les pieds nus et qu'ils n'avaient pour vêtement qu'une ceinture d'herbes, il apprit que les festins et les batailles leur étaient inconnus, qu'ils demeuraient dans les montagnes et les déserts et que, quoique le pays fût plein de gibier, leur nourriture était d'herbe et d'air leur vêtement.

Un des sages lui dit, comme il s'étonnait de ces pratiques : — « O roi, nous restons nus, car nous sommes sortis du sein de notre mère. La terre est notre couche, l'air notre vêtement, et nous regardons sur la route quel sort nous arrive. L'ambitieux, quand il quitte ce monde, laisse sa couronne et son trône ; il s'en va accompagné de ses seules bonnes œuvres. »

Iskender demanda : « Y a-t-il plus de choses vivantes que de choses cachées ? » Un sage lui répondit : « Tu compteras cent mille choses cachées pour une vivante ».

Le roi demanda : « Quel est le plus grand pécheur sur la terre ? » Le brâhmane répondit : « O roi au cœur pur qui recherches les mystères, le plus grand pécheur est

l'homme qui perd la raison par soif de vengeance et d'avidité. Si tu veux le connaître cet homme, regarde-toi avant tout et demande à ta conscience si tu n'es pas ce pécheur. Heureux celui dont l'âme est accessible à la raison ! »

Iskender sentit, à ces paroles, ses joues pâlir et des larmes couler de ses yeux. Mais il demanda aux brâhmanes : — « Que pouvez-vous me demander ? Je suis prêt à ouvrir pour vous mes trésors. » — « O roi, lui fut-il répondu, ferme pour nous la porte du chemin de la vieillesse et de la mort. »

Le roi dit : — « Il ne sert de rien d'implorer la mort. Un homme, si vaillant qu'il soit, ne peut échapper aux griffes de ce dragon. »

— « O roi, reprit le brâhmane, puisque tu sais que rien ne peut nous sauver de la mort, pourquoi t'épuises-tu en efforts pour conquérir le monde ? La peine te restera lorsque les fruits iront à tes ennemis. »

Le roi leur dit : — « Ceux qui ont péri dans mes guerres ont été dignes de leur sort par le sang qu'ils ont versé. Ils ont été frappés par la justice de Dieu ; personne ne peut approfondir la volonté divine, ni trouver le raison des choses de ce monde. »

Iskender leur distribua de grands présents et quitta ce pays sans avoir fait offense à personne.

. . . .

Iskender, dans un voyage qu'il fit dans l'Occident, trouva une ville habitée par des vierges guerrières qui, comme les Amazones, se coupaient un sein pour mieux tirer de l'arc.

Plus loin, il construisit les remparts de Gog et de Magog.

Au terme de son voyage dans l'Occident... au bout d'un grand mois de marche diligente, alors que toute l'armée était harrassée de fatigue, il vit dans un palais merveilleux le cadavre d'un homme à tête de sanglier couché sur un coussin de camphre.

A côté de cet homme était une source salée d'où sortait une voix qui dit au roi ; « Tu as vu beaucoup de choses que personne avant toi n'avait vues. Retourne dans ton royaume, car voici que le terme de ta vie approche. »

Iskender, attristé par cette prédiction, se hâte de regagner la Perse en traversant des régions désolées. Il conduit son armée dans Babylone, et il y meurt.

Il est clair que cette partie du récit de Firdousi est l'histoire

d'Alexandre, puisée, comme nous le disions plus haut, dans les traductions arabes d'œuvres grecques rapportées elles-mêmes d'Orient.

Firdousi relate ensuite l'histoire de la dynastie des Aschkamides, qui régna 120 ans.

C'est sous le règne d'Ardeschir, un des rois de cette dynastie, que prend place le curieux épisode du ver d'Heftwad.

Kudjaran est une ville, sur le golfe Persique, habitée par de braves gens qui tous travaillent. Beaucoup de jeunes filles y sont pauvres et travaillent pour vivre. Elles se réunissaient d'un côté de la ville, près de la montagne pour filer leur coton, qu'elles rapportaient le soir chez elles, converti en fil.

Un jour, la jeune fille d'Heftwad, homme joyeux qui préférait ses sept fils à sa fille, trouva sur la route une pomme.

Elle mordit dans le fruit et y trouva un ver.

Elle enleva le ver, le déposa dans le creux de la quenouille et fila ce jour-là deux fois plus de coton qu'à l'ordinaire.

Le lendemain elle apporta double quantité de coton et eut encore fini de la filer avant que ses compagnes eussent terminé leur tâche ordinaire.

Elle rapporta, toute joyeuse, son fil à la maison et chaque jour elle donnait au ver un petit morceau de la pomme.

Heftward vit un présage dans ce fait étrange ; il ne s'occupait plus de son métier et ne parlait que de l'heureux pouvoir du ver.

Ce ver devint gros et fort ; il se para de belles couleurs ; sa robe devint noire, elle était marquée de taches couleur de feu.

Heftward devint riche et puissant ; son avis dominait dans la ville ; un émir, qui lui voulait du mal, assembla contre lui une grande quantité de guerriers armés de lances. Mais Heftward réunit ses fils vaillants et beaucoup de guerriers illustres ; à leur tête il vainquit l'émir et le tua.

Puis il quitta la ville de Kudjaran et se retira sur la montagne, où il construisit une forteresse aux portes de fer, et du milieu de laquelle sortait une source limpide.

Heftward fit construire une demeure en ciment où il mit le ver, dont le volume augmentait toujours. Il était maintenant de la grosseur d'un éléphant ; chaque jour la fille d'Heftward lui portait sa nourriture, qui consistait en un



COMBAT DE DARAB CONTRE LE ROUMI

(Bibl. nat., Manuscrit persan)

Le texte persan... parle de tout autre chose. il s'agit du combat de Rustèm, fils de Zâl, contre le héros touranien Alkoûs (Cl. H.)

chaudron plein de riz. On l'enveloppait dans des étoffes de soie chinoise.

Heftwad avait sept armées de dix-mille hommes chacune que commandaient ses sept fils.

Quand un roi lui faisait la guerre, et quand son armée s'approchait du ver, les troupes se décourageaient en entendant cette histoire et la porte du château était devenue l'objet d'une telle terreur que le vent n'osait souffler autour d'elle.

Ardeschir vit d'un mauvais œil la prospérité d'Heftward ; il envoya contre lui une armée. Heftward, aidé de son fils Schahoui, homme malveillant et roux, résista, et le roi Ardeschir fut un jour obligé de camper, sans vivres, au bord d'un lac. Pendant ce temps, Mihrek, fils de Nouschzad, pilla le palais du roi.

Un jour le roi donnait un banquet au bord du lac, et quelques agneaux étaient sur la table, lorsqu'une flèche arriva en sifflant et disparut tout entière dans le corps de l'agneau placé devant Heftward.

Un des grands retira la flèche du corps de l'anneau et vit qu'elle portait des mots gravés. Le plus lettré des grands lut ce qui était écrit en langue pehlvie : « O roi plein de savoir, cette flèche est partie du château dont la sécurité est garantie par l'existence du ver. Si j'avais voulu, la flèche aurait transpercé Ardeschir. Ne combats donc pas contre le ver. »

Le roi partit avec son armée, mais l'armée d'Heftwad lui coupa la route et tua une grande quantité de guerriers illustres.

Le reste de l'armée avec le roi partit au galop des chevaux et arriva devant une ville où deux jeunes gens apprirent à Ardeschir que le ver d'où venait la fortune de son ennemi était un ennemi du Créateur et que dans sa peau était enfermé un dive avide de combats.

Le roi avec son armée marcha alors contre Mihrek, le défit et le tua. Puis il partit faire la guerre au ver.

Suivant le conseil d'hommes sages, il emporta dans ses bagages quantité de pierreries et d'étoffes précieuses et en outre, une grande quantité d'étain et un chaudron de bronze.

En arrivant auprès du château d'Heftwad, il prit le costume et l'aspect d'un riche marchand, ainsi que ceux

qui le suivaient ; à la faveur de ce déguisement ils entrèrent dans la forteresse sans qu'on se méfiât d'eux, et enivrèrent les soixante-douze serviteurs du ver.

Puis le roi fit allumer un grand feu et y mit le chaudron de bronze rempli de lingots d'étain.

Lorsque le métal fut en fusion on approcha le chaudron de la citerne où reposait le ver ; celui-ci, comme il faisait quand on lui apportait du riz, sortit de sa bouche une langue pareille à un serpent ; Ardeschir alors versa dans son gosier l'étain en fusion et le ver, poussant un hurlement horrible qui ébranla tout le château, tomba sans vie.

Ardeschir aussitôt massacra les serviteurs du ver et fit un grand feu au haut d'une tour pour apprendre à son armée qu'il avait tué le monstre. L'armée tout entière poussa des cris de victoire, et Heftward sentit son cœur se remplir de douleur.

Cependant il lutta quelque temps contre les troupes d'Ardeschir, mais en vain, car sa puissance était vouée à la destruction. Il fut bientôt pris avec son fils Schahouï le fanfaron et Ardeschir les fit pendre par les pieds à deux gibets, où les soldats vinrent les lapider.

Telle est la manière dont tourne la roue instable du monde : le destin cache son secret, et ne s'accommode point ; c'est à l'homme de se modeler sur la volonté du destin.

Bahram Gour

La fin du règne de Bahram Gour et le règne de son fils Yezdeguerd furent paisibles et prospères. Les guerres contre les Turcs s'étaient terminées de façon heureuse pour la Perse.

Ormuz, Pirouz, Balasch et Kobad, rois qui se succédèrent après Yezdeguerd, bataillèrent constamment contre les Huns et les Scythes, et ces luttes continuelles affaiblirent la Perse jusqu'à l'avènement de Nouschirwan, dont le grand vizir Buzurdjimihr fut à son roi ce que Sully fut à Henri IV ; sous son règne la Perse se releva. Nouschirwan soutint des guerres heureuses contre Rome et les Turcs, réforma les impôts et l'administration de la Perse.

C'était un homme juste et intelligent, dont la renommée fut grande et durable.

Après Nouschirwan son fils Hormuzd laissa la gloire

de la Perse décliner. Il abandonne aux Romains les conquêtes de son père, et finit par être détrôné par un de ses génraux.

L'anarchie était maîtresse de l'empire Persan.

MAHBOUD

Nouschirwan avait un Destour honnête et juste, intelligent et de bonne intention ; il ne recherchait dans le monde que la bonne renommée et était, en outre, d'humeur égale et de bon caractère.

Son nom était Mahboud ; il avait deux fils, pareils au gai printemps. Nouschirwan ne mangeait que ce que lui présentait Mahboud et ses fils ; sa cuisine était dans la maison de Mahboud.

Les grands de la cour étaient jaloux des honneurs accordés au Destour, et parmi ceux-là un vieux chambellan nommé Zerwan se distinguait par l'âpreté de ses paroles. Il cherchait tous les prétextes pour irriter le roi contre Mahboud, mais celui-ci, tout à son devoir, ne prenait point garde aux calomnies du misérable.

Un jour, un juif emprunta de l'argent à Zerwan pour le faire valoir ; puis il flatta cet homme vil, l'entretint de sorcellerie, de magie, et de tous les actes qui servent les mauvaises intentions. Zerwan écouta avec attention les discours du juif et lui dévoila son secret, ajoutant : « Il faut qu'à l'aide de ta magie tu délivres le monde de Mahboud. Le roi ne voit que par lui et sa puissance monte jusqu'au ciel. »

Le juif répondit : « Inspecte avec attention les mets que tu verras apporter au roi. Si tu en vois un dans lequel il y a du lait, dis-le moi promptement : il suffit que je jette mon regard sur le lait, de si loin que ce soit, pour que celui qui l'absorbe fonde instantanément, fût-il en pierre ou en bronze. Ainsi tu ne verras plus en vie Mahboud ni ses fils.

Une des femmes de Mahboud, supérieure aux autres par l'intelligence, apprêtait le dîner du roi Kersa : elle disposait sur un plateau d'or trois assiettes enrichies de pierreries et contenant des mets faits de miel, de lait et d'eau de roses. Les fils de Mahboud portaient le plateau au roi, qui mangeait les mets, puis se reposait.

Un jour, Zerwan se trouva sur le passage des jeunes gens alors qu'ils portaient au roi son dîner. Il demanda la faveur de regarder un instant les mets qui répandaient une si bonne odeur. On enleva puis on remit l'étoffe de satin qui

les recouvrait, et pendant ce temps le juif avait pu jeter sur les aliments son regard néfaste. Puis il s'en alla.

Les jeunes gens placèrent le plateau et son contenu devant Nouschirwan, et comme le roi s'apprêtait à manger, Zerwan surgit et dit : « O roi fortuné, ne mange pas ces mets sans les avoir fait goûter : ton cuisinier a mélangé du poison au lait dont ils sont faits. » Le roi sourit et porta son regard avec confiance sur les fils de Mahboud, dont la mère préparait chaque jour les aliments. Les jeunes gens pleins de confiance goûtèrent à la nourriture, et à l'instant même tombèrent sans vie au pied du roi.

Le roi se dressa, tout pâle, sur son trône ; il ordonna que l'on saccageât le palais de Mahboud et que l'on coupât la tête du traître qui l'avait fait empoisonner par ses fils. De même on tua tous les membres de sa famille et ses richesses furent livrées au pillage.

Ainsi Zerwan acquit d'un coup la faveur de Nouschirwan et jouit à partir de ce jour d'une haute renommée. Lui-même éleva le juif son complice au premier rang.

Il arriva à quelques temps de là, que Nouschirwan alla à la chasse aux loups ; il était entouré de Zerwan et d'une nombreuse suite de grands. Le roi vit la marque de Mahboud sur deux chevaux arabes du cortège. Il poussa un profond soupir de regret et dit : « Pourquoi faut-il qu'un dive maudit ait égaré l'âme de cet homme jusque là droit et sincère. ? »

Puis la conversation s'engagea sur la sorcellerie, les incantations et les maléfices. Le roi dit au Mobed : « Ne crains rien de la sorcellerie ; ne parle que de Dieu et de la religion sainte. » Zerwan répondit : « Puisses-tu dire vrai. Cependant je crois fermement que ce que disent les magiciens est réel ; mais eux seuls connaissent les pratiques de leur art. Quand un mets contient un peu de lait, un magicien peut, même de loin, le changer en poison subtil. »

Le roi ne répondit rien, regarda Zerwan avec persistance, exhala un soupir et poussa son cheval. Son âme était en proie à l'angoisse du doute. Il savait que Zerwan avait été l'ennemi de Mahboud et il en venait à se demander si Zerwan n'avait pas joué un rôle dans la tragédie qui avait coûté la vie à Mahboud et à sa famille.

Le cortège arriva à une clairière et fit dresser sa tente. Il s'y retira avec le seul Zerwan, à qui il dit : Parle-moi des magiciens, des poisons et du lait. » Zerwan répondit en

tremblant, et son crime devint évident au roi, qui le pressa de questions sur Mahboud et ses fils. Kesra ajouta : « Raconte-moi la chose selon la vérité. » Zerwan fit alors l'aveu de son crime, rejetant la faute sur le juif et protestant que depuis ce jour néfaste il ne connaissait plus de repos, son cœur étant déchiré d'angoisse et de remords.

Lorsque le roi eut entendu ces paroles, il fit mettre Zerwan aux fers ; puis il envoya un rapide courrier s'emparer du juif criminel. Quand celui-ci fut amené devant Nouschirwan, le roi exigea de lui la vérité complète sur la mort de Mahboud et de ses fils. Le juif raconta en tremblant ce que Zerwan lui avait demandé et ce qui avait été accompli en secret.

Le roi juste entra dans une violente colère, exigea que les deux complices fissent devant la cour un nouvel aveu de leur crime, puis il les fit pendre sur-le-champ par les pieds à deux gibets, où ils furent déchirés à coups de pierres et de flèches.

Nouschirwan fit ensuite rechercher s'il ne restait pas quelque membre survivant de la famille de Mahboud. On trouva une jeune fille de grande beauté et trois hommes nobles ; on leur distribua les richesses de Zerwan et du juif.

Il ne faut jamais faire le mal, car le mal rejaillit sur le malfaiteur ; si facile qu'il soit de faire le mal, l'âme n'en reçoit que de l'épouvante.

Il vaut mieux faire le bien en secret. Si l'on mène une vie pure et innocente de toute mauvaise action, on en reçoit la récompense dans cette vie et dans la vie future.

RUSTEM ET ZOHRAB

Rustem est l'Hercule de la Perse légendaire, le héros incomparable qui remplit de ses exploits l'épopée de Firdousi. Plusieurs épisodes de sa vie et principalement la scène de sa mort rappellent le Siegfried des Nibelungen *et le Roland de la Chanson de Geste. De même que ce dernier s'élève par sa bravoure au-dessus de tous les preux de Charlemagne, de même Rustem l'emporte sur les Dwâsdehruch (les douze grands guerriers persans). Rustem a pour père Zal. Il est né de l'union de ce roi du Seïstan avec une princesse arabe, la belle Roudabeh, et sa naissance est merveilleuse comme sa vie. Son*

père est conseillé par le Simourgh, *oiseau protecteur et intelligent, dans lequel on retrouve le* Rokh *des contes arabes et l'alcyon des* Histoires véritables *de Lucien. Le Simourgh demande que l'on ouvre le flanc maternel de Roudabèh d'un coup de poignard et qu'on en retire l'enfant, déjà trop énorme. Dix nourrices donnent leur lait au nouveau-né. Quand il est sevré il mange autant que cinq hommes. Sam, le vieux héros, père de Zal, vient visiter son petit-fils, qui lui dit :*

« Je ne suis pas fait pour me livrer aux festins, au sommeil, au repos, je désire un cheval et une selle, une cotte de mailles et un casque ; ce que j'aime, ce sont des flèches de roseau, je foulerai aux pieds la tête de mes ennemis. »

Comme Hercule, Rustem accomplit des travaux. Il commence, encore enfant, par tuer d'un coup de massue, un éléphant furieux. Il prend ensuite part aux divers combats entre les Iraniens et les Touraniens. Monté sur son terrible coursier Raksch, il tue les lions, déjoue les ruses et les embûches des enchanteresses, enfonce son poignard dans le cœur des divs, délivre les prisonniers, entreprend des chasses épiques sur les terres ennemies pendant des jours et des semaines, toujours vaillant et toujours invincible.

La plus dramatique et aussi la plus touchante des histoires où il intervient, celle que Firdousi appelle pleine de larmes *et qui remplit une très grande partie du* Schah Nameh *est le récit des malheurs de Zohrab.*

Dans une des chasses de Rustem sur les frontières du Touran, le héros perd son cheval Raksch. Or Rustem sans Raksch c'est comme Renaud sans Bayard. Il cherche un abri et le trouve auprès du roi de Semenkan. Il se livre au sommeil et la belle Tehminé, fille du roi, vient lui offrir son amour. Les prouesses du guerrier ont fait naître dans le cœur de la jeune fille un sentiment à la fois tendre et exalté et elle l'exprime en des termes passionnés :

« Mille récits de tes exploits sont parvenus à mes oreilles. Je sais que tu ne crains ni les lions, ni les crocodiles, ni les mauvais génies. A travers la nuit sombre tu marches seul vers le Touran, tu dors sur le sol ennemi, tu rôtis pour ta nourriture un onagre, tu fais pleurer l'air avec ton glaive. Saisi de crainte à ta vue, l'aigle n'ose voler et le serpent de mer sort des flots. »

Elle ajoute qu'elle lui fera retrouver son cheval et elle tient

sa promesse. En quittant Tehminé, il lui donne une amulette, un onyx, et lui dit :

« S'il naît un enfant de nos baisers, et si c'est un fils, enchâsse cet onyx dans un bracelet pour qu'il le porte ; si c'est une fille, mets-lui ce talisman dans les cheveux. »

L'enfant vient au monde peu de temps après le départ de Rustem, rappelé par le roi de l'Iran. C'est un fils ; il reçoit le nom de Zohrab. Le père de Tehminé était un des grands vassaux d'Afradiab, roi du Touran. Pour ne pas exposer Zohrab au courroux de ce dernier, la mère cache à son fils le secret de sa naissance. Ni Zohrab ni le roi de Semenkan ne savent rien des amours de Rustem et de Tehminé.

Un jour Zohrab se présente devant sa mère et lui dit :

« Apprends-moi pourquoi je suis plus fort que mes compagnons, pourquoi ma tête s'élève dans le ciel et quelle est ma race ? Quand on me demande quel est mon père, que dois-je répondre ? Si tu me caches son nom, je ne te laisserai pas vivante sur la terre. — O mon fils ! répond la mère épouvantée, réjouis-toi, tu es le fils de Rustem, c'est pour cela que tu es plus grand que le ciel. »

Elle recommande à Zohrab de ne rien laisser transpirer de ce mystère. Il faut que le roi Afradiab l'ignore toujours. Alors Zohrab, n'écoutant que la voix du sang touranien qui coule dans ses veines, s'écrie :

« Je veux rassembler une armée de braves et chercher vengeance dans l'Iran, précipiter Kaous de son trône et donner à mon père la couronne en le plaçant sur le trône royal. »

Plein d'enthousiasme, il part.

Pendant ce temps Kaous fait appel à Rustem. Le père et le fils combattent ainsi dans des rangs opposés. Zohrab n'a pas connaissance de ce fait. Tehminé charge un guerrier touranien de l'en prévenir, mais ce guerrier meurt tué par Rustem, avant d'avoir rejoint le jeune homme. Celui-ci voit du haut d'un château-fort les plus vaillants défenseurs de l'Iran et, comme Hélène, sur les remparts d'Ilion, nomme les héros de la Grèce à Priam, il passe en revue les combattants. Bientôt Zohrab s'élance dans la plaine. Il va demander au roi Kaous le combat singulier contre un de ses braves. C'est Rustem qui vient répondre à ce défi. Ils combattent. Rustem s'étonne d'une résistance qu'il n'a pas encore rencontrée. Zohrab éprouve un singulier éloignement à continuer la lutte. Il le dit à Rustem.



TEHMINÉ, FILLE DU ROI DE SEMENKAN, SONGEANT A RUSTEM.

D'après un dessin persan. Bibl. nat., Estampes, réserve.

Indian (C. H.)

Ce dernier n'écoute point et jette autour de son ennemi le lacet fatal. Le jeune homme brise cet instrument de mort et terrasse le vieux guerrier. Le lendemain, même discours de Zohrab :

« Pourquoi combattre ? Livrons-nous plutôt ensemble aux joies d'un banquet, car mon cœur éprouve pour toi de l'amour... » *Mais le vieux Rustem s'obstine à la lutte sans vouloir dire son nom à Zohrab.*

Zohrab jette à terre son ennemi et se prépare à lui trancher la tête. Le rusé Rustem lui dit :

« O brave, ce n'était pas ainsi que j'avais coutume de faire. La première fois qu'on abat un adversaire, on ne lui coupe pas la tête, même dans l'emportement de la colère, mais quand on le renverse pour la seconde fois, alors, abattre la tête du vaincu, c'est agir en lion. Telle fut toujours mon habitude. »

Ce discours persuade Zohrab et il épargne le vieillard. Le troisième jour a lieu un troisième combat. Celui-ci dure depuis l'aube jusqu'au soir. Enfin Rustem, après une lutte terrible, fait tomber Zohrab et lui porte un coup de son poignard. Le jeune homme s'écrie :

« C'est mon amour pour mon père qui m'a donné la mort ! Je le cherchais. J'aurais voulu voir son visage, et ce désir me coûte la vie... Mais toi, quand tu nagerais dans les eaux comme un poisson, quand tu t'enfoncerais dans les ténèbres de la nuit, quand tu volerais dans l'espace comme un oiseau, quand tu te cacherais au ciel parmi les étoiles, tu n'échapperais pas à ta perte, car Rustem te demandera vengeance de ma mort, quand il apprendra que son fils est venu du Touran, conduit par son amour, et qu'il a été victime de la perfidie d'un vieillard... »

Cette reconnaissance, ainsi amenée, est profondément pathétique. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la résignation de Zohrab, qui console son père, c'est la douleur de Rustem, et surtout celle de Tehminé en présence du cercueil de son fils.

Elle frappa son visage, elle tomba sur la terre, elle ne pouvait plus parler, elle avait perdu tout sentiment. On eût dit que le cours de son sang s'était arrêté. Enfin la malheureuse revint de son évanouissement et ses lamentations recommencèrent... Elle prit l'ornement de tête de son fils, et elle pleura. Elle pressa sur son sein les sabots du cheval qui avait porté le héros au jour du combat. L'animal

se tenait près d'elle tout étonné, elle lui baisait tour à tour les yeux et la tête ; elle baignait ses pieds d'un torrent de sang ; elle prit le royal vêtement de Zohrab et l'embrassa comme elle eût fait de son enfant. La terre fut rouge du sang de ses yeux. Elle plaça devant elle la cuirasse, la cotte de mailles, l'arc, la lance, la massue et le glaive du jeune homme ; elle frappa sa tête de la lourde massue, et dans l'amertume de ses souvenirs, elle déchira de nouveau son sein ; elle prit la selle et la bride et le bouclier et les pressa contre ses joues ; elle prit le lacet de Zohrab et le déploya sur la terre. Elle pleura tout ce qu'il avait possédé et se lamenta sans mesure... Elle tira le glaive de Zohrab, coupa la bride du cheval et le laissa aller en liberté. Elle donna aux pauvres la moitié de ses trésors. Vêtue de noir, elle gémit jour et nuit, sans relâche, jusqu'à ce que la pauvre désolée expirât dans sa douleur et fut rejoindre son bien-aimé Zohrab. »

MORT DE RUSTEM

Un frère de Rustem, Schégad, complote avec un roi de Caboul la mort du héros. Le roi de Caboul invite, sous des dehors d'amitié, Rustem à venir le visiter dans ses États, puis il fait creuser des fosses que l'on remplit de lances, de glaives, de pieux aigus, et qu'on recouvre avec soin de branchages. On sert à l'hôte illustre un joyeux festin dans la forêt; alors le roi de Caboul propose une grande chasse. Rustem monte à cheval et, guidé par le perfide Schégad, arrive au bord d'une des fosses creusées pour le perdre. Raksch flaire la terre fraîchement remuée, se cabre, refuse d'avancer. Mais Rustem, ne souffrant point de résistance, le frappe du fouet. Alors la terre cède sous les pieds de Raksch : cheval et cavalier tombent ensemble et sont percés tous deux.

Le héros jette un profond soupir :

— On t'a appelé le fort, s'écrie-t-il, et maintenant tu tombes là d'où tu ne peux revenir et pour toi il n'est plus d'espoir de vengeance.

Cependant il rassemble toute sa vigueur, fait un immense effort, parvient à s'arracher aux pieux qui le transpercent et s'élance hors de la fosse. Là il trouve le traître Schegad et plein de ruse à son dernier moment, il lui dit :

Apporte-moi mon arc et place deux flèches devant moi ; il ne convient pas que je demeure ainsi désarmé ; si un lion

passait ici, cherchant sa proie, je ne pourrais me défendre contre lui.

Schégad va chercher l'arc, le bande, le plaçe près du mourant. Il se réjouissait de la mort de son frère, quand le héros, affaibli par la perte de son sang, tendit l'arc et y plaça une flèche.

Schégad, craignant le trait et la vengeance de son frère, s'élance derrière un arbre, mais l'âge avait enlevé la moelle du tronc et la flèche perce d'un coup l'arbre et Schégad.

Ainsi meurt Rustem, comme Siegfried, par trahison, mais avant de mourir, il se venge de son meurtrier.



GUERRIER PERSAN.

Peinture orientale. (Bibl. nat., Estampes.)



L'OISEAU SIMOURGH.

D'après une peinture persane. (Bibl. nat., Estampes.)

POÉSIE LYRIQUE

Au milieu du VIIe siècle de notre ère, les Arabes conquirent la Perse.

Alors la langue persane fut étouffée par la langue arabe. Elle ne prit une nouvelle vigueur qu'au XIe siècle. Mais ce fut pour briller d'un éclat incomparable avec Firdousi.

Pendant les IXe et Xe siècles, c'est-à-dire d'Abbas à Firdousi, la poésie persane n'est représentée que par de rares et mauvais poètes.

La dynastie des Samanides, remplace sur le trône de Perse la dynastie des Saffarides ou chaudronniers, et marque la nouvelle aurore de la poésie persane, qui s'épanouit sous le règne de Mahmoud.

ROUDAGHI

C'est alors que paraît le prince de la poésie Roudaghi ; (1) *aveugle comme Homère, il synthétise comme*

1. H. Ethé. *Rûdaghi, der Samanidendichter* (Goettingen Nachrichten, [illegible]).

celui-ci toute une époque ; mais à la différence du poète grec, que l'on nous représente comme errant et pauvre, Roudaghi connut la fortune ; il fut le poète officiel de Nasr, de la dynastie Samanide, et accumula de grandes richesses. Son train était celui d'un prince, et son influence énorme à la cour.

C'est lui qui par le charme d'un seul poème fit abandonner à l'Emir Nasr la résidence de Merv pour retourner à Boukhara.

Son œuvre est immense ; il ne nous en reste malheureusement que quelques centaines de vers, dont le maniérisme et la préciosité compromettent presque tout l'effet. Certains poèmes sont rudes et forts ; d'autres ont une mélancolie résignée et respirent une saine et vraie émotion.

« O bien-aimée, dont le visage est éclatant comme la lune, dont les cheveux répandent le parfum comme le musc, sais-tu ce qu'était jadis celui que tu as asservi ?

« Que de belles jeunes femmes l'aimaient et venaient le rejoindre la nuit !

« Que de cœurs, qui jadis étaient plus durs que le diamant, mes chants ont rendus plus doux que la soie !

« Tu me vois, aujourd'hui, mûri et ridé par l'âge. Que ne m'as-tu vu au temps de ma jeunesse ! Alors je coulais d'heureux jours avec des jeunes hommes, chantant des chansons de par le monde.

« Mais le temps est bien loin où j'étais le poète de Khorasan, où tous les hommes chantaient mes vers !

« Le temps a avancé et j'ai vieilli ; donne moi maintenant un bâton, car voici venu pour moi l'âge où c'est, le bâton à la main et portant la besace, que l'on parcourt le monde. »

Roudaghi avait pour ami et disciple un autre poète dont il fait le plus grand éloge : Schahid ; *c'était un pessimiste mais sa lyre avait de nobles accents* :

« Si comme le feu, la douleur jetait de la fumée, le monde serait éternellement dans la nuit. »

Après Roudaghi vinrent Abbas, *poète officiel*, Aboul, Muvayad, Nasr, Mahammed, *l'auteur de ce poème bachique* !

« Dès l'aurore, le coq chante. Avec lui accorde la lyre et mets toi à boire.

« Que le soleil, dont les rayons passent par dessus la cime des montagnes, vienne dorer le vin dans ton verre.

« Quand la nuit tombe, va de ton verre à ta couche ; quand le jour naît, va de ta couche à ton verre.

« Le vin est nécessaire à l'homme, comme le lait à l'enfant. »

Puis vinrent Sâli, Abou Zarah, Khosravani, *enfin et surtout* Kisaï *et* Dakikhi.

C'est ce dernier qui fut chargé de mettre en vers le Livre des Rois. *Dakikhi se mit à l'œuvre et chanta l'histoire de Zoroastre et de Guchtasp ; mais la mort l'interrompit. Nous citerons de Dakikhi un charmant poème érotique :*

« Je voudrais que Dieu fît que la nuit n'existât pas, afin que rien ne me séparât de ma bien-aimée.

« Si elle n'avait pas une fossette au coin des lèvres, ma douleur ne prendrait pas pour confidentes les étoiles jusqu'à ce que le jour se lève.

« Si elle n'était toute parfaite, mon âme ne serait pas toute amour.

« Je préférerais que la vie ne fût pas, plutôt que la passer sans ma bien-aimée. »

KISAI

C'est à la même époque que vivait le poète Abou Ishak surnommé Kisaï, *l'homme au manteau ; ainsi que tant de poètes orientaux, il est le chantre de la grâce et des voluptés de la vie.*

« La rose est un bienfait qui pour nous vient du ciel : l'homme entouré de roses s'ennoblit.

Toi qui vends des roses, pourquoi les vends-tu pour de l'argent ?

Que pourras-tu acheter, avec l'argent de tes roses, qui soit plus gracieux que les roses ? »

La dernière œuvre de Kisaï, composée quelques heures avant sa mort, est un touchant adieu à la vie.

« J'entrai dans ce monde il y a cinquante ans, pour y faire des vers et passer ma vie.

Toute ma vie a pesé sur moi comme le faix sur un chameau, car j'ai été pris dans les liens de la famille.

Que me reste-t-il de ces cinquante années ? Un livre rempli de fautes, commencé dans le mensonge et fermé sur le néant.

Qu'est devenue la gloire de mes jeunes années ? le charme de la vie ? Où est la beauté ? où est la grâce ?

Ma tête a blanchi, mon cœur est devenu noir, mon corps est maintenant fragile comme la tige du nénuphar.

Je tremble jour et nuit à l'approche de la mort, comme tremble un enfant devant le fouet.

Tout est fini, je vais mourir. Ce qui devait être fut. J'ai vécu, et ces vers ne sont qu'une histoire enfantine.

Kisaï, la cinquantaine étend sur toi sa main aux cinq rameaux ; elle a coupé tes ailes avec ses griffes dures ! »

***

Kisaï fut le dernier poète de la dynastie Samanide, qui s'éteignit après lui avec Ibrahim.

L'avènement de la dynastie Ghaznévide donna un incroyable essor à la poésie persane. Tout l'amour oriental du rythme et de la grâce se donna libre cours. Le sultan Mahmoud lui-même rimait ; il s'entoura de poètes ; et créa la dignité de « prince des poètes » dignité qui n'était pas seulement honorifique, mais impliquait le droit de censure et d'examen sur toutes les productions poétiques du royaume et celui de distribuer les pensions.

Alors apparut Firdousi.

Il faut citer encore, parmi les poètes de la dynastie Samanide, Oumara *et, un siècle plus tard,* Omar Kheyam ; *tous deux étaient savants en même temps que poètes.*

A cette époque se produisit un schisme, dans la religion musulmane de la Perse, sur l'origine réelle du Coran. Le livre saint émanait-il de la parole divine ? ou était-il révélé ? Le Calife Mamoun, créateur de la libre-pensée, décréta que le Coran était révélé ; ses successeurs renversèrent ce dogme et voulurent que le Coran fût incréé.

Mais le peuple persan transforma lui-même l'islamisme plus profondément que ne l'eussent pu faire vingt rois, et accrut sa croyance initiale de toutes celles, parfois contradictoires, implantées dans les diverses contrées du royaume. Ainsi se forma une religion nouvelle : le Chiisme, fait des détails mythologiques de l'ancienne Perse et du dogme islamique. Cette religion était mal équilibrée ; le bas peuple seul pouvait s'en contenter.

Les esprits élevés l'abandonnèrent : les uns pour l'incrédulité scientifique, les autres pour une sorte de mysticisme semblable au christianisme.



L'ENTRÉE DU VAINQUEUR. LE SULTAN AVEC SA SUITE.

SCÈNE DU *Livre des Rois*, DE FIRDOUSI.

(Bibl. nat., Manuscrits persans.)

ndian ms. (Cl. H.)

Deux contemporains de Firdousi incarnèrent ce double mouvement : Avicenne *pour l'esprit scientifique*, Abou-Saïd *pour le mysticisme* (X^e *siècle*).

AVICENNE

Avicenne était un savant docteur de la cour du dernier des Samanides ; à la chute de cette dynastie, il parcourut les grandes villes du royaume, partout reçu avec les plus grands honneurs et partageant sa vie entre le travail et le plaisir rimant en même temps des poèmes « d'émancipation » dirions-nous aujourd'hui ; à la vérité, c'étaient autant de chants contre le despotisme des idées coraniques.

« Le vin est l'ami du sage, l'ennemi de l'ivrogne.

Pris à petite dose, c'est un médicament ; à trop forte dose, c'est un poison.

Le vin nourrit le corps et l'âme ; sa couleur est plus vive que celle de la rose.

Il est amer et utile comme le conseil d'un philosophe ; il est permis aux gens d'esprit, interdit aux imbéciles.

Il pousse le sot dans les ténèbres, et guide le sage vers Dieu. Aussi la religion le permet-elle au sage, et la raison le défend-elle au pauvre d'esprit.

Bois modérément un excellent vin ; ton être se rapprochera de Dieu.

Il proclame sous son impiété apparente, une foi excellente par elle-même, qui est la foi scientifique.

ABOUL SAID

A la différence d'Avicenne, Aboul Saïd vécut en ascète, retiré dans un couvent pendant sept ans, puis dans le désert où, comme les brâhmanes de l'Inde, il ne se nourrit que de fruits et de feuilles ; après quoi il parcourut les villes et les villages ; il mourut à quatre-vingt ans (1060).

Ceux de ses chants qui nous sont parvenus sont imprégnés d'amour mystique ; celui-ci se dégage peu à peu de l'amour terrestre. La pensée mystique émeut l'amante tandis que l'amant prie, et les deux êtres tendent à se fondre en un seul qui ira vivre dans les sphères célestes.

« Le jour où nous serons unis, je serai pareil aux anges du Paradis.

Et si j'y suis appelé seul, mon cœur y sera mal à l'aise, car il lui manquera une partie de lui-même. »

Pour Aboul Saïd l'amante est la divinité, et l'amant l'âme divine sous une forme périssable, mais passagère.

« Avant que les dieux eussent bâti la voûte de cristal du firmament, quand je reposais encore dans le néant, déjà les dieux avaient inscrit nos noms côte à côte.

Avant les étoiles, l'eau, le feu, la terre, ton corps, ta voix et ta pensée, le mystère de notre union était proclamé. »

De même que pour le poète l'amour divin naissait de l'amour terrestre, de même la poésie, d'après la légende, était née de l'amour.

Le rapprochement va plus loin encore que les mots, et toute l'âme orientale se retrouve dans cette légende gracieuse : un roi exprimant un jour son amour à sa maîtresse, qui lui répondait avec autant d'exaltation, les phrases se firent les mêmes, comme étaient pareilles les pensées, et les paroles devinrent l'écho les unes des autres. La poésie était née.

NIZAMI (1)

ou plus exactement Abou-Mohammed-Ibn-Ioussouf-Niz'am-ed-din *naquit en* 1163 *à Gendsch et prend incontestablement une des premières, sinon la première place parmi les poètes épiques romantiques persans, de là lui vient le nom de* Nis'ami *qui signifie « Le poète ». Ses poèmes lyriques sont, et avec raison, moins connus et estimés que ses « Cinq »* (Chamsei-Niz'ami) *réunions de cinq grandes œuvres poétiques, savoir : 1° le magasin des mystères (Machsan alasrar)* 2° Chosru et Schirin ; 3° Leïla et Madschnoun ; 4° *les sept portraits (Heft Peïkar) ou les aventures de Behram-Gur et 5° le livre d'Alexandre* (Iskender-Nameh) *en deux parties.*

Le Iskender-Nameh *ressemble en grande partie à nos vieux poèmes de chevalerie. On y trouve des aventures telles que les combats avec les Sangis et les Éthiopiens, avec les Chinois, avec les Russes, la chevauchée dans le royaume des ténèbres où le héros découvre la source de vie.*

Le poème Heft Peïkar *est également une glorification des faits de* Behram Gur *et rappelle en bien des points les histoires de Perceval, d'Iwain, de Lancelot, du Lac, etc... Mais la perle des « Cinq » est incontestablement le poème :* Chosru et Schirin, *qui raconte les amours du roi persan*

---

(1) Bacher : Nizamis *Leben und Werke*, Leipzig, [illegible].

Chosrie Parivis, *fameux par sa munificence, et de la princesse grecque* Irène, *que les Persans appelaient* Schirin (*la douce.*)

LEILA ET MADSCHNOUN

Deux amants, Madschnoun et Leïla, sont séparés par des haines de famille. Leila, pour obéir à la volonté paternelle, doit épouser un jeune homme qu'elle n'aime point. Madschnoun désespéré se retire dans le désert. Il apprend la mort de son rival et rejoint sa bien-aimée. Leur félicité ne dure pas longtemps. Leila meurt bientôt et Madschnoun la suit de près dans la tombe. Ils sont réunis dans l'éternité.

Sur ce canevas sentimental Nisami a brodé des détails d'une exquise délicatesse. Rien n'est plus saisissant que la peinture des joies et des tristesses successives de ces deux âmes si poétiques. Voici un des passages les plus souvent cités du poème.

Madschnoun délivre une gazelle.

Une gazelle s'était prise dans des rêts. Elle avait des membres d'une extrême finesse. La douceur brillait dans ses yeux quand elle levait la tête. Madschnoun (le chasseur) l'aperçoit. Il court à elle comme un père à son fils. Il la presse sur son cœur, il la couvre de baisers. Il panse ses blessures, il détache ses liens et lui dit : Retourne auprès des tiens, cher animal, toi dont le regard est tendre et me rappelle l'image de Leila. Oh ! puisses-tu désormais n'avoir plus aucun souci. Il la caresse de la tête aux pieds, il la baise sur les yeux et lui rend la liberté.

ISKENDER-NAMEH

Alexandre, descendant par sa mère d'Abraham, conquiert le monde. Guerrier, philosophe et prophète, il renverse les temples persans, brûle les livres sacrés, fait massacrer les prêtres, puis s'entretient avec les sept sages Aristide, Thalès, Apollonius de Tyane, Socrate, Porphyre, Hermes Trismegiste et Platon. Il parcourt l'univers et va jusqu'aux sources de la vie. Son fils renonce au trône et se fait ermite. Arrivé devant Darius mourant, il exhale sa douleur. Nizami lui adresse cette invocation :

Invocation

O maître, toi à qui appartient le royaume du monde et à qui s'adresse mon obéissance, tu protèges ce qui est haut et grand, tu protèges ce qui est bas et petit. L'univers n'existe pas, car tu es tout. Ta toute puissance a tout engendré ; tu connais tout, tu éclaires ce qui est plongé dans la nuit, ta caresse est la sagesse, ton livre le monde... O toi qui allumes les étoiles du ciel, qui nous a donné le séjour terrestre pour hospitalière demeure ; tu n'as qu'à prendre une goutte d'eau pour en faire l'océan, et le globe de ton soleil est aussi éclatant que le plus précieux des joyaux.

OMAR-KHEYYAM (1)

Aboul-Fath-Omar Ibn Ibrahim-el-Kheyyam naquit à Nishapour dans le Khorassan vers 1062 et y mourut en 1123. Il s'occupa, outre ses travaux littéraires, de la construction des tentes, d'où son nom de « Kheyyam ». Affilié à la terrible secte des Ismaéliens, dont le fondateur Hassan Sabbah avait fait ses études à l'école du Cheikh Mouaffek avec lui et avec Nizam-el-Moulk, il profita de la fortune politique de ce dernier, devenu vizir du jeune Alp Arslan et obtint une pension de 1.200 tomans (le toman vaut un peu plus de 11 francs). Le sultan Melek-Shah le nomma son astronome en chef, à Merv. Il composa des tables astronomiques et un traité d'algèbre qui a été traduit en français par Wœpke (Paris 1851). Son principal ouvrage, celui auquel il doit sa grande célébrité, est un recueil de quatrains (Roubayyat) d'une inspiration voluptueuse et sceptique. Les orthodoxes, dont il raillait le mysticisme dans ses poèmes, le poursuivirent de leur haine. On l'a comparé à Lucrèce. Longtemps oublié, il ne fut connu des modernes qu'en 1836 lorsque parurent à Calcutta dans le texte original, 438 de ses quatrains. Nicholas en donna en 1867 une traduction qui fut fort critiquée. Hammer mit un certain nombre des roubayyats en vers allemands et Wollheim da Fonseca entreprit la même tâche. La traduction anglaise de Fitzgerald en 1868 fit évènement. Omar Kheyyam prit dès ce moment

(1) Cf. BARBIER DE MEYNARD. *La poésie en Perse* et les traductions françaises de J. B. NICOLAS (Paris 1867) ; anglaises de WHINFIELD, FITZGERALD, LESLIE GARNER, MAC CARTHY ; allemandes de BODENSTEDT et [illegible]

place parmi les érotiques célèbres, à côté d'Anacréon. On lui voua un culte et aujourd'hui sa renommée est universelle.

Omar Kheyyam a su donner au quatrain une forme élevée que ce genre de poésie n'atteignit jamais ni avant ni après lui. Il enferme dans ce cadre étroit les idées les plus profondes et les plus hardies, associant d'une manière insoupçonnée la science et la poésie. Les poètes allemands qui ont interprété les orientaux sans réussir à les traduire exactement, Ruckert, Bodenstedt, Schak ont imité avec plus ou moins de succès le rythme et la coupe des roubayyats. Les stornelli italiens en sont comme un écho, dans les canti populari toscans de Tigri et ailleurs.

Omar Kheyyam ne visait pas à l'admiration de la postérité. Il est la harpe éolienne qui résonne au souffle du vent. Il ne se préoccupe point de ce que deviendront ses quatrains qui se transmirent de main en main et de bouche en bouche. Aussi ne les réunit-il pas de son vivant. On en fit un recueil après sa mort. Encore y avait-il danger à les réciter en public, car les orthodoxes persécutaient sans merci les lecteurs et les auditeurs restés fidèles au poète.

ROUBAYYAT

I

Quand Dieu me pétrit d'argile pour errer sur la terre,
Il savait d'avance mes aspirations et mes actes
Je ne suis devenu pêcheur que parce que Dieu l'a voulu.
Pourquoi, au jugement dernier, brûlerais-je dans l'Enfer ?

II

O mon cœur, puisque le monde n'est qu'ombre et apparence,
Pourquoi te tourmentes-tu en des peines infinies ?
Va donc en paix au devant de ta destinée
Et ne crois point qu'elle doive se modifier par amour
[pour toi.

III

O mon ami, puisque tu frémis à la pensée
Que ton âme n'habitera pas longtemps ton corps,
Jouis de la vie dans la fraîcheur de son printemps
Avant que les fleurs ne naissent de ta poussière.

IV

Je puis renoncer à tout, sauf au vin,
Car je puis remplacer tout sauf lui seul.
Me ferais-je musulman pour maudire tous les vins ?
Non, car sans lui je ne pourrai supporter d'être musulman.

V

Bois du vin qui te réchauffe le cœur
Avant que tous nous ne disparaissions de ce monde,
Défais la chevelure de tes jeunes amies
Avant que tes membres n'attirent les vers du tombeau.

VI

Quand je serai mort lavez mes ossements avec du vin
Et sur mon tombeau au lieu de prières dites des chansons,
Et si vous me cherchez au dernier jugement
Vous me retrouverez dans la poussière devant le cabaret.

VII

Si je me prosterne aux pieds de l'ange de la mort
Comme un oiseau déplumé pour expier ma vie,
Fais une bouteille à vin de ma cendre,
Peut-être alors l'esprit du raisin me réveillera-t-il.

VIII

Je regardai hier un potier
Il frappait à tour de bras l'argile fraîche,
Alors celle-ci lui dit en son langage :
Ne me frappe donc pas, ne suis-je pas ce que tu es ?

IX

Je disais : « mon cœur comprendra toute science
Il est peu de chose que je n'aie considéré ».
Puis quand je réfléchis plus mûrement
La vie est passée, et je ne sais rien.

X

Tu me parles de houris, de paradis,
De l'Éden, de ses prés d'or, de ses voluptés.
Tiens, prends cette monnaie et laisse-moi partir.
On n'entend ces tambours que de loin.

XI

La vie n'est pour nous qu'un court caranvansérail;
La tentation et le souci nous y accompagnent sans relâche
Jamais nous ne trouvons la clef de l'énigme.
Nous passons, le cœur plein de soucis.

XII

Un, deux, trois jours et la vie s'évade
Pareille au vent qui passe à travers le désert.
Arrière souci, il est deux jours dont je ne jouis point :
Celui qui est parti et celui que l'on ne voit pas encore

XIII

Prends à la main la coupe en forme de tulipe,
C'est un enfant au teint de tulipe que je t'offre
Bois gaiement le vin, car le ciel bleu
Peut t'échapper tout à coup comme le vent.

XIV

L'amour doit être sans cesse ivre et fou,
Toujours plein de démence et d'audace.
Car lorsqu'on est à jeun on n'a que soucis.
Quand on est ivre, arrive ce qui arrivera.

XV

Viens, pour apaiser mon cœur, donne-moi
La solution d'une dernière énigme
Sinon, apporte-moi, pour m'enivrer, cruche et vin
Avant que de ma cendre le potier ne fasse une cruche.

XVI

A un vieillard assis dans le cabaret
Je dis : « Songe à ceux qui ne sont plus ».
Il répondit : « Bois du vin et sois heureux,
Ils sont tous partis et pas un n'est revenu ».

XVII

Dans l'immense domaine d'ici-bas
Il n'est que deux hommes bien contents :
Celui qui peut distinguer le bien et le mal
Et celui qui est doué de toutes les ignorances.



COMBAT ENTRE DES CAVALIERS IRANIENS ET TOURANIENS.
(Bibl. nat., Manuscrit persan.)

XVIII

Un cri d'appel me vient du cabaret.
Debout, débauché, reviens, le vin t'a-t-il rendu fou ?
Réveille-toi. Nous allons remplir les coupes,
Avant que la nôtre ne soit pleine jusqu'au bord.

XIX

Le monde entier n'est qu'une lanterne magique.
Nous vivons dans le vertige
Le soleil pend au-dessus de nous, comme la lampe, les
C'est nous qui passons et disparaissons. [images.

XX

Nous sommes rayés du livre de la vie.
La mort met fin aux joies et aux douleurs ;
Veille à ne point laisser ta coupe vide ;
Songe que le buveur devient poussière.

XXI

Sans mon vouloir on m'a donné l'être
Et avec étonnement je considère ma vie.
Nous sommes arrachés avec douleur de l'existence,
Sans connaître la cause et le but de notre arrivée, de notre
[départ.

XXII

L'amour et la passion entrainent la jeunesse ;
Le monde est corrompu pour nous depuis les eaux du Déluge.
Voyons donc si nous ne réussirons point
A rendre la vie meilleure en buvant le vin.

XXIII

Personne n'a soulevé le voile du secret du monde.
L'œil de notre esprit est hélas ! entouré de ténèbres.
Nous avons un séjour plus doux qu'au sein de la terre,
Mais nous avons beau songer, l'énigme nous reste fermée.

XXIV

Oh ! comme la caravane de la vie nous entraîne vite.
Le moment de la joie part plus tôt qu'on ne l'espère
Aussi ne veux-je point songer à l'ennui qui m'attend demain ;
Qu'on apporte le vin ! la nuit s'en va bientôt, jouissons
[du présent.

XV

Tu considères la vie, mais ce qui dans la vie
Parait sous tes yeux n'est que mirage;
Tu vois et entends beaucoup. Mais le bruit
Qui frappe ton oreille n'est qu'apparent.

XXVI

Maintenant que mon œil s'arrête à l'apparence des choses
Il me semble que bien peu des secrets de la vie m'ont
[échappé;
Mais quand je récapitule la somme de mes connaissances.
Je vois que ce qui m'a été révélé ne vaut pas d'être nommé !

XXVII

Vers la casbah s'en vont les croyants du prophete;
La cloche de l'église appelle les chrétiens à la prière;
Croix, chapelet et chaire, je vous loue
Quand vous nous montrez la voie vers Dieu et la vérité.

XXVIII

Ne crois des dogmes que ceux qui élèvent à Dieu;
Donne de ton pain au prochain;
Ne dis rien de mal, ne fais que le bien, ne cause de chagrin
[à personne.
Et tu auras la vie éternelle. Et maintenant du vin.

XXIX

Puisque rien ne se passe à notre gré dans la vie,
A quoi bon peiner, penser, s'évertuer ?
Je reste plongé dans la triste contemplation,
En songeant que je suis venu depuis peu de temps et
[partirai bientôt.

XXX

Aucun chemin ne nous mène la haut.
Toi seul et moi nous gardons la raison,
Renonce à ce que tu crois, à ce qui est, à ce qui fut,
Car tout n'est qu'ombre, rien n'est vrai, rien n'est réel.

LE DIVAN (1)

Le Divan est l'œuvre la plus considérable du poète Minoutchehr, *qui vivait au* XIIe *siècle de notre ère, époque à laquelle la religion musulmane s'établissait en Perse, et qui marque en même temps et le développement de la langue persane qui est parlée de nos jours, et l'essor soudain de la littérature.*

Le Divan est un des plus gracieux poèmes qui aient enrichi la langue persane. En voici des extraits.

Le Printemps.

Le printemps est arrivé, qui nous apporte la gaieté dans son manteau vert. Grâce à lui la terre prend une parure neuve. L'homme est toujours gai au printemps, car les jardins sont pleins de roses, et se montrent réjouis de ce que l'hiver a disparu.

Lorsque la pluie tombe du nuage léger, des milliers de tulipes sortent de terre. La plaine était couverte de brumes légères ; le vent d'Est déchire cette robe diaphane et la terre apparaît brillante sous le soleil comme la soie.

Les montagnes et les plaines sont rouges et blanches de tulipes et de violettes ; la violette retrousse sa robe pour qu'elle ne touche pas le sol et se met sur la tête un voile mauve.

Le narcisse éclot au jardin ; épris d'amour, il étale les pétales d'argent qui entourent son cœur d'or.

Le lis blanc est aussi un rameau d'argent et d'or. Il a une chemise en étoffe de soie dont la doublure est d'ivoire ; il répand un parfum délicieux et ressemble à un léger éventail.

Le pétale de la rose est blanc, ou de deux couleurs ; le pétale de la rose est rose comme le visage de ma bien-aimée. Chaque fleur a dans son cœur de l'or brillant.

Les tulipes s'épanouissent sous la pluie comme des gobelets de cornaline où le ciel laisse tomber du musc.

Lorque le rossignol voit toutes ces fleurs parfumées au milieu de la verdure fraîche, il chante à plein gosier la suite de ses poèmes.

Les fleurs mettent pour la nuit des voiles sur leur tête ;

(1) *Cf.* Barbier de Meynard. *La poésie en Perse* et les traductions poétiques en allemand de Ruckert avec les études de Rosen et Rosenzweig.



JEUNE FEMME PERSANE SE PRÉPARANT À ÉCRIRE UNE LETTRE.

(Bibl. nat., Manuscrit persan.)

From an Indian ms. (Cl. H.)

la nuit, les oiseaux se taisent ou poussent des cris plaintifs ; les oiseaux des étangs crient pour que le jour se lève.

Les jardins sont pleins de fleurs et d'oiseaux. C'est le moment de prendre le luth et de boire le vin qui égaie.

Lorsque le vent aura ridé la face de l'eau ; lorsque les nuages auront retiré le manteau d'argent des plaines, lorsque les jardins se seront couverts de fleurs aux mille teintes, alors les amants iront au milieu des roses et y boiront le vin pur à l'amour des beautés pareilles aux fées.

Qu'il est doux, le nouveau printemps ! Il est doux comme un baiser de la bien-aimée. O amie de mon cœur aimant, apporte du vin et presse-moi sur ton sein, et vivons gaiement pendant ce printemps plein de musique et de fleurs.

***

Salut à la demeure de la Reine des femmes aux seins ronds aux yeux noirs, aux cheveux couleur d'ambre.

Les feuilles de la jacinthe recouvrent le sol comme les lignes du poète recouvrent son papier.

Le rameau du jasmin tombé à terre ressemble à un oiseau étendu, les pattes brisées.

Les araignées ont pris dans les rosiers la place des rossignols ; le parterre de jasmin est habité par les tortues et la pelouse par des renards.

Alors j'ai lancé mon chameau au travers du désert, sous la nuit obscure ; un vent terrible m'apportait les voix des fauves et des monstres.

Les étoiles brillaient au ciel comme des lampes de moines dans leurs cellules. Mais l'horizon s'est teinté de rouge et l'étoile du matin est restée la dernière.

Mes chameaux se mirent à gronder comme le tonnerre et j'aperçus dans le désert les tentes d'une caravane qui avait passé la nuit à cet endroit.

De l'une des tentes sortirent de jeunes beautés qui marhaient lentement, comme des paons autour d'une pièce d'eau.

Les mèches de leur chevelure flottaient au vent ; leurs joues étaient roses et leurs yeux brillaient. Leurs corps étaient des merveilles.

Au milieu de ces beautés, ma bien-aimée marchait comme une idole entourée de prêtresses.

Elle me dit en souriant : « Viens avec nous, nulle part tu ne trouveras de meilleures compagnes. » Je voyais ses dents sous le corail de ses lèvres.

Je jetai au loin mes bagages et descendis de mon chameau. Ma beauté me dit : « Notre séparation n'a que trop duré. »

Je montai dans sa litière et c'était le meilleur dénouement.

L'Automne

Gloire à l'automne, saison des vendanges, où l'on voit les chemins couverts par les porteurs de paniers chargés de raisins noirs.

La feuille de la vigne a les couleurs de l'arc-en-ciel.

La poire est comme une bourse de soie jaune qui contiendrait un œuf. Une moitié est jaune, l'autre est rouge : on dirait un malade.

La grenade est comme une femme enceinte dont le ventre est plein de petits garçons...

Au vizir Aboul-Hassan

La journée est belle ; demande et bois du vin dès ce matin.

Dieu exauce tes vœux : ta maison est pleine de richesses ; tu vis au seuil des honneurs ; la religion et la justice te protègent.

Que veux-tu de plus ? Jouis joyeusement de la vie et ne t'occupe pas du lendemain.

Ce que tu as commandé est fait. Ce qui est à faire se fera. Bois du vin au milieu des fleurs, ce matin est plein de soleil.

Lève-toi pour que nous aussi mettions la coupe à la main ; nous nous livrerons aussi au plaisir, car les affaires graves sont oubliées.

Le nuage verse sur nous des perles ; le vent nous apporte le parfum des roses ; le rossignol chante. A l'aube, l'alouette s'élève sur la prairie.

Le tonnerre bat la grosse caisse ; l'éclair lance sa flèche ; c'est le moment d'être joyeux : buvons du vin !

Le jardin est garni de lits de parade ; les pentes des coteaux sont recouvertes de tapis de soie aux couleurs

éclatantes ; la plaine est un fleuve vert et la montagne est un bloc de musc.

Échanson, verse le vin couleur de jujube dans notre coupe limpide comme l'eau.

O toi, Aboul Hassan, maître aux mains généreuses, tu es fait de lumière et nous d'argile. Les largesses sont ta coutume ; la fortune est ton compagnon ; la raison fut ton précepteur.

Je t'ai chanté cette belle ode, pleine de maximes admirables, mais j'attends quelque chose de toi.

Donne moi une belle robe de parade. Ce sera une grande joie pour moi, je serai fier et dresserai la tête.

Bois du vin et reste joyeux.

Allégorie

Le Printemps résolut d'attaquer l'Hiver et de lui livrer bataille.

Ces coteaux et ces jardins sont les domaines du Printemps.

Il était parti en voyage et l'Hiver s'était emparé de ses terres et avait tout saccagé.

Il enleva leur couronne aux jasmins ; il coupa les mains des platanes ; il emporta les turbans de tous les arbres, les boîtes d'or des arbres fruitiers.

Dans les jardins et les coteaux il établit tous ses soldats : ici des guerriers vêtus de coton blanc ; là d'autres encore, noirs comme des nègres.

Le vent du Nord prit sa course et alla dire tout cela au Printemps, ajoutant : « L'Hiver a tout pillé dans ta maison tes perles et tous les ornements dorés.

Il a arraché les bracelets et les boucles d'oreille des roses, tes bien-aimées. .

Il a brisé la flûte des rossignols, tes musiciens.

Alors le Printemps s'écria : « Je veux tirer vengeance de l'Hiver impie.

« Je vais rassembler mes troupes vêtues de brocart vert ; mes soldats aux cheveux frisés, minces comme des cyprès.

« Les ormes seront mes cavaliers, les ormeaux mes fantassins.

« L'arc-en-ciel sera mon arc, et les branches du saule seront mes flèches ; les pétales des tulipes seront mes éten-



LE DÉPART POUR LA CHASSE.

D'après une peinture persane (Bibl. nat., Estampes).

From an Indian ms (Cl. H.)

dards ; les nuages seront mes éléphants de combat et le tonnerre les passera en revue. »

Le Printemps envoya son avant-garde chez l'Hiver, pour y allumer un grand feu resplendissant comme l'aurore, et lui fit dire : « Grand monarque, dans cinquante jours je serai chez toi, avec mes richesses, avec cent mille coupes de vin rouge ; les petits rossignols à tête rouge chanteront ; les petits jasmins aux joues de corail pleureront des larmes parfumées, pour que tu puisses t'asseoir sous la verdure et écouter les musiciens. »

La grappe de raisin

La grappe de raisin racontait un jour à un vieillard :

« Je ne me suis pas très bien conduite, et j'ai été impudique avec le soleil, qui m'a rendue grosse. Aussi le maître de l'Univers, pour me châtier, m'a fait la tête noire et penchée vers le sol ; il m'a livrée aux guèpes qui me piquent tout le jour.

Prends un coutelas et coupe moi la gorge. Puis mets-moi dans un panier qu'un serviteur portera dans une cuve où tu me fouleras aux pieds. Tu me donneras trois cents coups de talon sur la tête. Tu jetteras mes os, mes muscles et ma peau déchirée ; et tu verseras mon sang dans un tonneau où tu le garderas enfermé pendant toute une année.

Peut-être alors toi et tes amis serez-vous contents de moi, lorsque vous me boirez à la santé du Prince, au son des cymbales et des flûtes.

Le poète quitte sa bien-aimée

Lorsque je pris la détermination de m'arracher à la compagnie de ma bien-aimée, il me sembla que je me perçais le cœur avec un fer brûlant, et qu'une flamme ardente montait jusqu'à mes yeux, pour redescendre sur mes joues en larmes de feu.

Ma bien-aimée, me voyant au milieu des fleurs, et me dirigeant en titubant vers mon cheval, me dit : « Pourquoi me quittes-tu ? Pourquoi me donnes-tu ce tourment ? Tu n'es pas un conquérant, tu as déjà parcouru le monde ; pourquoi vouloir le parcourir encore ? Repose-toi et prends une coupe de vin. Comme ton coursier est laid ! comme je hais cet artisan de nos malheurs ! »

Je répondis alors à ma bien-aimée : « O toi qui m'es plus

douce et plus chère que la vie ! Je le sais, j'ai déjà fait beaucoup de grands voyages, et n'en ai retiré nul profit. Tu me l'as reproché déjà ; ne me le reproche donc plus. Mais du voyage que je prépare tu me verras revenir riche.

Elle tint alors la bride de ma monture et je partis par la nuit sombre ; l'air était noir comme la poix mais le firmament s'était paré de tous ses joyaux. La queue du scorpion était dans le ciel comme les perles répandues dans les cheveux dénoués d'une femme.

La voie lactée était comme la route de Moïse à travers le fond de la mer. Les étoiles de la grande ourse ressemblaient à des boules d'argent sur le jeu de paume.

Au bout de quelque temps, apparut au-dessus de la montagne la lune au visage couleur de safran, couleur du visage de ceux qui ont quitté leur bien-aimée.

La terre s'en trouva illuminée, mes yeux furent éblouis, mon cœur et mon cerveau restèrent pensifs.

Mon coursier fendait le sable comme un nageur traverse l'eau ; son ventre rasait le sol et le sol semblait se creuser sous lui. Je sortis enfin de cette plaine de sable et rendis grâce à Dieu.

Tout à coup, se dressa devant moi un dragon furieux rugissant et déchirant le sol sous ses griffes, sa queue enveloppait l'Occident et sa tête se posait sur l'Orient. Son aspect horrible m'effraya, glaça le sang dans les veines de mon dos.

J'invoquai alors sur lui la faveur du roi et il poussa un grand cri ; puis il s'inclina très bas devant moi et me dit : « Passe ; je ne te ferai aucun mal, car je suis l'obligé du roi dont tu chantes les louanges ».

Ainsi c'est à la faveur du roi que je pus passer sans encombre ce lieu maudit.

Ma route traversait ensuite un site ravissant ; les collines semblaient recouvertes d'étoffes chatoyantes ; les branches vertes, s'entrelaçaient aux branches vertes, et les bosquets semblaient des appartements décorés de fleurs.

Grâce à l'incroyable profusion des tulipes, on se serait cru au Temple un jour de fête.

Ainsi j'arrivai au palais du roi, et j'envoyai une colombe vers ma bien-aimée, emportant une lettre sous son aile. Dans cette lettre je disais : « O ma chère bien-aimée, j'ai atteint enfin l'objet de mes désirs. Je suis dans un palais

merveilleux que dorent les rayons du soleil, dans un palais qui semble gouverné par le bonheur et la fortune. Sur le trône est assis un roi dont la victoire est l'amie, dont le sabre porte l'empreinte de la terreur du jugement dernier, terreur telle qu'elle peut faire enfanter aux femmes des crocodiles ou des bêtes féroces.

Un hammam

O temple plein de lumière, de chaleur, dragon à l'haleine de feu, ou squelette d'airain, percé à l'intérieur de trous nombreux, d'où sort de la chaleur, toi qui es fait de terre, malgré ton haleine de feu, semblable à la salamandre qui est accoutumée à la flamme, pareil aussi au monstre aquatique.

Sans cesse on voit circuler dans tes veines des êtres, démons ou fées, vieux ou jeunes. Tu les engloutis un à un, hommes et femmes, et tu les rends tous ensuite.

Puisses-tu ne jamais être privé d'eau ni de feu. Chaque fois que tu pousses un soupir de chaleur, des sources d'eau jaillissent de tes yeux.

Poème bachique

O vin, qui as arraché à tout jamais la tristesse de mon cœur, je te voue à tout jamais mon âme avec mon corps.

Partout où tu es, tout me semble bon ; ma veille m'est douce avec toi autant que me l'est sans toi le sommeil.

Tous les plaisirs de la vie ne me sont rien sans toi, et je veux que jamais tu ne me quittes.

Là où sont les traces de ton passage sont aussi les souvenirs de mes heureux jours passés.

C'est Dieu qui t'a donné à moi ; puisque les plaisirs de mon âme et de mon corps sont par toi inégalables.

Puisses-tu aller sans arrêt de mon tonneau à ma coupe et de là à ma bouche.

Puissé-je toute ma vie sentir ton parfum dans mes repas, et ton teint vermeil puisse-t-il ne quitter ni ma joue ni mes vêtements.

O mes amis, lorsque mon corps sera sans vie, lavez-le avec du beau vin rouge ; enveloppez-le dans des feuilles de vigne, et couchez-le dans la terre, au pied des ceps lourdement chargés de grappes, car il n'est point de meilleure demeure pour attendre le jour du jugement dernier.

L'hiver

Un gros nuage surgit des montagnes, qui ressemble à un monstre à la croupe tortueuse ; il ressemble à une négresse enceinte, qui va accoucher d'une fille à tête blanche comme les vieilles dont la tête est semblable au duvet du cotonnier.

Ces filles viennent du ciel toutes petites, toutes petites comme des flocons de coton.

A leur chevet sont assis des corbeaux comme des nourrices au voile noir.

Sur le chemin qui mène à la vigne on voit un grand nombre de cyprès qui semblent des jeunes filles aux bottines noires et à la chemise blanche ; par dessus leur chemise elles ont un voile qui descend de leur tête à leurs cuisses. Et les corbeaux qui sont dans les branches des cyprès semblent être le casque noir des jeunes filles.

La terre semble couverte d'usines toutes noires d'où sort du papier blanc. Mais d'habitude le papier devient sec lorsque le soleil brille dessus, tandis que l'humidité de celui-ci augmente sous la chaleur du soleil.

Les bassins gelés ressemblent à des tambours de glace sur lesquels les nuages jouent avec leurs grêlons.

Ah qu'il est préférable à sortir de rester chez soi auprès d'un bon feu !

D'un côté l'on entend le bouillonnement de la marmite et de l'autre les chansons de ses amis ; sur la broche rôtit la poule aux cuisses comme des pilons de mortier.

Et l'on boit avec ses amis le vin qui remplace le soleil caché.

Fin d'automne

Servante, lève-toi et verse nous du vin.

Les grenadiers pâlissent ; les parterres de fleurs sont unis comme une plaine ; la tulipe à côté du jasmin sur la pelouse ne semble plus une branche rouge qui murmure des secrets à une oreille blanche ; il n'y a plus de rosée dans le calice des fleurs.

Les rameaux du myrte sont maintenant comme des chevelures noires. Et les grenadiers, autour de l'orme, semblent des pèlerins rassemblés pour le départ à la Mecque.

Le coing est comme couvert de poussière et le citron a laissé tomber sa cuirasse d'or ; le cep de vigne semble sortir

de chez un teinturier d'indigo ; le rossignol ne chante plus ; la tourterelle, dans les branches, ne récite plus de poèmes.

Le rossignol a cassé son luth, rejeté son nid et s'est réfugié dans un coin.

Les grappes de raisin pendent aux ceps ; leurs ennemis vont venir leur couper la gorge, les écraseront dans une cuve et jetteront leur sang dans un tonneau qu'on bouchera.

Le poète apostrophe un de ses détracteurs.

Étourdi, que fais-tu ? Je te croyais plus de raison et d'intelligence ;

Tu prétends que mes louanges au roi ne sont que mensonges ? Il faut que tu sois bien hardi pour oser proférer de telles paroles !

Tu m'irrites, sans te douter que tu mords le tigre à la queue, et qu'il est dangereux de chatouiller les pattes du lion.

Lorsque tu es avec moi, tu me fais des gracieusetés, et si je te quitte, tu ne parles que de mes prétendus défauts. N'est-tu pas honteux ?

Sois mon ennemi ou mon ami ! Mais tu n'es ni l'un ni l'autre. Crois-tu que ce soit honnête ?

Celui qui est poète doit reconnaître un poète, comme un faucon sait distinguer un faucon d'un autre oiseau plus petit.

Si je ne suis pas un imposteur, c'est toi qui en es un, car tu me traites d'imposteur.

Mais tu ne saurais en imposer à personne. Des poètes riches en paroles et en pensées m'ont mis à l'épreuve et ont reconnu mon mérite.

Soumets-toi donc à l'épreuve toi-même, et mon souffle passera sur tes pauvres poèmes comme un vent sur une plaine desséchée.

Ce qui te déplaît dans mes vers, c'est qu'ils aient plu au roi.

Puissè-je avoir mille ennemis comme toi, car plus il y a de vent, et plus vite marche le navire.

Prince ! que ta vie soit éternelle ; que tu aies un trône d'or, un dais de pierreries; d'un côté, un rang de pages ; de l'autre, un rang de jeunes filles.

Les fleurs et les oiseaux

Jardinier, que se passe-t-il au jardin ? Pourquoi tous ces joyeux ébats d'hommes ivres ?

Que raconte donc avec tant de volubilité le rossignol à la rose ? La porte du bosquet de cyprès est ouverte. Que se passe-t-il dans le bosquet ?

De nouveau, le printemps arrive et met tout en mouvement. Il tourne la tête de la violette, il remplit d'ambre jaune la bouche des jasmins, et creuse une fossette dorée dans son menton ; il dore la tête du narcisse ; il revêt le cyprès d'une tunique verte.

Il couvre les ormes d'une fine soie ; il répand des pierreries sur les saules ; les ramiers y viennent et y chantent leurs poèmes ; les rossignols vont bavarder sous les roses.

Le coq de bruyère s'agite et a revêtu ses plumes neuves rayées de brun ; la fauvette babille agréablement.

A toute alouette un petit bonnet a poussé sur la tête et les corbeaux ont quitté le jardin.

La perdrix est grave comme un étudiant ; elle s'est attaché une gorgerette noire et porte une tunique semblable à celle des étudiants ; elle a mis ses petits pieds dans des bottines de maroquin.

La huppe semble un courrier qui traverse le pays des nuages. Comme les messagers, elle met la lettre tantôt sur sa tête, tantôt sous son bras ; dès qu'elle s'arrête elle gratte le sol comme si elle y voulait cacher sa lettre.

Le jardin est la maîtresse et le nuage l'amant. La maîtresse était plongée dans le sommeil et son amant était au loin.

L'amant revenant regarda de loin sa bien-aimée. Il poussa un cri qui retentit dans toutes les oreilles. Son cœur était brûlant ; il y porta la main et déchira sa tunique, de sorte que sa bien-aimée vit le feu qui consumait son amant pendant son absence.

L'eau fertilisante s'échappa des yeux du nuage, coula avec abondance et l'herbe poussa dans le cœur de la maîtresse.

DJELAL-ED-DIN-ROUMI

Mohammed Mewlânâ Djelal-ed-din, surnommé Roumi (le Grec) est le plus grand poète mystique non seulement de la Perse mais de tout l'Orient. Il naquit à Balkh en 1207 et mourut à Komah en 1273. Chef de la secte des Sofis, il fonda le « mewlewis », (ordre des derviches tourneurs). Son principal poème, à la fois moral et allégorique, est El Mesnévi, *qui comprend quarante mille strophes. C'est une suite d'effusions de l'âme absorbée dans les contemplations. Témoin ce fragment :*

INVOCATION A LA DIVINITÉ

O toi, l'unique, le seul vivant et le seul sage. Seigneur et Dieu, nous avons péché gravement envers Toi. Tu nous avais protégé dans le voyage de la vie. Seigneur et Dieu, et nous avons gravement péché. O toi, l'unique, ouvre ta main bienfaisante, toi qui es vénéré et saint sans limites, aie pitié de nous, car la miséricorde est ton privilège. Seigneur et Dieu, nous avons péché grandement. Ce sont les passions qui nous chargent de chaînes, les désirs qui font de nous des esclaves, et nous poussent à demander des choses cachées. Seigneur et Dieu, nous avons péché grandement Nous sommes faibles, besogneux, pleins de honte, nous errons insensés sur une terre lointaine, et nous sommes retenus par les chaînes du corps. Seigneur et Dieu, nous avons péché grandement. Ceux qui se prosternent au pied de tes autels, disent ta gloire, te prient et te supplient. Seigneur et Dieu, nous avons péché grandement. Devant toi fuit le mal, tu pardonnes toutes les fautes, tu accordes ta grâce à tous. Seigneur et Dieu, nous avons péché grandement. Comme le chant du rossignol au matin, ta voix se fait entendre au milieu de nos plaintes, nous réconforte dans nos douleurs et nos angoisses. Seigneur et Dieu, nous avons péché grandement. O prince qui lies et délies tout, vois les légions de tes fidèles qui n'attendent leur salut que de toi. Seigneur et Dieu nous avons péché grandement. Tu caches les fautes de tes serviteurs, tu te pares de toutes les richesses, et ta volonté est sans bornes. Seigneur et Dieu, nous avons péché grandement. Ne noùs laisse pas succomber à la tentation, nous t'implorons avec repentir. Ne nous inscris pas dans le livre noir. Seigneur et Dieu, nous



LA PÉRI.

D'après une peinture persane (Bibl. nat., Estampes).

Indian (Cl H)

avons péché grandement. Écoute, ô tout puissant, Djelal qui dans sa peine t'adresse son ardent amour, ô maître, et joint sa voix au chœur sacré des chérubins. Seigneur et et Dieu, nous avons péché gravement.

HAFIZ (1)

Mohammed Schemz-ed-dîn, surnommé Hâfiz (« celui qui sait le Coran par cœur » ou « celui qui a fait beaucoup de poèmes ») naquit à Chiraz au début du XIVe *siècle et mourut en* 1389. *C'est l'Anacréon persan. On lui doit une grande quantité de compositions lyriques qui sont considérées comme les plus belles et les plus passionnantes de la Perse.*

La nature rêveuse des Persans a trouvé dans le poète Hafiz un interprète élégant et concis. « Moins de mots que de sens » telle semble être sa devise. Il s'ensuit que ses œuvres présentent quelque obscurité.

Ses vers chantent avec allégresse le vin et l'amour ; mais il ne faut entendre par « amour » que la foi religieuse ; sa « bien-aimée aux longs cheveux dénoués, embaumés de musc, aux yeux langoureux » c'est la divinité.

Hafiz ne voulut jamais quitter la ville de Chiraz, quelque séduisantes que fussent les offres des princes ; il y mourut et sa tombe est encore aujourd'hui l'objet d'un pèlerinage.

Odes

Échanson, fais circuler les coupes où les convives boiront le vin évocateur. L'amour nous semble un précepte facile à suivre ; mais que de difficultés il présente !

Les cœurs se remplissent de sang sous l'influence de l'amour, grâce au parfum qui s'échappe de cette chevelure aux boucles embaumées, aux nattes capricieuses.

Répands le vin sur l'autel : le sacrificateur t'y invite, et celui qui conduit connaît sa route, celle que nous avons à suivre nous-même.

De quel repos pourrais-je jouir dans la demeure de ma bien-aimée, lorsqu'à tout instant les grelots de la caravane m'annoncent l'instant du départ ?

---

(1) *Cf.* Rosenzweig. *Der Divan des Hafis* (Vienne 1858).

La nuit est complète ; le tourbillon de la vie nous entraine sur ses vagues décevantes. Ceux qui sont en repos sur le rivage ignorent nos tourments.

Le secret de mon cœur n'a pu rester caché, et tout le monde s'en entretient.

Ne quitte pas ta bien-aimée, Hafiz, un seul instant. Attache ton regard au sien, renonce à tout et suis-la.



O toi dont le visage resplendissant efface l'éclat de la lune, la fossette gracieuse de ton menton est la source de la beauté.

Mon âme est sur mes lèvres, prete à s'échapper vers toi. Que veux-tu qu'elle devienne ? Doit-elle rentrer en moi-même, doit-elle voler vers toi ?

Quand donc pourrai-je reposer ma tete enfiévrée dans les flots de ta chevelure dénouée ? Mon cœur languit dans l'attente de ce jour tant désiré.

Le feu de ses yeux embrase tout le monde. Que ne cachent-ils en eux leur flamme, que ne laissent-ils en repos ceux qui souffrent !

Dirige vers moi le zéphyr qui se parfume en passant sur tes joues ; peut-être alors pourrons-nous respirer la poussière de tes pas.

Je vide ma coupe à l'éternité de ta vie, ma coupe remplie au festin du premier des rois.

O Zéphyr, porte aux infidèles mes paroles : je souhaite que leurs têtes servent de boules à leur propre jeu.

Quand tu passeras près de moi, relève ta robe : je suis étendu sur la terre, moi ta victime, et tu pourrais tremper ton vetement dans le sang que tu fis sortir de mon cœur.

Dieu puissant, aie pitié de moi, et donne-moi la force d'aller poser mes lèvres au seuil de la porte de ma bien-aimée.

Puissent tes levres roses me donner un jour le doux aliment d'amour !



O belle Turque de Chiraz, satisfais les vœux de mon amour, et je donne Samarkande et Boukhara pour le grain de beauté de ta joue.

Échanson, remplis ma coupe : il n'est pas en Paradis de jardins ni de rivages semblables à ceux de cette ville où habite la plus belle des femmes.

Les femmes aux regards si doux ont détruit le repos de mon cœur, comme des soldats ivres pillent la table du festin.

Mon amie est parfaitement belle. L'aimerai-je jamais assez ? Quel besoin son visage si beau a-t-il du fard de l'amour ?

L'amour enfin soulèvera le voile dont Zuléïka recouvre sa vertu, car l'amour de Yousouf grandit chaque jour.

O Échanson, chante nous tes refrains les plus gais, et ne recherche pas les vains mystères : personne jamais ne les percera.

O mon âme, écoute ce conseil : les jeunes gens doivent suivre les avis des sages vieillards.

De tes lèvres la douceur découle, et les paroles sévères ne te vont point.

Cette ode, Hafiz va nous la chanter, et le ciel, détachant les étoiles, les répandra en offrande sur lui.

***

O Soufi, viens admirer dans la coupe de cristal le vin couleur de rubis.

L'oiseau divin ne sera jamais pris par personne, et les filets qu'on lui tend ne prendront que le vent.

Vide une coupe à la table de la vie et va-t-en, Tu ne verras Dieu qu'un instant.

Adam quitta le Paradis lorsqu'il eût goûté la joie : fais comme lui, réjouis toi aujourd'hui, car qui sait ce que demain te réserve ?

L'homme ivre de coupes de vin peut seul prétendre expliquer les mystères ; les prêtres n'y prétendent pas.

O mon cœur, tu t'es flétri sans que j'aie pu cueillir les roses du jardin de la vie. Il n'est plus temps pour moi de rechercher la gloire, et la seule couronne que je puisse attendre est celle des cheveux blancs.

***

Échanson, remplis ma coupe, et ne pense pas aux chagrins à venir.

Donne-moi une coupe pleine de vin, qui m'aidera à jouer la comédie de la vie.

Remplis ma coupe. Je nargue la mauvaise renommée.

Verse le vin, qui abat le vent de l'orgueil.

Je garde dans mon cœur un cher secret et personne n'est digne de recevoir ma confidence.

Seule, ma bien-aimée par sa présence peut calmer les tourments de mon cœur.

Hafiz, prends patience, endure ton mal et tu seras récompensé.

* * *

Je ne puis contenir mon cœur, ô mes amis. Le secret qu'il renferme va m'échapper.

O vent qui pousse le vaisseau du monde, lève-toi ! Grâce à toi, nous atteindrons le port sublime.

La joie du monde est courte. O bien-aimée, hâte-toi de combler ceux qui t'aiment.

Toi qui répands le trésor de ta beauté, prends pitié de l'état lamentable du pauvre derviche.

La paix du monde est suspendue à deux crochets : bienveillance et modération.

La fortune ne nous a pas accueillis. Si nous ne te plaisons pas, change les arrêts du destin.

Le vin dont on médit vaut mieux pour nous qu'un baiser d'une vierge.

Calme ton aigreur, ami, car ton amie pourrait te faire fondre comme cire.

Si tu souffres, enivre-toi : l'ivresse donne au plus pauvre l'illusion de la royauté.

Hier soir, le rossignol chantait. O vous qui buvez, il vous saluait.

C'est malgré moi que je chante l'ivresse. O toi qui sais pourquoi, prends-moi en pitié !

* * *

Les roses disent au rossignol : la vie passe entre la jeunesse et les jardins fleuris.

O Zéphyr, si tu passes auprès des roses et des cyprès, porte leur mon hommage.

O toi qui fais de tes cheveux des coques si gracieuses, prends pitié de mon cœur, déjà pris dans le tourbllon d'amour.

Tous ceux qui méprisent le vin rempliront un jour les tavernes.

Sois l'ami des amis de Dieu. Seuls ceux qui furent dans le Var de Noé échappèrent au déluge.

Ne cherche pas à percer les saints mystères, tant que ton âme appartiendra à ton corps.

Si la servante est aussi jolie, je balaierai de mon front le seuil de la taverne.

Chacun reposera sous deux poignées de terre. Quel besoin ont donc les riches de faire si hauts les murs de leur palais ?

Quel besoin as-tu de tresser ta chevelure, qui déjà embaume le musc ?

O lune du ciel, le royaume du monde t'appartient ; quitte ton enveloppe périssable.

Hafiz, bois le vin qui rend joyeux, et n'affecte pas les avis dévots des mauvais serviteurs du Coran.

* * *

O Zéphyr, va dire à ma bien-aimée que c'est à cause d'elle que j'habite avec les loups.

O rose, ton orgueil t'égare-t-il à ce point que tu méprises le pauvre rossignol ?

Pourquoi ces femmes qui sont belles, dont les yeux rivalisent d'éclat avec les étoiles, sont-elles rebelles à l'amour ?

Ton visage est ravissant ; il serait parfait si l'on voyait sur ta joue le grain de beauté emblème de la fidélité.

Lorsqu'avec ton ami tu videras ta coupe, songe à ceux qui dans la leur ne boivent que du vent.

C'est avec les qualités du cœur que l'on prend le cœur des hommes. Ce n'est pas avec de fausses apparences.

* * *

Le prêtre, en sortant de la mosquée, entra dans la taverne. Quel exemple pour les fidèles !

Comment pouvons-nous rester tournés vers la mosquée sainte, lorsque le prêtre est tourné vers la taverne ?

Suivons le donc, puisqu'il en est ainsi.

Si nous pouvions discerner à quel point l'amour rend heureux, tous les hommes rechercheraient de si douces chaînes.

J'avais pris dans les filets de mon cœur l'oiseau d'amour, mais tu dénouas ta chevelure et il s'est envolé à nouveau.

Ton visage est pour nous un attrait divin ; voilà pourquoi nos vers ne chantent que des choses charmantes.

Nos lamentations toucheront-elles enfin ton cœur dur ?

Le vent dénoua tes belles tresses et mes yeux les contemplèrent amoureusement ; depuis j'endure de cruels tourments. Voilà les bienfaits que ta chevelure a répandus sur moi.

Hafiz dès lors ne quittera plus la taverne puisque le prêtre y est encore.

***

Qui portera mes paroles à ma hautaine bien-aimée ? qui lui dira : ne chasse pas celui qui souffre d'amour ?

Dieu est le seul refuge que j'ambitionne. Sa grâce, s'il daigne la répandre sur moi sera ma défense contre les coups du destin.

Tu enlèves le voile qui couvre ton visage, et tous les cœurs s'enflamment. Pourquoi es-tu aussi coquette ?

J'attends tous les matins un mot de toi qui m'aide à passer la journée, en réjouissant le cœur de celui qui t'aime.

L'amour de Dieu verse au cœur d'Hafiz un vin réconfortant. C'est là le secret de la force du poète.

***

Je ne suis qu'un débauché qui s'enivre. Quel rapport entre moi et les beautés de la foi ?

Quelle différence entre des paroles pieuses et les accords d'un instrument profane !

Je m'éloigne de la Mosquée, et je vais vers la taverne où l'on boit le vin limpide.

Le temps n'est plus où ma bien-aimée était auprès de moi. Son souvenir seul m'est resté. Mais elle, qu'est elle devenue ?

La divinité sainte n'a pas d'attraits pour un cœur

corrompu. Les flambeaux renversés ne ressemblent pas au soleil éclatant.

Vois le menton arrondi de ce frais visage ; garde-toi de la fossette perfide qui est au milieu.

La poussière de tes pas est un baume pour mes yeux. Où pourrais-je aller en sortant d'ici ?

L'infidèle ne connaît plus le repos ni le calme.

***

Échanson, verse le vin dans notre coupe, toi, chante, et les désirs de nos cœurs seront satisfaits.

Dans la coupe se réfléchit l'image de l'être aimé. Voilà pourquoi nous aimons boire.

Dès qu'apparaît ma bien-aimée à la taille de cyprès, au visage gracieux, les perfections des autres créatures s'éteignent, et cependant elles aussi sont grandes et belles Mais ma bien-aimée les surpasse toutes.

Celui que l'amour soutient ne peut pas mourir, et le terme de notre existence n'est écrit que dans le livre de l'Univers.

Le jour du jugement dernier, les bonnes œuvres de l'infidèle ne vaudront pas mieux que les mauvaises actions. du vrai croyant.

O Divinité, quand nous seras-tu propice ? Pourquoi nous délaisser ? Bientôt tu nous oublieras tout à fait.

L'ivresse rend langoureux les yeux de ma bien-aimée. Voilà pourquoi nous aimons l'ivresse.

Laisse couler tes larmes, Hafiz ; l'oiseau d'amour viendra chercher ces perles et se prendra dans le filet.

***

Amis, buvons le vin du matin : l'aurore teinte en rose le ciel, et les nuages ressemblent à des troupeaux de moutons.

Du vin, amis, buvons du vin : les tulipes ont des colliers de gouttes de rosée.

Buvons le vin limpide : le vent frais souffle sur la prairie.

Buvons le vin couleur de feu : le gazon est plein de fleurs dorées.

Dieu, ouvre-nous la porte de la taverne ; nous y boirons le vin en ton honneur.

La joie éternelle est versée par les lèvres de la bien-aimée ; tes lèvres peuvent déverser sur mon cœur saignant leur amertume.

Hafiz espère : la fortune enfin te comblera de ses dons.

DSCHAMI (1)

ou, pour donner son nom entier : Mevlana Abd er-Rahman Dschami.

Il était fils de parents pauvres et naquit en l'an 1414 *de notre ère au village de Dscham (province Chardschard) d'où il tira son nom de* Dschami *qu'il explique cependant d'autre façon : « parce que, dit-il, il trempa sa plume dans la lie du gobelet (dscham) d'un mufti. » Dès sa jeunesse il s'adonna à l'étude des sciences mystiques, qui étaient alors en grand honneur ; de là vient qu'une partie de ses écrits montre plus ou moins de rapport avec ses états d'âme idéalistes ou extatiques.* Dschami, *en raison de sa science qui lui valut le surnom de* Mevlana, *gagna l'amitié du prince de Hérat ainsi que la notoriété parmi le peuple. Il a énormément produit, car outre trente-quatre œuvres en prose mystico-philosophiques, biographiques, critiques, etc. ; nous possédons de lui* 16 *œuvres poétiques, parmi lesquelles les célèbres* Heft-Evreng *(les 7 étoiles de l'ourse), les quatre divans et le* Béharistan *(jardin du printemps). L'ouvrage* Heft-Evreng *se compose de sept différents poèmes romantiques dont les plus renommés sont* : Yousouf *et* Zuleika, Leila *et* Madschnoun *et* Hirednameh Iskender *(Livre de la Sagesse d'Alexandre)*.

Dschami *mourut comblé d'honneurs à l'âge de 78 ans, en* 1492. *Les frais de ses funérailles furent supportés par le sultan Hussein, et le célèbre poète ministre Emin-Ali Schir posa la première pierre de son tombeau après avoir prononcé l'oraison funèbre du poète.*

YOUSOUF ET ZULEIKA

Cette épopée romantique en 74 chants raconte l'histoire si aimée dans tout l'Orient du jeune chananéen Yousouf (Joseph)

---

(1) Cf. Barbier de Meynard, *La poésie en Perse*. — [illegible] *Dschami's [illegible]*, Vienne [illegible].

et de Zuleïka l'épouse du grand Vizir Egyptien. Le contenu du poème Persan, s'écarte en bien des endroits de la donnée biblique. L'œuvre de Dschami *est un bel échantillon de la poésie orientale et nous devons en reconnaître l'éclat, la justesse des pensées et la chaleur des expressions, en faisant la part, bien entendu, des hyperboles en figure et en pensée, si chères aux peuples d'Orient.*

Le poème commence par un chant intitulé : le « Bouton de Rose ».

Le bouton de rose, espoir de la fleur, s'épanouit avec la permission de Dieu.

Donne-moi une rose de ce joli buisson ; mes pensées, comme ces fleurs, forment un jardin plein de sourires.

La brise, en passant sur ces roses, leur empruntera leur parfum, viendra m'éventer et me préservera des revenants et des sorciers.

La rose au milieu des feuilles sombres est comme l'espoir parmi les souffrances.

O rose, tu réjouis mon esprit et je prie Dieu avec ferveur.

Malgré l'obscurité qui m'entoure, tu envoies jusqu'à moi ta lumière et ton parfum.

Que ma bouche soit comme une balance, sur le champ de bataille des paroles, pour qu'il en sorte ce que mon cœur contient de plus précieux.

Puis vient le chant de la « Beauté et de l'Amour ».

Le monde était plongé dans le désert du néant. Le désir mauvais n'existait pas. Tous les êtres vivaient dans la liberté sous le ciel immense.

Les voiles des vêtements étaient purs et diaphanes comme les visages qu'ils recouvraient, qui ignoraient la tentation flatteuse des miroirs et les mauvaises pensées qui en découlent.

La simplicité et la franchise étaient les règles de l'existence sage. La beauté était souveraine. Le ciel servait de miroir et inspirait les saines pensées comme un reflet de sa splendeur.

Le firmament constellé d'étoiles était comme un parterre semé de roses brillantes où la lune était comme un papillon cherchant sa nourriture en volant d'une fleur à l'autre, ou comme un lotus épanoui.

Zuleïka, libre dans une contrée heureuse, parcourait les

jardins et les vallées, respirant çà et là une fleur, ou chantant comme un rossignol.

Elle avait besoin de l'affection de toutes ces choses, ce qui indiquait en elle la recherche d'un amour légitime pour une âme pure comme la sienne.

Le poème suivant est intitulé : la Beauté de Yousouf.

Dans ce monde où chacun suit sa destinée, toute chose est nécessaire ; si le soleil ne brillait pas au firmament, les étoiles seraient invisibles aussi, et aussi la lune ; si le soleil ne chauffait pas la terre que le laboureur a déchirée, où seraient les belles récoltes ? Où seraient les roses si le printemps ne succédait pas à l'hiver ?

Lorsqu'Adam fut mort, Seth lui succéda à la tête des hommes pour leur apprendre l'amour de Dieu.

. . . .

A Chanaan vivait Jacob qui possédait de grandes richesses et avait reçu douze fils dont l'un, Yousouf, ayant perdu sa mère alors qu'il n'était encore âgé que de deux ans, était l'objet de toute la tendresse de son père. Celui-ci le fit élever par sa tante, et lorsqu'il fut un peu plus avancé en âge, Jacob le fit venir auprès de lui. Sa tante, avant de le laisser partir loin d'elle, donna à Yousouf un talisman saint qui devait détourner de lui le malheur ; c'était une ceinture enrichie de pierreries, dont elle entoura la poitrine du jeune homme sans qu'il s'en aperçût.

Aussitôt après le départ de Yousouf, elle se mit à accuser Yousouf de lui avoir dérobé la ceinture. Ainsi commencèrent les malheurs de Yousouf.

C'était un jeune homme d'une grande intelligence et d'une grande douceur, et de plus, beau comme une houri du ciel de Mahomet.

Zuleïka, qui dans ses songes recherchait un idéal de beauté sur le visage des houris qui peuplaient son sommeil, avait déjà vu Yousouf en rêve puisqu'il avait la beauté céleste.

Elle était elle-même d'une merveilleuse beauté. Ses yeux semblaient ceux d'une biche et de longs cils les ombrageaient. Elle était fille d'un prince et portait fièrement la tête ; elle était le plus précieux joyau du trésor de son père, la perle de son diadème ; son corps était flexible comme un rameau et cependant sa sveltesse n'était pas disgracieuse ;

comme un rameau s'infléchit sous le vent et se redresse ensuite, le corps de Zuleïka se courbait gracieusement pendant qu'elle marchait.

Ses dents étaient comme des perles dans un écrin de velours ; son menton était blanc comme l'ivoire et des fossettes gracieuses creusaient ses joues lisses et roses comme la pêche mûre.

Ses yeux noirs, dans sa figure blanche, étaient comme les pépins d'une pomme savoureuse.

Son père lui avait fait don de merveilleuses étoffes, de robes de brocart et de soie ; il n'était pas de jour où on ne lui fît de somptueux cadeaux, et elle avait reçu de son père les dépouilles d'un grand nombre de sesriches ennemis.

Sa douceur et sa bonté égalaient sa beauté ; aussi rendait-elle heureux tous ceux qu'elle touchait de sa main et, ceux-là oubliaient leurs maux.

Ses pieds délicats avaient pour ongles des pétales de rose ; la peau en était blanche comme le lait et la chair tendre comme celle d'un jeune agneau ; sur sa tête elle portait une couronne dont chaque pierre eût payé une province et aux oreilles des rubis avec chacun desquels on eût acheté une ville.

Mais ces ornements, quoique magnifiques par eux-mêmes, empruntaient leur éclat à la beauté de celle qui les portait.

Un prince de sang royal n'eût pas été digne de baiser l'un de ses pieds ou la lisière de son manteau. Sa fine chemise seule pouvait avoir le bonheur d'enserrer son corps.

Elle faisait sa société des plus jolies des filles des grands chefs ; et ses esclaves étaient les plus belles parmi les esclaves.

Son cœur pur ignorait l'amour et toutes ses actions étaient celles d'une enfant ; elle ignorait la douleur et vivait dans une joie parfaite.

Le Rêve de Zuleïka.

Tout dormait dans la nuit pure : les étoiles du ciel, les oiseaux des bois, les poissons des lacs et les cloches elles-mêmes. Dans sa maison gardée par des gardiens vigilants, Zuleïka reposait sur son lit de brocart d'or ; des narcisses blancs brillaient dans ses cheveux dénoués, ses yeux étaient clos, mais son cœur battait et son imagination travaillait ;

il lui sembla qu'un jeune homme de grande beauté se tenait à côté de sa couche. Il lui sembla que le soleil brillait dans sa chambre, mais c'était le rayonnement du front de sa vision; sur son visage étaient des signes d'une beauté céleste; les regards de ses yeux perçaient le cœur de Zuleïka, et de sa bouche à l'haleine embaumée de musc, sortaient des paroles douces comme le murmure d'une source dont l'eau pure eût passé entre des cailloux de perle et de rubis qui étaient ses dents et ses gencives.

Ses bras étaient blancs et lisses comme la neige des bras des péris et des houris, mais il ne pouvait y avoir une péri ou une houri d'une beauté semblable.

Aussi Zuleïka sentit l'amour entrer dans son cœur et gonfler ses seins. Toutes ses pensées allèrent à l'amour et elle en était transportée jusqu'à verser des larmes et à perdre complètement le sentiment. Telle est la puissance d'une image contemplée dans le sommeil.

Zuleïka se réveilla, un sourire de bonheur sur ses lèvres, mais aussitôt que fut évanouie l'apparition charmante, elle sentit l'amertume entrer en elle, et tout lui sembla affreux dans ce qui l'entourait; de même celui qui a bu le vin couleur de rubis repousse sa coupe qui ne contient que de l'eau fade.

Après cette vision, Zuleïka refusa d'épouser tous ceux qui demandèrent sa main ; or, il était venu de jeunes seigneurs de contrées fort éloignées. Elle croyait fermement que la vision qu'elle avait eue n'était autre que l'image du grand vizir de son père. Aussi supplia-t-elle celui-ci d'ordonner au grand vizir de demander sa main ; le mariage est décidé. Le matin du jour où il doit s'accomplir, le grand vizir est sous une tente, Zuleïka en habite une autre toute proche. Mais elle ne peut surmonter l'ardent désir de contempler son époux avant le mariage ; aussi court-elle à la tente du grand vizir ; elle fait un trou dans la toile et y glisse son regard curieux. Déception cruelle : le grand vizir ne ressemble pas à l'apparition aimée !

Elle tombe évanouie sur le sol. Mais un ange vient la visiter et lui dit : « Ce qui te semble impossible à supporter te deviendra supportable. Inconsolable, tu arriveras à te consoler. Le grand vizir n'est pas celui que tu aimes : mais par lui tu arriveras à retrouver l'objet de ton amour.

Tranquillise-toi : la perle que tu cherches n'est pas perdue pour toi. »

Zuleïka se releva consolée.

Yousouf est vendu par ses frères et Zuleïka l'achète comme son esclave.

Eschter et Dscheida

(Beharistan)

Une des œuvres les plus gracieuses et les plus ingénieuses de Dschami est l'histoire d'Eschter et Dscheida, qui fait partie du Beharistan.

Nous donnons ici quelques extraits de l'œuvre de Dschami.

Un jeune homme renommé pour sa sagesse, nommé Eschter, s'éprit de la fille du chef d'une famille arabe, nommée Dscheida, qui était elle-même d'une grande beauté et parée de toutes les vertus.

Une vive amitié s'était établie entre eux et ils ne formaient d'autres vœux que de voir leur union se consommer.

Ils avaient dû cacher à tout le monde leur secret, et tous leurs efforts tendaient à ce que personne n'en fût informé, car leurs familles étaient rivales. De plus, ils savaient combien il est difficile de garder secret ce qu'une seule parole peut trahir, alors même qu'on prend soin de le recouvrir de deux cents voiles.

. . . .

Des luttes sanglantes désolèrent les deux familles ; la famille de Dscheida dut quitter le pays d'Eschter et aller habiter une contrée éloignée.

Les deux amants souffrirent cruellement de cette séparation, qu'ils ne pouvaient éviter sans s'exposer à des risques mortels, mais qui laissa leurs sentiments intacts dans leurs cœurs.

Il vint cependant un moment où Eschter n'eut plus la force de supporter l'absence de sa bien-aimée. Il demanda à un de ses amis les plus chers, celui qui avec sa bien-aimée partageait son affection, de l'accompagner dans le voyage qu'il avait résolu de faire en grand secret vers la ville où habitait sa maîtresse.

Son ami lui répondit : « Parle et ordonne, je suis ton esclave, je t'obéirai en tout ce que tu me demanderas ; ne suis-je pas ton esclave, comme tu es le mien, et ne ferais-tu

pas aveuglement tout ce que je te demanderais au nom de notre mutuelle affection ? »

Eschter fut enchanté de ces paroles ; tous deux préparèrent donc leurs chameaux et ils se mirent en route, marchant tantôt à pied, tantôt sur leurs montures, pendant un jour, une nuit et tout le jour suivant jusqu'à la nuit.

Ils arrivèrent alors dans une gorge de la montagne tout près de l'endroit où habitait la famille de Dscheida. Là ils s'arrêtèrent et firent reposer leurs chameaux.

. . . .

Dscheida a dû, pendant le temps qu'elle était séparée d'Eschter, accepter un époux que sa famille lui a imposé.

Lorsque la lune fut bien haut dans le ciel, Eschter dit à son ami :

— « Lève-toi et va vers celle qui m'est si chère. Aie bien soin de ne dire mon nom à aucun des membres de sa Gabilah ; tâche de trouver une jeune fille qui garde les troupeaux de moutons de la famille, et qui a toute la confiance de Dscheida. Salue-la pour moi, demande lui des nouvelles de sa maîtresse et montre lui l'endroit où nous sommes campés. »

L'ami d'Eschter s'éloigna par le clair de lune, et Eschter l'attendit longtemps. Lorsqu'il revint, voici ce qu'il raconta à Eschter.

— « Après que j'eus marché assez longtemps, je me trouvai près de l'endroit où demeure la Gabilah de Dscheida. La première personne que je rencontrai fut cette jeune fille qui garde les troupeaux de moutons et que tu me dis avoir toute la confiance de sa maîtresse. Je l'interrogeai, après l'avoir saluée, et elle me répondit : Dscheida est gardée très sévèrement par son époux, et il emploie tous les moyens en son pouvoir pour que personne n'approche d'elle. Malgré cela, elle ira ce soir du côté de ces arbres qui se trouvent à la descente de la montagne, à l'heure de la prière de la nuit... Je suis venu en courant te rapporter ces nouvelles. »

Dès que l'heure fut venue, les deux amis montèrent sur leurs chameaux et se dirigèrent avec de grandes précautions vers les arbres qui étaient au pied de la montagne.

Le cœur d'Eschter battait comme lorsque l'espoir luit en nous, comme la lune dans le ciel. Il pleurait d'attendrissement à la pensée qu'il allait revoir sa gracieuse amie ; il

écoutait dans le silence de la nuit s'il entendait le son des bracelets qui ornaient ses pieds nus et ses chevilles délicates.

Son ami dut lui dire : « Attention ! la lune nous éclaire et va trahir notre approche. »

Enfin il distingua une forme pâle dans l'obscurité ; son cœur l'avertit que c'était sa bien-aimée. Aussitôt il descendit de son chameau et se précipita...

Son ami le vit de loin baiser les pieds et le bas de la robe de Dscheida. Il détourna la tête et voulut s'éloigner. Mais les amants le rappelèrent.

— « Viens auprès de nous ; rien d'impudique ne nous rapproche, et seules des paroles d'affection passent sur notre langue. »

Puis ils se mirent à causer longuement du passé, du présent et de l'avenir.

Eschter dit :

— « Je fais des vœux pour que tu restes avec moi ; ne déchire pas le doux visage de l'espérance avec les ongles de la séparation :»

Dscheida répondit : »

— O Dieu ! tu me demandes une chose impossible qui me couvrirait de honte ; rien ne me serait plus pénible à accomplir que ce que tu me conseilles... Veux-tu donc que les anciens évènements recommencent et que les luttes et les crimes ferment à nouveau les portes de brouillard et de douleur ?

Mais Eschter répliqua :

— « Je ne te quitte pas. Je garde dans ma main la lisière de ta tunique : ce qui doit arriver arrivera. »

Dscheida, le voyant si résolu, dit alors :

— « Ton ami aura-t-il la force et la volonté d'accomplir tout ce que je vais lui demander ? »

L'ami d'Eschter dit alors :

— « Tout ce que tu me demanderas, je l'accomplirai pour mon ami et pour toi, quand même pour cela mon âme devrait quitter mon corps. Ordonne, et je t'obéirai. »

Dscheida, après avoir entendu ces paroles, ôta son vêtement et dit à l'ami d'Estcher :

— « Quitte ton vêtement, donne le moi et prends mien. »

Lorsque cet échange fut fait, elle dit :



DSCHEIDA ESPIONNÉE PAR SON MARI.

SCENE DU *Beharistan*, DE DSCHAMI.

D'après une peinture persane (Bibl. nat., Estampes.)

Indian (Cl. H.)

— « Dirige toi vers ma tente, soulève le rideau qui la ferme et couche toi sur mon lit. Mon époux viendra à son tour ; il te dira : « Prends ta boisson » et te tendra un gobelet plein de lait. Ne te presse pas pour le prendre ; au contraire, hésite un peu. Il te le donnera dans la main ou bien le posera à terre. Après quoi il s'éloignera et ne reviendra plus avant le lendemain matin. »

L'ami d'Eschter, celui qu'il aimait entre tous ses amis, fit ce que lui demandait Dscheida. Il quitta les deux amants qui avaient repris leur entretien, et s'éloigna vers la demeure de Dscheida.

Il souleva le rideau qui fermait la tente et se coucha sur le lit de Dscheida.

L'époux de Dscheida ne tarda pas à venir. Il tendit vers le lit un gobelet plein de lait en disant : « Prends ta boisson. » Mais le mouvement que fit le jeune homme pour prendre le gobelet fut trop brusque, le gobelet se renversa et le lait se répandit sur le sol.

L'époux de Dscheida entra alors dans une grande fureur. Il s'écria, croyant parler à sa femme : « Veux-tu donc commencer une nouvelle querelle ? »

Il allongea le bras vers un endroit de la tente et y saisit un fouet, dont la lanière était longue comme un serpent ou la langue d'un dragon, puis il arracha les vêtements de celui qu'il croyait être Dscheida et lui mit le dos à nu. Le dos était alors comme un tambour, et comme un tambour au jour de la bataille, car les coups de lanière et les coups de poing y tombèrent soudain avec violence.

Le courageux jeune homme ne voulut pas crier, quoique la douleur fît monter des hurlements dans sa gorge, tant il avait peur que le son de sa voix ne fît découvrir la supercherie et qu'alors son bourreau ne lui arrachât la peau de tout le corps.

Il sentait en lui l'envie presque irrésistible de bondir sur le mari de Dscheida et de le frapper de son poignard ; mais il se contint, car cette pensée le dominait : « Que ferait Estcher à ma place ? Ne souffrirait-il pas sans se plaindre ? »

Enfin le mari de Dscheida le quitta.

La mère et la sœur de Dscheida entrèrent alors sous la tente, ayant entendu le bruit de la dispute. « Aie confiance, dirent-elles, à celui qu'elles croyaient être qui sa fille, qui sa sœur. Un seul des cheveux de ton époux vaut tous les

cheveux d'Estcher, pour qui nous savons que tu as eu de l'affection. Oublie-le comme il t'a oublié. Cependant quelles ne devaient pas être ses qualités, puisque pour lui tu supportes sans te plaindre les pires souffrances !

La mère de Dscheida se retira et sa sœur resta seule avec l'ami d'Estcher. Voulant consoler sa sœur, elle se coucha à côté de lui et promena doucement ses mains sur les meurtrissures de son dos. Le jeune homme qui jusque-là avait gardé le silence et dont le visage était du côté de la toile de la tente, se retourna et mit sa main sur la bouche de la jeune fille pour étouffer le cri de surprise qu'elle ne manquerait pas de pousser.

Puis il lui raconta la supercherie. La jeune fille promit de garder le secret, et le jeune homme fut heureux pour son ami.

Mais à ce moment Dscheida, comme le jour commençait à poindre, rentra furtivement sous la tente.

Elle reconnut sa sœur couchée dans son propre lit auprès de celui qu'elle croyait être son mari. Déjà malheureuse d'avoir quitté celui à cause de qui sa vie était brisée et à la place de qui elle endurait un autre époux, voyant que son sacrifice était vain, puisque son époux la trompait, elle saisit le poignard de l'ami d'Estcher et le plongea tout entier dans sa poitrine. . . . .

Lorsque Estcher apprit cette nouvelle de son ami tout en larmes, il ne put surmonter sa douleur et se tua.

MADSCHNOUN ET LEILA

Cette épopée romantique est pour nous la plus belle œuvre de Dschami, non seulement par sa merveilleuse ressemblance avec le sujet de Roméo et Juliette mais aussi par sa touchante simplicité et son sentiment profond. Dschami cependant, avait jugé son poème Yousouf et Zuleïka *comme le meilleur, quand il compare ses cinq principaux poèmes aux cinq doigts de la main et dit de Yousouf et Zuleïka : « Il est le troisième dans cet ensemble, et de même que le doigt du milieu dépasse les autres, de même ce poème est au-dessus des autres. »*

Madschnoun et Leïla sont comme Yousouf et Zuleïka, les Roméo et Juliette de l'Orient ; tous deux brûlent d'amour ; mais une haine de famille s'élève entre eux ; comme à Vérone les Montaigus et les Capulets, les pères des jeunes

persan cherchent à détruire le bonheur de leurs enfants et même l'intervention d'un prince ne peut rien sur l'opiniâtreté du père de la jolie Leïla ; il la donne pour épouse à un très riche et très grand seigneur. Mais celui-ci succombe bientôt, non à la suite d'un coup d'épée donné par Kaïs (ceci est le véritable nom du héros de notre poème ; Madschnoun *n'est qu'un surnom qui lui est donné à cause de son extase amoureuse et qui signifie « le fou ») mais cependant par une blessure au cœur qui vient de lui, quand Leïla lui apprend que son amour appartient uniquement à Madschnun ; sur quoi l'infortuné amoureux meurt de chagrin. Leïla peut alors offrir son cœur à son bien-aimé. Mais il est trop tard, car celui-ci, errant dans le désert, et l'esprit complètement perdu de démence, suit bientôt son non moins infortuné rival dans l'autre vie. Leïla, lorsqu'elle apprend la mort de son bien-aimé, expire, le cœur brisé, et sa dernière prière : « que le même tombeau recouvre ses cendres et celles de Madschnoun » est exaucée par les parents au désespoir. Depuis ce temps — ainsi finit le poème — tous les amoureux fidèles visitent le tombeau où dorment deux victimes de l'amour et le ciel arrose les fleurs qui poussent sur leurs cendres, de la rosée la plus douce.*

FARID-UDDIN ATTAR (1)

MANTIC-UTTAIR

Le poème de Farid-Uddin intitulé Mantic-Uttaïr *ou « Langage des oiseaux » est un des plus curieux de la poésie philosophique persane.*

L'auteur, Mahammed ben Ibrahim, avait pour surnoms Nischapuri Farid Uddin Attar ; il vécut au XIIe *siècle de notre ère* (1119-1230). *C'était un parfumeur, qu'un philosophe détermina un jour à la vie méditative. Il fit le pèlerinage de la Mecque, puis se consacra à de pieuses pratiques.*

Son œuvre poétique est considérable ; mais le plus réputé de ses poèmes est le « Mantic Uttaïr ».

A l'exemple de bjaucoup de poètes orientaux, il enseigne,

(1) *Cf.* BARBIER DE MEYNARD. *La Poésie en Perse.* — PIZZI. *Storia della poesia persiana.* — E. H. PALMER. *Oriental mysticism* (Cambridge, 1867). — H. ETHE. *Der Sufismus* (Leipzig 1870). — M. SCHREINER. *Der Sufiimus und seine Urspruenge (Zeitschrift der Deutsch. Morgenl. Gesellsch*, T. II).

comme il l'éprouve, l'amour du beau réel avant de passer à l'amour de la beauté idéale, ou amour divin : ainsi procédait la philosophie de Platon.

Le Mantic Uttaïr *est un poème allégorique : les oiseaux, quoique vivant en république, éprouvèrent le besoin d'avoir un roi. La huppe proposa aux autres oiseaux de prendre pour roi* simourgh, *oiseau extraordinaire dont elle vante les admirables qualités.*

Les oiseaux agréent Simourgh pour roi et vont le chercher dans les montagnes du Caucase, où il vit. Mais la route est longue et la plupart des oiseaux meurent en chemin, de fatigue et de faim ; ils arrivent enfin, au nombre de trente seulement, auprès de Simourgh. Les oiseaux, qui représentent les hommes, se retrouvent eux-mêmes en Simourgh, mot qui en persan, signifie « trente ».

Ainsi Attar enseigne l'unité de Dieu et des êtres.

Le Mantic Uttaïr *comprend deux parties : dans la première sont relatées les conférences des oiseaux avant leur départ pour le Caucase ; dans la seconde le poète raconte les péripéties de leur voyage.*

La première partie commence, comme tous les ouvrages des poètes musulmans, par la louange de Dieu.

Dieu a donné au ciel le pouvoir, à la terre la servitude.

Il a imprimé au ciel un mouvement perpétuel, à la terre il a ordonné l'immobilité. Il a étendu le firmament sur la terre comme la voile d'une tente...

Pendant l'hiver, il répand l'argent de la neige ; pendant l'automne, l'or des feuilles jaunies... A cause de Dieu, le ciel tourne, la terre frémit. Depuis l'insecte jusqu'à la lune, tout témoigne de son existence.

Dieu produisit la terre, le vent, le feu, le sang. Il pétrit de la terre pendant quarante jours et y mit l'âme ; ce fut le corps vivant de l'homme, à qui Dieu donna l'intelligence pour qu'il pût discerner les choses ; la science, pour qu'il pût les apprécier.

Quand l'homme fut en possession de ces choses, il agit ; mais il resta courbé sous le pouvoir de Dieu, qui veille sur nous tous.

Au commencement, Dieu fixa la terre par les montagnes comme avec des clous, et lava avec l'Océan la surface du globe. Il plaça la terre sur le dos d'un taureau, et le taureau

sur le poisson, et le poisson sur l'air. Le poisson ne repose donc sur rien, mais rien n'est rien, et tout n'est rien.

Admire, ô homme, l'œuvre de Dieu, que Dieu lui-même considère comme le néant ; son essence seule existe, et rien n'existe, si ce n'est l'essence de Dieu. Le ciel et la terre ne sont que le vêtement de sa divinité ; le monde visible et le monde invisible sont Dieu lui-même. Mais personne ne peut le voir, et l'homme à son endroit est aveugle, bien que le monde soit éclairé brillamment par le soleil.

L'âme est cachée dans le corps et Dieu est caché dans l'âme. Obscurité de l'obscurité, âme de l'âme, tel est Dieu : plus que tout et avant tout.

On aperçoit l'univers en Dieu, et cependant on ne découvre pas Dieu dans le monde. Tous les êtres sont revêtus de son empreinte, mais il s'est réservé le secret de son existence. L'incroyable quantité d'yeux qui sont ouverts sur le firmament ne peuvent découvrir un grain de la poussière du chemin qui mène à Dieu.

. . . .

Il faut connaître Dieu par lui-même et non par la raison humaine. La science et l'ignorance sont égales devant lui, car Dieu ne peut être décrit ni expliqué.

Dieu est seul parfait ; il est bien haut au-dessus de l'âme humaine, bien au-dessus de tout ce qui peut être conçu par notre cerveau ; tout ce que nous avons en dehors de lui n'est que le résultat de nos réflexions.

Rien n'est semblable à Dieu que Dieu lui-même. Les prophètes se sont prosternés, le front contre la terre, en s'écriant : « Nous ne te connaissons pas. »

S'anéantir, renoncer à soi-même, tel est le gage de l'union de l'homme avec Dieu. Toute autre chose est vaine.

. . . .

Dieu fit sortir Adam du néant, pour attester sa Toute-puissance. Il lui dit : « Adam, sois d'une beauté infinie, comme la mer est infinie, en étendue. Tous les êtres m'adorent : sois aimé à ton tour. » Le seul être qui se détourna de cette adoration fut transformé en démon, et il fut maudit et chassé par Dieu de son secret...

L'âme s'unit au corps d'Adam pour le compléter. Jamais objet plus merveilleux ne fut bâti des mains divines. L'union de l'âme divine et du corps impur est l'image de

la terre vile et du pur esprit. L'homme est le plus surprenant des mystères, par l'union de cette pureté et de cette bassesse ; il est plus mystérieux que l'océan dont on connaît la surface, dont on ignore les profondeurs. Il y a des trésors dans ces profondeurs ; de même pour l'homme : il recèle une richesse inappréciable, que l'on ne peut trouver que lorsque le corps n'existe plus. Mais nous sommes nous-mêmes un autre réceptacle de ce mystère.

Tous ceux qui ont cherché à pénétrer ce mystère se sont découragés : Adam a passé sa vie dans le deuil à cause de ces pensées ; Noé souffrit tout le temps du déluge ; Abraham fut jeté dans le feu ; Ismael fut sacrifié ; Jacob devint aveugle ; Joseph fut emprisonné ; Job végéta, en proie aux insectes ; Jonas fut englouti par un poisson ; Moïse fut exposé à la mort ; un démon s'empara de l'empire de Salomon ; Zacharie fut martyrisé ; Jean-Baptiste eut la tête tranchée ; Christ fut martyrisé ; Mahomet fut tourmenté et injurié par les impies.

. . . .

Dieu, donne-moi un rayon de ta lumière sainte ; atome perdu dans l'ombre, je ne connais pas l'existence ; mendiant auprès du soleil de ta majesté, répands sur moi un peu de ta clarté. Si je quitte la vie, c'est pour me réfugier en toi. Jusqu'à mon dernier soupir, je te chercherai ; reçois-moi, à mon dernier soupir.

. . . .

Attar s'adresse aux oiseaux, personnages de son poème, et les adjure d'oublier toute préoccupation, pour ne rechercher que l'idée divine.

Les oiseaux s'assemblèrent et se dirent : « Il n'y a pas dans le monde de pays sans roi. Mais la nation des oiseaux n'en a pas. Nous ne pouvons rester ainsi plus longtemps : joignons nos efforts et allons chercher un roi. »

La huppe, qui avait parcouru le monde avec Salomon, dit alors :

« Je connais un roi, mais ne puis aller seule vers lui. Accompagnez-moi, je vous mènerai à sa cour. Abandonnez toute crainte : celui qui expose sa vie dans une telle aventure est délivré de tout mal. Entrez avec moi dans ce chemin, et vous parviendrez à la porte du palais de Simourgh, roi des oiseaux.

Il est partout, et cependant il est loin de nous ; aucun

parole humaine ne saurait le célébrer. Dans les deux mondes, personne ne peut lui disputer l'empire. Parfait, il est roi avant tous. Il ne se révèle pas en entier, car ni la science, ni l'intelligence ne peuvent atteindre le lieu de son séjour.

Chacun des oiseaux vient alléguer les prétextes qu'il invoque pour ne pas accompagner la huppe dans son voyage. C'est un exposé de tous les vices humains : l'orgueil, l'avarice, la luxure et l'envie, la gourmandise, la colère, la paresse.

Le rossignol dit :

« Je connais les secrets de l'amour et les chante toute la nuit. J'émeus les parterres de roses comme le cœur des amants. Quiconque m'écoute devient insensé, quelque empire qu'il garde sur lui-même. Si je suis privé de la vue de ma bien-aimée, je deviens triste et ne puis plus chanter. Lorsqu'elle s'ouvre au printemps sur le monde rajeuni, j'ouvre moi-même gaiement mon cœur. La rose seule connaît mon secret.

Je ne songe qu'à l'amour de ma bien-aimée, et ne songe pas à ma propre existence. Atteindre Simourgh est au-dessus de mes forces, et d'ailleurs ma bien-aimée me suffit ; elle s'épanouit pour moi, pleine de désirs. Comment ne serais-je pas au comble du bonheur ? »

La huppe répondit au rossignol :

« Ne garde pas cet attachement qui te séduit. L'amour de la rose tient à ton cœur par les épines. La rose est belle, mais sa beauté meurt rapidement. Un être élevé peut-il se satisfaire de l'amour d'un objet aussi périssable ? »

. . . .

Le paon, semblable à une femme parée de sa robe de brocart, vint et dit :

« Les génies de Dieu m'ont peint avec leur pinceau. Je fus l'ami du serpent dans le Paradis terrestre, aussi fus-je chassé avec mépris et allé-je vivre dans une honteuse solitude. Mais je suis avide de quitter ce séjour humiliant. Un être aussi méprisé que moi peut-il parvenir auprès du roi puissant que tu nous vantes ? Le Simourgh est-il suffisant pour moi qui suis destiné à vivre au Paradis ? »

. . . .

L'aigle vint et dit :

« Je ne suis pas semblable aux autres oiseaux. Mon ambition est plus haute que la leur ; aussi je vis à l'écart d'eux. C'est à moi que Feridoun et Djemschid doivent leur



LE SCHAH ET SON MINISTRE. (Bibl. nat., Manuscrit persan de 1614.)

gloire. L'oiseau qui étend son ombre sur les rois peut-il songer à autre chose qu'à la gloire ? Je dispose des couronnes : Comment pourraiis-je obéir à un roi ? »

. . . .

La huppe décrit aux oiseaux, qu'elle décide enfin au voyage, les sept vallées qu'ils auront à franchir. Le tableau est peu encourageant.

Le château de Simourgh est situé au-delà des sept vallées qu'il faut franchir. Aussitôt que l'on a pénétré dans la première vallée, la fatigue viendra vous accabler. Il faudra y passer plusieurs années pour avancer, et encore avec de grands efforts.

Il faudra se dépouiller de tout et entrer dans une mare de sang ; lorsqu'on ne possédera plus rien, il faudra encore détacher son cœur. Mais alors le cœur sera sauvé de la perdition et la clarté du ciel vous illuminera.

Vos désirs se multiplieront. Submergés dans l'océan de l'éternité, celui qui est poussé par l'amour divin demandera à son âme seule le rafraîchissement pour ses lèvres sèches.

La seconde vallée est la vallée de l'amour. Il faut se plonger dans le feu et devenir feu soi-même, lorsqu'on aime vraiment, on est semblable au feu. Il n'y a plus ni bien ni mal. L'amour, dans cette vallée, est tout flamme ; la raison est toute fumée. L'amour vient et dévore la fumée, car l'amour est incompatible avec la raison.

Lorsque les deux premières vallées sont franchies, on arrive à la vallée de la connaissance, qui est infinie. La longueur du chemin qu'il faut y parcourir est décourageante.

L'âme y progresse sans cesse, tandis que le corps y dépérit.

. . . .

Vient ensuite la vallée de la suffisance, où règne un vent froid qui des océans ne fait qu'une mare, des planètes une seule lueur, des cieux un cadavre, des enfers un seul bloc de glace.

Ensuite, il faudra traverser la vallée de l'unité, lieu d'anéantissement et d'unification. Dans cette vallée, l'œil n'aperçoit rien de sensible aux sens. Quiconque ne s'est pas anéanti dans cet océan d'unité n'est pas digne d'appartenir à l'espèce...

Lorsque vous entrerez dans la vallée qui suit, vous dis-

paraîtrez ainsi que la terre : l'Être unique se manifestera ; les intelligences par milliers deviendront muettes, car tout le monde se fondra dans l'Être divin.

Après la cinquième vallée vient la vallée de l'étonnement. Là on n'entend que gémissements, plaintes arrachées par la douleur. De chaque place du corps le sang sort par gouttes ; un feu dévorant consume tout.

. . . .

Après la sixième vallée, vient enfin la dernière ou vallée de la mort. Là tout est muet, tout est oubli, tout est évanouissement. Les milliers d'ombres qui entouraient l'homme disparaissent. Celui qui se perd dans cet océan y est plongé dans l'éternel repos.

Le bois parfumé et le bois grossier brûlent également dans le feu ; si un objet impur tombe dans un océan de parfum, il reste impur ; mais si une chose pure y tombe, elle cesse d'exister par elle-même et fait corps avec l'océan. Ainsi l'âme pure seule peut s'incorporer à Dieu ; les méchants seuls resteront sur la terre. »

Après avoir entendu la description des sept vallées, les oiseaux restèrent muets de terreur, et un grand nombre d'entre eux tombèrent morts sur place. Les autres consentirent cependant à se mettre en route. Ils voyagèrent pendant de longues années, et à la fin, une petite partie seulement de leur troupe arriva au palais de Simourgh tant il était mort d'oiseaux sur le chemin : les uns se noyèrent dans l'Océan, d'autres périrent de froid sur des montagnes ; d'autres encore moururent de soif ; d'autres furent desséchés et brûlés par le soleil ; d'autres furent dévorés par des tigres et les panthères ; d'autres moururent de fatigue ; d'autres s'entre-dévorèrent en se disputant un grain de millet... Les oiseaux, à leur départ, emplissaient le monde. Trente seulement arrivèrent, et encore étaient-ils, en arrivant, harassés de fatigue, les plumes tombées de leurs ailes, le cœur saignant, l'âme brisée...

Mais ils aperçurent Simourgh, être majestueux que l'on ne peut décrire. Une grande lueur s'éleva devant eux faite de mille soleils resplendissants, où les mondes s'évanouirent ; et les oiseaux restèrent confondus d'admiration.

Et les oiseaux trouvèrent en Simourgh des forces pour une nouvelle vie ; tout ce qu'ils avaient fait antérieurement fut purifié ; leur âme resplendit et dans leurs visages ils

contemplaient les uns les autres Simourgh lui-même. Ils reconnurent donc que Simourgh était eux-mêmes. Ils étaient eux-mêmes les rois de ce palais merveilleux ; eux et Simourgh n'étaient qu'un seul être ; et Simourgh était cet être.

Comme ils ne comprenaient rien à ces choses, ils méditèrent et interrogèrent en eux Simourgh. Simourgh leur répondit : « Mon soleil est un miroir. Qui veut m'y contempler s'y trouve. Anéantissez-vous en moi, pour vous trouver vous-mêmes. »

Les oiseaux s'anéantirent en Simourgh, et Simourgh fut pour eux le soleil.

SAADI (1)

Les œuvres de tous les poètes persans sont toutes empreintes de mysticisme à des degrés divers ; à ce mysticisme se joint, dans les œuvres de Saadi, l'ardent désir d'enseigner la morale, le respect du devoir et la pratique des vertus sociales.

Telle est l'inspiration qui a guidé Saadi dans ses deux poèmes : le Gulistân *et le* Bostân.

Depuis la chute de la dynastie des Seldjoucides, la Perse avait vu passer sur son territoire nombre de peuples aventuriers. Parmi ceux-ci, les Salgariens, venus du Turkestan, établirent leur domination sur la province du Fars, s'y installèrent et s'y défendirent contre de nouvelles incursions.

C'est à Chiraz, capitale de cette province, que Saadi naquit vers l'an 1180 *de notre ère ; il y vécut sous les règnes successifs de Mouzaffer-Eddin et de Abou-Schoudja Saad. Ce dernier dut soutenir de nombreuses luttes contre les ennemis du dehors, dont il sortit vaincu et diminué, il dut aussi combattre la rébellion de son fils Abou-Bekr.*

Si nous insistons sur ces déchirements politiques, c'est que le spectacle de ces luttes atroces influa grandement sur le caractère de l'œuvre du grand poète persan et lui inspira le devoir de prêcher l'amour de la paix, de la concorde et du bien.

Sévèrement instruit par son père Abdallah, Saadi acheva ses études au collège de Bagdad.

---

(1) *Cf.* F. NÈVE. *Le poète Saadi* (Louvain 1881). — BARBIER DE MEYNARD. *La poésie en Perse.* — Traductions allemandes de Ruckert, Wolff, Graf. — PIZZI. *Storia della poesia persiana.* — W. BACHER. *Sadi Studien.*

Sa vie fut ensuite un perpétuel voyage d'un bout à l'autre du monde musulman jusqu'à ce qu'enfin il se plongeât tout entier dans le mysticisme contemplatif. Cette dernière période de sa vie fut marquée par l'achèvement de ses deux ouvrages (vers 1260) sous le règne paisible et régénérateur d'Abou-Bekr, fils de Saad.

Abou-Bekr mort, le pays fut de nouveau en proie aux convoitises de l'étranger, il fut conquis par les Mongols et gouverné par Ankianou à qui Saadi, respecté même du vainqueur, fit entendre de rudes paroles.

Saadi mourut en 1292, en pleine gloire, sa popularité s'étendait par toute la Perse ; il fut dès le lendemain de sa mort consacré poète national ; aujourd'hui encore il est considéré comme tel.

Les caractéristiques de son génie sont, au rebours de celles de la majorité des poètes persans, sous un mysticisme tout de forme, une grande bonhomie, servie par une facilité pleine de verve et d'élégance. Ces qualités charmantes devaient donner un puissant relief à ses œuvres, faites pour le peuple autant que pour les rois.

Le Bostan

Le Bostan, *dit le poète dans la préface, est* un monument aux dix portes. *Chacune de ces portes est à proprement parler un chapitre.*

Le premier chapitre traite de la justice ; le 2e de la bienfaisance ; le 3e décrit les transports de l'amour mystique ; le 4e est consacré à la modestie ; le 5e et le 6e à la résignation ; le 7e à l'éducation ; le 8e aux louanges à Dieu dispensateur de la prospérité ; le 9e au repentir ; le 10e à la prière.

Après un panégyrique d'Abou-Bekr, fils de Saad et de Mohammed, Saadi donne, au début de son livre, « après avoir franchi le seuil de la première porte » des conseils aux rois, conseils de justice et de devoir, règles de politique et de stratégie ; il emploie la forme vivante de l'apologue chère aux Orientaux et ses images sont d'une vérité et d'une vivacité frappantes.

Le Marchand

« Un marchand saisi par des brigands qui l'accablaient de flèches s'écria : Quand les brigands ont tant d'audace

c'est que les gendarmes sont des femmes. Comment les gens avisés viendront-ils s'établir dans un pays si mal gardé ? O roi, accueille avec bonté les étrangers, qui colporteront ensuite ta louange ; reçois avec magnificence tes hôtes illustres, mais garde-toi d'eux ; tu ignores leurs intentions, et les dehors de l'amitié cachent souvent un ennemi. »

Le favori du roi

« Un roi avait deux jeunes esclaves d'une grande beauté, charmantes femmes semblables aux houris du ciel, belles comme le soleil ou la lune.

En les voyant, on jugeait qu'aucun miroir ne pouvait refléter plus jolis visages.

Le favori du roi charma, par son langage harmonieux et noble, les deux jeunes filles à la taille souple comme celle des jeunes arbres ; elles lui accordèrent leur amitié, qui était pure comme l'était le bonheur qu'éprouvait le ministre à contempler leur visage ravissant.

L'ancien favori du roi fut instruit du commerce d'amitié qu'échangeait son successeur avec les deux jeunes esclaves ; il le révéla au roi en le peignant de couleurs mensongères.

« Un misérable débauché, dit-il au roi, souille votre demeure. Mon dévouement à mon roi me commande de rompre le silence, et je ne parle qu'après avoir acquis une certitude absolue.

« Un de vos serviteurs l'a surpris aux bras d'une de vos esclaves. Observez-les, et vous verrez que je n'ai pas menti. »

A ces paroles, la colère du roi fut à son comble ; sa tête bouillait comme une chaudière ; il dut se retenir pour ne pas aller égorger l'infidèle ministre ; mais la voix de la prudence se fit entendre : « Il serait inhumain, disait-elle, de tuer ton favori ; n'accable pas celui que tu comblais hier de bienfaits ; sa faute au surplus n'est pas avérée ; ne le condamne pas sur la dénonciation d'un homme qui est peut-être son ennemi. »

Le roi dissimula son ressentiment et observa secrètement son favori. Il le surprit un jour contemplant une des jeunes esclaves et celle-ci répondant par un sourire furtif.

Les soupçons du roi se changèrent aussitôt en certitude, et il voulut sur-le-champ châtier les coupables ; mais la

modération et la prudence le retinrent heureusement et lui dictèrent ces paroles adressées à son ministre :

« Je te considérais comme un sage et t'avais initié aux affaires de l'État. J'avais confiance en toi et je te croyais au-dessus des inclinations perfides. Ce n'est cependant pas toi que j'accuse, mais bien moi-même qui en protégeant un ennemi, ai livré ma maison à ses entreprises hardies. »

Le ministre répondit avec fierté : Heureux roi, je n'aurais jamais songé que tu pusses me soupçonner, car je suis fort de mon innocence et prêt à braver toutes les calomnies. Qui donc ose m'accuser d'un crime que je n'ai pas commis ?

— Mon ancien ministre t'accuse. Défends-toi, je t'écoute.

Le favori accusé répondit en souriant.

— « Ces dénonciations n'ont rien pour me surprendre. La jalousie a guidé sa parole, car il ne peut me pardonner d'être à la place qu'il occupait. Aussi le tiens-je pour mon ennemi depuis le jour où il est sous ma dépendance : il voit dans mon élévation la cause de sa chute...

» Mon honneur est sans tache, et je n'ai rien à redouter de mon roi, car celui qui a l'amour de la justice doit dédaigner la calomnie. »

Le roi fut troublé par ces paroles ; cependant il ajouta :

— « Des discours ne suffisent pas à disculper un coupable, car ils peuvent être mensongers. Tu ignores que je t'ai surpris moi-même élevant tes regards sur deux jeunes femmes de ma maison qui n'auraient pas dû, cependant, attirer ton attention.

Le ministre répondit en souriant :

— « Je ne veux pas cacher la vérité. Mais je dois la présenter sous sa couleur exacte.

» N'est-il pas naturel en effet que celui qui est pauvre et dénué de tout élève des regards de regret vers les heureux du monde ? Je n'ai plus les richesses de la jeunesse ; et je ne pouvais me rassasier de contempler ces deux trésors de beauté.

» Lorsque j'étais jeune, mon visage avait la fraîcheur de la rose ; mon regard l'éclat du cristal ; des boucles noires se déroulaient sur mon cou et mes membres délicats revêtaient de lourdes robes de soie.

» Maintenant mon corps a maigri, mes cheveux sont blancs et la robe qui me convient est le suaire.

« Jadis ma bouche était garnie de dents blanches comme deux rangs de perles, solides comme un mur de briques argentées ; maintenant ma bouche dégarnie montre des brèches hideuses.

« N'avais-je pas le droit de contempler avec tristesse ces deux êtres frais et charmants qui me rappelaient le bonheur de la jeunesse ?

« Cet heureux temps n'est plus et mes jours touchent àleur déclin. »

Quand le ministre eut fini de prononcer ces paroles, douces comme un collier de perles, le roi donna libre cours à son admiration et, s'adressant aux courtisans :

— « La sagesse seule peut se servir d'un langage aussi doux ; l'homme qui emploie d'aussi belles paroles a le droit de lever les yeux vers un joli visage.

« Je me félicite de n'avoir pas suivi les inspirations de la colère, de n'avoir pas cru sans contrôle les affirmations d'un traître.

« Il faut repousser les insinuations de la malveillance, pour s'épargner le regret de les avoir écoutés. »

Le roi prodigua les honneurs à son digne ministre et punit sévèrement son ennemi.

Grâce aux sages conseils de son favori, il gouverna son peuple avec bienveillance et se concilia le cœur de ses sujets ; il régna pendant de longues et heureuses années et jouit après sa mort d'une gloire immortelle.

La famine de Damas.

Une famine désolait la ville de Damas. Elle était si terrible que les amants eux-mêmes oubliaient l'amour.

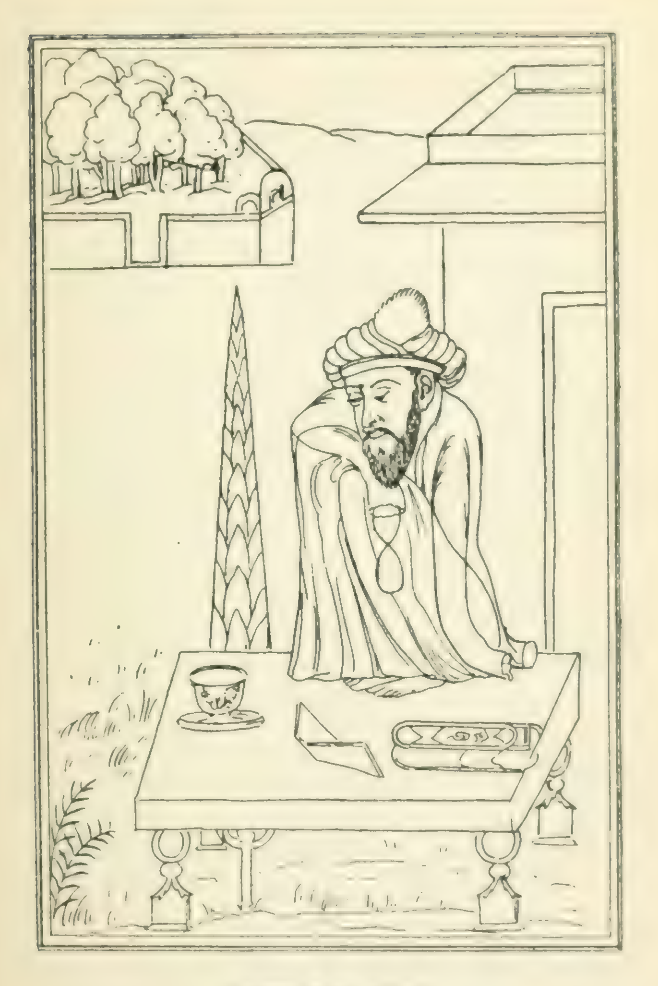
Aucune pluie ne tombait du ciel sur la terre desséchée, les arbres mouraient dans les vergers, les sources tarissaient ; les forêts n'avaient plus de feuilles ni de fruits ; les collines étaient sans verdure et sans oiseaux ; les hommes en étaient réduits à manger les sauterelles.

Je rencontrai, au milieu de cette détresse, un de mes amis, grand personnage comblé d'honneurs et possesseur d'une fortune immense.

Il n'avait plus cependant que les os et la peau

Je lui témoignai ma surprise. — « Quel accident du sort, lui dis-je, t'a réduit en cet état lamentable ? »

Il me répondit avec colère :



PORTRAIT DE SAADI.

(Extrait du *Journal asiatique*.)

— « Ne vois-tu donc pas quel fléau ravage la contrée ? La misère est à son comble ; le ciel ne laisse pas tomber de pluie et la plainte des hommes ne peut plus monter jusqu'au ciel. »

Je repris : — « Que crains-tu donc ? Tu es riche et ne peux, comme d'autres, mourir dans le dénûment. La sarcelle ne se préoccupe pas de l'inondation. »

Mon ami jeta alors sur moi un regard de pitié comme on en a pour les ignorants.

— « L'homme de cœur, me dit-il, ne reste pas sur le rivage lorsque ses compagnons sont entraînés par les flots. Ce n'est pas la faim qui creuse mes joues et donne à mon front la teinte de l'ivoire ; c'est l'angoisse de ceux que la faim tenaille. Le sage redoute plus la souffrance des autres que la sienne propre ; l'homme bien portant partage la douleur de son voisin.

« En voyant autour de moi tant de malheureux périr de soif et de faim, j'ai horreur des aliments comme on à horreur du poison.

« Un jardin plein de lumière et d'oiseaux perd tout son charme pour celui dont l'ami gémit dans une prison humide et noire. »

Discours du Crâne.

Un philosophe Soufi, se promenant sur les bords du Tigre, heurta du pied un crâne qui lui adressa ces paroles :

— « Ce front d'os que tu vois a jadis porté la couronne, car j'ai connu les joies de la royauté, le ciel m'a comblé de ses vœux et a mené mes armées à la victoire.

« Mon pouvoir s'étendait sur de vastes ontrées et je projetais d'en conquérir d'autres lorsque mon corps est devenu la proie des vers.

« A quoi m'a servi de dominer les autres hommes puisque me voici maintenant poussé du pied sur le bord d'un chemin ? »

De la Bienfaisance.

Tu seras sage si tu recherches l'idéal ; il reste et la forme s'évanouit.

Protège le sommeil de tes semblables, et ton sommeil sera paisible sous la terre.

Donne ton or tandis que tu le peux, car la mort t'en empêchera bientôt.

Couvre la nudité des pauvres, si tu veux que Dieu jette un voile sur tes fautes.

Si tu vois un orphelin baisser tristement la tête, ne te mets pas à embrasser ton enfant, car personne ne peut essuyer les larmes de l'orphelin, et ce sont celles-là qui font trembler le trône de Dieu.

Un homme qui avait arraché une épine du pied d'un enfant orphelin disait plus tard : « Que de roses sont sorties pour moi de cette épine ! »

La bienfaisance n'est pas seulement la vertu des rois, elle est l'âme des prophètes.

Le Pèlerin.

Un pèlerin se rendait à la Mecque ; à chaque pas il s'arrêtait pour faire une prière, et cheminait avec tant de ferveur qu'il ne songeait plus à ôter de ses pieds les épines qui s'y enfonçaient.

Il finit par concevoir un grand orgueil de sa conduite et se convainquit que personne ne pouvait donner de plus grandes marques de piété.

Son orgueil l'aurait jeté hors des routes du salut si Dieu n'était venu à son aide ; une voix invisible murmura à son oreille : « Ne crois pas que tes actes de piété aient quelque valeur pour Dieu ; la moindre infortune que tu soulageras en secret vaut mieux que mille prosternations faites sur la route. »

L'Ane.

Un âne était tombé dans un fossé et son maître désespéré éclatait en invectives qui ne ménageaient personne, pas même le roi. Or, celui-ci vint à passer et entendit les imprécations du pauvre homme. — « Sire, dirent au roi ses courtisans, faites justice et châtiez celui qui vous insulte. »

Mais le sultan comprit que la colère égarait le pauvre homme ; il en eut pitié, lui fit donner un cheval, de l'or et un riche manteau.

Il est facile de répondre à l'injure par le châtiment. Seul le sage répond au mal par le bien.

L'Amoureux.

Un homme était amoureux d'une femme dont la beauté éclipsait la splendeur du soleil ; son sourire était le piège de la sagesse ; on aurait dit que Dieu, en la créant si parfaitement belle, avait voulu donner la preuve de son pouvoir illimité.

Un jour, le pauvre amoureux la contemplait en se cachant ; mais elle le découvrit et lui dit avec colère : « Insensé, pourquoi me poursuis-tu ? Crois-tu que, belle comme je suis, je te sois destinée ? Si je te rencontre encore, je te poignarderai comme on poignarde un ennemi. »

L'amant, soupirant avec tendresse, s'écria : « Frappe-moi, pour que l'on dise ensuite : cet homme est mort de la main de sa maîtresse. »

Les Vieillards.

Un vieillard passait ses journées en prières.

Une voix mystérieuse se fit entendre à lui : « Tes prières sont vaines, tes vœux ne seront pas exaucés ; cesse donc d'espérer. »

Mais le vieillard ne cessa pas de prier. Un autre vieillard lui dit : « Ne t'épuise pas en efforts stériles, puisque la grâce divine ne s'étend pas sur toi. »

Le pieux vieillard répondit : « J'aurais abandonné l'espoir si une autre route s'était ouverte devant moi, de même qu'un mendiant ne cesse de frapper à une porte que s'il a l'espérance que d'autres s'ouvrent devant lui. Quand même Dieu se détournerait de moi, je suivrais encore sa robe lumineuse. »

Et il se prosterna de nouveau.

Cette fois, une voix du ciel vint dire à son oreille : Tes prières seront exaucées, car tu n'as mis ton espérance qu'en Dieu. »

. . . .

La raison ne peut lutter avec l'amour ; un gant de fer ne sauve pas un lutteur des griffes du lion.

Le Ver luisant.

Quelqu'un demandait à un ver luisant : « Toi qui brilles dans les ténèbres, pourquoi disparais-tu pendant le jour ? »

pondit l'insecte, mais devant le soleil, je suis comme si je n'étais pas. »

La Perle.

Une goutte de pluie tomba d'un nuage dans la mer. « Que suis-je, s'écria-t-elle, à côté de l'Océan ! Je suis perdue et disparais dans son immensité. »

Dieu avait entendu cet humble aveu, aussi fut-elle recueillie dans la nacre d'un coquillage où elle devint perle d'une grosseur et d'une couleur magnifiques. Plus tard elle fut pêchée et orna depuis le diadème d'un roi.

L'Ascète aboyeur.

Un homme passant un jour près de la cabane d'un pieux solitaire crut en entendre sortir les aboiements d'un chien ; il pénétra dans la modeste et sainte habitation pour en faire sortir le vil animal ; mais il n'y trouva que l'ascète seul.

Il allait se retirer en balbutiant des excuses lorsque le religieux lui dit : « Pourquoi veux-tu t'éloigner ? Reste au contraire. Ce n'était pas un chien qui aboyait ici, mais moi-même. Dieu n'aime pas l'orgueil. Aussi ai-je banni de mon cœur toute présomption, et comme un chien, j'aboie à la porte du Paradis, car cet animal est le plus vil de tous les êtres. »

Le Médecin et le Malade.

Un homme souffrait de l'estomac et ne pouvait trouver le sommeil. Un médecin vint le voir et déclara : « A la façon dont cet homme mange, je serais surpris s'il passait la nuit. Qu'une bouchée passe mal et c'en est fait de lui. »

Le médecin mourut dans la nuit. Il y a de cela quarante ans et le malade vit encore.

Le Faux Dévot.

Un faux dévot tomba dans un escalier et mourut sur le champ. Son fils, après quelques jours passés dans les larmes, alla retrouver ses amis.

Une nuit, son père lui apparut en songe. Le jeune homme lui demanda ce qu'il avait répondu, dans son tombeau, aux interrogations des anges noirs ministres de la mort.

— « Mon fils, répondit le défunt, ne me questionne pas ; je n'ai fait qu'un bond de l'escalier au fond de l'enfer. »

L'Oignon.

Un pauvre homme n'avait à manger qu'un oignon. Quelqu'un lui dit : « Va chercher un mets à la table de ton voisin le riche. Le honteux seul meurt de faim. »

Le malheureux partit mais revint bientôt, sa tunique en loques et ses mains pleines d'écorchures. Il se mit à pleurer et dit : « Je n'ai pas à me plaindre, car je suis coupable. L'homme avide court après son propre malheur. Si je n'avais eu de la convoitise, ma pauvre robe n'aurait pas été déchirée et je n'aurais pas été blessé par la foule. Désormais je me contenterai de mon oignon mangé tranquillement dans mon coin. Il a meilleur goût que le gâteau de la table des riches. »

Le Nègre.

Un vieillard passant un jour dans un endroit écarté, vit un nègre repoussant de laideur, tenant dans ses bras une jeune fille blanche et belle comme la lune et qu'il couvrait de caresses passionnées.

Leur étreinte était étroite comme celle de la nuit avec le jour.

Enflammé de colère, je frappai le nègre avec un bâton en l'injuriant : « Maudit sois-tu, être vil, infâme ! « Mes clameurs et mes coups réussirent à les séparer, comme l'aurore sépare les ténèbres de la lumière.

Le monstre noir s'enfuit comme un nuage sous le vent, et la jeune fille apparut blanche comme un œuf sous les plumes d'un corbeau.

Mais à peine le nègre à face de démon avait-il pris la fuite que la séduisante fille se jeta sur moi :

— « Hypocrite dévot, s'écria-t-elle, que pousse la convoitise alors qu'il se donne l'air de promettre le ciel, pourquoi as-tu chassé loin de mes lèvres cet homme qui depuis longtemps m'avait charmé et dont les caresses m'enivraient ?... Qui va venir à mon secours ? Qui me vengera de ce vieillard assez impie pour porter la main sur mon voile ? »

Furieuse, elle m'arracha ma tunique et je m'enfuis, heureux de conserver ma peau.

De cette mésaventure, j'ai tiré une leçon ; je ne m'occuperai désormais que de mes affaires, fermant à dessein les yeux sur les torts ou la disgrâce d'autrui.

La tête du Prince.

Un prince tomba de cheval de si malheureuse manière qu'il se tordit le cou et que sa tête rentra dans ses épaules.

Un savant médecin grec redressa les muscles du cou et la tête du roi reprit sa liberté.

Lorsque le savant vint le lendemain à l'audience du roi, celui-ci ne le regarda même pas. Confus, le sage étranger s'éloigna en disant : « Si je ne lui avais remis la tête en place, il n'aurait pu la détourner aujourd'hui. »

Il chargea alors un esclave de faire brûler devant le roi une certaine herbe. La fumée de la plante provoqua chez le roi tant d'éternuements qu'une fois encore ses vertèbres se déplacèrent et que sa tête s'immobilisa.

On courut alors chercher le médecin grec, mais il avait disparu.

Ne détourne pas la tête de Dieu si tu lui dois des actions de grâce : il ne t'écouterait plus demain.

L'Homme las et l'Ane.

Un homme accablé de fatigue gémissait : « Est-il un être plus malheureux que moi dans le désert ? »

Un âne qui passait, portant avec peine un pesant fardeau, lui répondit : « Insensé qui accuse la destinée ! tu n'as pas, il est vrai, un âne pour te porter, mais remercie Dieu qui ne t'a pas fait bête de somme. »

L'Idole d'ivoire.

Il y avait à Somena une idole d'ivoire richement parée et façonnée avec un art si consommé que l'imagination ne pouvait concevoir rien de plus merveilleux. De toutes parts les caravanes venaient contempler cette figure sans âme. Les princes des contrées les plus éloignées croyaient en cette statue comme le poète croit en sa bien aimée au cœur de pierre.

Le culte rendu par les mortels à un objet insensible était pour moi un mystère ; aussi, je m'adressai à un sage pour qui j'avais une vive amitié et qui partageait ma cellule. « Pieux brâhmane, lui dis-je à voix basse, ce que je vois me surprend au delà de tout ; les hommes me paraissent enchaînés au fond des ténèbres par l'attrait de cette figure sans vie, aux bras inertes, aux jambes immobiles. Ses yeux sont

faits d'ambre jaune ; comment peut-on attendre de la pitié de leur regard ? »

Ces paroles jetèrent mon ami dans une furieuse colère. Il m'accabla de son mépris et me dénonça aux religieux qui gardaient le temple de la statue. Dès lors je ne rencontrai plus qu'hostilité et pour un morceau d'os les idolâtres semblaient des chiens prêts à me déchirer.

La vérité que je proclamais était un mensonge à leurs yeux ; car le sage sincèrement pieux est un impie pour l'ignorant.

Je ne vis de ressource que dans la dissimulation : je feignis alors une sincérité opposée à la première ; je me mis à chanter les louanges du chef des brâhmanes et lui dis : « Vénérable vieillard qui interprètes l'Avesta, j'admire avec toi la majesté de cette idole d'ivoire, son aspect merveilleux; sa beauté éblouit mes yeux, mais son pouvoir est pour moi un mystère. Étranger dans ce temple, il m'est difficile de distinguer la vérité de l'erreur.

« Toi qui sais, révèle-moi le secret de l'idole et je serai plus fervent adorateur. Heureux celui que la clarté de la vérité illumine ! »

Le prêtre fut joyeux de ce discours. « Homme sage, me dit-il, ta demande est sensée. J'ai parcouru le monde en tous sens ; j'ai vu des divinités de toutes sortes ; mais seule l'idole de ce temple a le pouvoir d'élever ses bras chaque matin vers Dieu. Reste ici cette nuit et le mystère se dévoilera pour toi. »

Je suivis son conseil et veillai près de l'idole toute la nuit, qui me sembla interminable. Car j'étais environné de religieux qui n'avaient jamais fait leurs ablutions et exhalaient une odeur infecte. Quel crime avais-je commis pour l'expier aussi durement !

Enfin la nuit, comme un prêtre noir, tira l'épée étincelante du jour. L'aurore alluma un coin du ciel et en un instant le monde entier parut embrasé.

Les mages impurs accouraient de tous côtés, de la plaine et de la montagne, et remplirent bientôt le temple.

Accablé de sommeil, je restai près de la statue et je la vis bientôt lever lentement les bras. A ce spectacle la foule poussa une clameur immense comme le hurlement de la mer furieuse.

Puis le temple se vida et le brâhmane me dit en souriant :



LA JEUNE FILLE ET LE NÈGRE DEVANT BRAHMA.

Peinture moderne des Persans. (Bibl. nat.)

Indian! (Cl. H)

« La vérité s'est manifestée à toi et elle a chassé ton erreur. »

Je ne lui répondis rien, car tenter de lui faire entendre le langage de la vérité eût été se briser le poing contre un mur épais.

Pendant quelques jours, je feignis le repentir et versai d'abondantes larmes, qui me gagnèrent la confiance des infidèles.

J'allai briser les pieds de l'idole d'ivoire, assise sur un trône doré qui reposait sur une estrade en bois de chêne. Mais en posant mes lèvres sur la misérable image, je murmurai tout bas : « Maudite sois-tu, ainsi que tous ceux qui t'adorent ! »

Je continuai à affecter les dehors de l'idolâtre et me fis initier aux doctrines de l'Avesta. Je finis ainsi de capter la confiance générale.

Une nuit, je restai seul dans le temple fermé et j'errai autour de la statue. En regardant l'estrade avec attention, je remarquai un rideau frangé d'or, que je soulevai : un religieux était caché derrière ; à portée de sa main pendait une corde qui mettait en mouvement les bras de l'idole !

A ma vue, le brâhamne confus prit la fuite. Je le poursuivis et le jetai dans un puits, car il m'eût sûrement dénoncé et j'eusse été tué par les idolâtres. Je l'achevai ensuite à coups de pierre, car les morts seuls ne parlent pas. Puis je m'enfuis au plus vite de ce pays : lorsqu'on a mis le feu à la jungle, il est prudent de fuir les lions qui en sortent furieux.

Depuis lors, quand j'implore Dieu, le souvenir de l'idole d'ivoire vient chasser de mon esprit tout orgueil. Je sais que mes mains ne se lèvent pas d'elles-mêmes vers le ciel ; c'est la volonté de Dieu qui les meut, par le fil invisible de la dévotion.

En suivant la voie de la vérité, abandonne tout orgueil : si tu es debout, c'est qu'une main te soutient :

L'Ennemi mort.

Un homme alla voir un jour le tombeau de son ennemi et s'écria tout joyeux : « Heureux celui qui jouit des caresses d'une femme, après que son ennemi est mort. On peut mourir sans regret quand on a survécu, ne serait-ce que d'un instant, à un ennemi odieux ! »

Emporté par son délire, il souleva la dalle qui fermait la tombe et vit au fond de la fosse la tête qui jadis avait porté la couronne. La terre remplissait les orbites des yeux qui avaient brillé à la lumière du jour. Le cadavre était rongé par les vers et les insectes ; les os étaient noyés dans la boue ; le visage s'était émacié et le corps s'était aminci comme un fagot de bois sec ; les mains tombaient en lambeaux.

A ce spectacle, le profanateur se prosterna sur la terre qu'il arrosa de ses larmes. Puis il fit graver sur la pierre :

« Ne te réjouis pas de la mort d'un ennemi, car tu ne lui survivras pas longtemps. »

Les deux Arabes.

Un Arabe, qui n'avait jusque-là connu que le bonheur, se trouva un beau jour pauvre au point de ne pouvoir acheter des souliers. Comme il se lamentait, il vit près de lui un autre arabe qui n'avait pas de pieds. Il n'eut plus aucun regret et se dit : « Mon sort pourrait être pire. »

L'Astrologue.

Un jour un astrologue, rentrant dans sa maison, surprit un étranger avec sa femme. Il devint furieux et traîna les coupables devant les juges, qui lui dirent : « Comment pouvez-vous connaître ce qui se passe dans les astres, puisque vous ne voyez rien de ce qui se passe dans votre maison ? »

La Peur.

Un roi se trouvait dans un vaisseau avec toute sa suite. Un de ses pages se mit à hurler de peur à la vue de la mer qu'il ne connaissait pas. Le roi même ne parvint pas à l'apaiser. Un sage dit alors au roi : « Sire, si vous me l'ordonnez, je l'aurai bientôt fait taire. » Dès qu'il eut reçu l'assentiment du roi, il prit l'enfant et le jeta à la mer. Il le tint quelques instants par les cheveux sous les flots et le ramena ensuite sur le navire. Aussitôt l'enfant courut dans un coin du navire et ne dit plus un mot, ne jeta plus un cri.

Le sage, devant la surprise du roi, lui dit : « Cet enfant manquait d'expérience, n'ayant jamais assisté à un nau-

frage. Depuis qu'il s'est vu exposé à périr sous les flots, il se rend compte du bonheur qu'il y a à être dehors. »

Le Renard.

Un compagnon de ma jeunesse se plaignait à moi de son malheureux sort : « J'ai peu de bien et une nombreuse famille ; mais je ne suis pas sans talent, et puisque je ne peux cependant trouver une place ici, je suis tenté d'aller chercher ma vie sur une terre étrangère. Mais je suis retenu par l'idée que mes ennemis en profiteront pour se déchaîner contre moi. Voyez, diront-ils : ce père inhumain abandonne sa femme et ses enfants par lâcheté et s'en va chercher des plaisirs pour lui seul. »

Je lui répondis : « Mon ami, tu me rappelles l'histoire de ce renard qui courait à perdre haleine ; quelqu'un lui en demanda la raison. C'est, dit-il, que l'on cherche un dromadaire pour le tuer. — Eh bien ! as-tu quelque ressemblance avec cet animal que tu as peur qu'on prenne pour lui ? — Non, dit-il. Mais si mes ennemis s'avisaient de crier en me désignant : Voici le dromadaire, on finirait par les croire et, quand je serais pris pour un chameau, il me serait impossible de me faire délivrer.

L'Esclave.

Un vizir excitait le roi Amrou à faire mourir un esclave. Celui-ci, se prosternant aux pieds du roi, lui dit : « Si tu veux absolument me faire mourir, donne-moi quelque apparence de droit, afin de n'avoir pas à répondre de mon supplice. Le roi lui demanda ce qu'il entendait par ce droit ? — Grand roi, répondit l'esclave, permets-moi de tuer d'abord ce vizir, et il sera juste, après, que tu venges sa mort par la mienne.

Le roi se mit à rire et ne fit point tuer l'esclave.

PENSÉES

Il faut frapper la tête du serpent avec la main de son ennemi, car, quel que soit le vainqueur, ce sera toujours un ennemi de moins.

Un ignorant voulait à toutes forces apprendre à parler à son âne. Comme il était la risée publique un sage lui dit : « Tu ferais mieux d'apprendre de lui à te taire. »

***

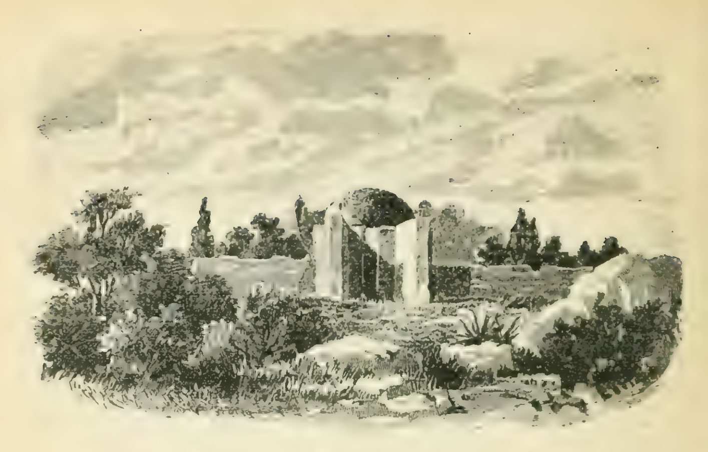
On demandait un jour à un derviche : « Si l'on vous enfermait avec une jolie fille, votre austère piété pourrait-elle tenir contre la tentation ? » — « Je ne sais, répondit-il, si je serais en garde contre moi-même ; mais je ne le serais sûrement pas contre la médisance. »

***

Un chien reconnaissant vaut mieux qu'un homme ingrat.



DANSEUSE
d'après un dessin persan (Bibl. nat.)
Indian (Cl. H)



TOMBEAU D'AVICENNE A HAMADAN.

THÉATRE (1)

La Perse n'a pas de littérature théâtrale proprement dite. Les seules œuvres dramatiques qu'elle possède sont analogues à nos mystères. On les appelle teaziehs. *Le sujet en est généralement emprunté à la vie de Mahomet, aux luttes entre Ali et Aboubekr, qui se disputent son héritage. Le thème prête toutefois à des scènes plus pathétiques que celles de nos miracles et l'on comprend que l'émotion ait pu gagner les spectateurs, toujours nombreux.*

La représentation d'un téazieh *était œuvre pie; les scènes que l'auteur faisait jouer lui gagnaient une place au Paradis* (2).

(1) *Cf.* Sir Lewis Pelly. *The Miracle play of Hasan and Husain, with explanatory notes by A. N. Wollaston* (Londres) et préface.

(2) Parfois des gens du peuple, ayant improvisé quelque farce, sur un sujet emprunté à la vie des champs, la colportaient à travers les campagnes, et la jouaient n'importe où sur une place, sur un gazon. Ils se barbouillaient la face de farine ou de suie, et c'était là la seule concession qu'ils fissent au « costume ».

Dans un genre bien différent, la Perse a vu se multiplier — et s'étendre sur le monde entier — un théâtre original.

C'est le Karagheuz ou théâtre de marionnettes.

Le héros populaire, le Polichinelle persan est Ketchel Pehlevan (héros chauve).

Nous donnons ici la traduction de deux téazchs célèbres en Perse : Le Jardin de Fathma et le Martyre d'Ali.

Le Jardin de Fathma.

Ali *(gendre du Prophète) (en prière)*. — Seigneur, la tristesse est entrée en moi et en Fathma mon épouse. Depuis que le Prophète est parti pour le séjour des immortels, Fathma maigrit et son échine plie sous le poids de la douleur. Notre soleil a plongé dans le couchant de la mort pour n'en sortir qu'au jour du jugement dernier.

Fathma *(fille du Prophète)*. — Dieu, réunis-moi promptement à mon père, qui était le seul consolateur de mes chagrins. Je prends en aversion le peu de vie qui me reste, car vivre sans le prophète est un péché que je ne puis commettre.

Ali. — Oui, la vie sans le Prophète est un chameau égaré dans le désert. Interroge, ô Prophète, notre cœur désolé : il ne te répondra que douleur et que larmes. Notre cœur n'a plus qu'une envie : aller retrouver le tien. Depuis que tu nous a quittés, l'affliction est notre seule compagne, jour et nuit elle pose ses lèvres sur les nôtres ; pourquoi nous as-tu abandonnés ?.

Fathma. — Ame de mon père ! Le chagrin me maltraite comme un mauvais maître son esclave. Mes enfants, venez, approchez-vous et consolez-moi. Hassan, enveloppé de vêtements noirs ; mes filles vêtues de deuil, venez ; apportez les vêtements de votre grand-père et arrosons-les de nos larmes.

Zeineb *(fille de Fathma et d'Ali)*. — Dieu, daigne rendre le courage à ma mère !

Fathma. — Zeineb, donne-moi les vêtements de mon père. Puisque nous l'avons perdu, contemplons ses reliques. Voici le turban de mon père chéri. Voici son manteau. Je veux le turban sur ma tête, le manteau sur mon sein.. Et vous, mes enfants, prenez sa coupe, son sceau, son chapelet... Couvrez vos têtes de cendre et tenez pieusement

[illegible] Ce qui le distingue d'eux, c'est son esprit religieux et [illegible] il récite des légendes et il fait la cour aux dames ; il a [illegible] d'un saint homme et il s'enivre [illegible]. Il est [illegible] souvent grossier. Il danse, il chante, il pleure, il [illegible] sans cesse [illegible] esclave, et qui se venge [illegible] ment de sa supériorité [illegible] la plus [illegible].

ces reliques. O Dieu, nous donnerions nos âmes et nos têtes pour qu'un pli remuât de ce manteau sacré !

ALI. — Fathma, je t'en conjure, fais trève à tes larmes. Ces lamentations t'épuisent. Confie-toi à Dieu qui console.

FATHMA. — Mes fils, faites venir ici le jardinier qui soigne le jardin de mon père. Je veux qu'il me parle des fleurs.

LE JARDINIER. — Salut, ô fille de l'envoyé de Dieu ! Ordonnez, que voulez-vous de moi ?.

FATHMA. — Tu es le bienvenu, et mon père intercédera pour toi le jour de la ressurection. Arroses-tu bien le jardin ? Les narcisses élèvent-ils leur tête pâle ?

LE JARDINIER. — Fille auguste du Prophète, grâce à moi le jardin est plein de perles et de rubis ; partout de blancs narcisses et de rouges coquelicots. Affligées de ne point voir, les roses ont, au fond de leur cœur, une goutte de sang. Va poser sur elles un regard de tes yeux, et elles souriront.

FATHMA. — Dieu te bénisse, si tu soignes mes fleurs avec l'eau de tes yeux.

. . . .

OMAR. — Prince, règne sur la Syrie. Le Prophète n'est plus. Ali est plongé dans l'affliction. Empare-toi du Khalifat ; enferme Ali dans sa maison et va t'asseoir sur le trône de l'envoyé de Dieu.

ABOUBEKR. — Omar, je veux suivre ton conseil intelligent .Cependant je crois qu'il vaut mieux attendre pour cela que cette famille ne soit plus dans le deuil.

OMAR. — Que dis-tu ? Si tu attends la fin du deuil d'Ali, il aura vite fait de prendre l'ascendant sur tous et il nous balaiera comme on balaie l'ivraie de la surface du sol. N'attends pas, et empare-toi hardiment du Khalifat.

ABOUBEKR. — Tu as raison, Omar. Mais tu sembles oublier que le Prophète à légué le Khalifat à Ali, et dès qu'Ali se montrera au peuple, c'est lui que l'on acclamera comme khalife.

OMAR. — C'est justement cela qu'il faut éviter. Du vivant du Prophète, Ali se défiait de nous. Profite de ce moment ou Ali est accablé par la douleur. Ce moment est unique. Arrache-lui le Khalifat et tous les croyants se prosterneront devant toi.

ABOUBEKR. — As-tu oublié que l'archange Gabriel [illegible] Ali [illegible] Dieu



و مصداق این معنی آنکه در عید فطر سنه خمسین و ستمایه که در حضرت اعلی خاقان
قاضی القضاة جمال الملة والدین مقتدی العلما محمود الخجندی یدیم الله فضله
بر در اردو با مسلمانان حاضر آمدند قاضی القضا امامت و خطابت بذکر

OMAR ARRIVANT CHEZ ALI. SCÈNE DU [illegible]

(Bibl. nat., Manuscrit persan.)

a créé le ciel et la terre. « Comment veux-tu qu'Ali me reconnaisse jamais pour maître ?

OMAR. — Fais rapidement ce que je te dis, et empare-toi tout d'abord du jardin de Fathma. Le peuple, en t'y voyant, croira d'abord que tu es l'héritier des biens du Prophète, car les gens du peuple ont la raison dans leurs yeux. Une fois le jardin dans tes mains, les fidèles croiront Ali déshérité et ne songeront plus à lui.

ABOUBEKR. — Tu as raison, Omar. Va donc arracher le jardin aux mains de Fathma ; tout d'abord, va préparer les chrétiens à mon avénement.

OMAR. — O chrétiens étrangers, apprenez la dernière volonté de Mohammed : « Quand je serai mort, a-t-il dit, mon héritier, celui qui vous enseignera le Coran, c'est Aboubekr. C'est lui qui transmettra mes ordres au monde. Proclamez-le khalife. » (*S'adressant au jardinier*). Allons, va-t-en de ce jardin, Aboubekr m'envoie le réclamer, car Fathma l'a usurpé. Le seul héritier du Prophète est Aboubekr.

LE JARDINIER. — Omar, tu te trompes. Je suis le jardinier du Prophète. Fathma seule est propriétaire de ce jardin. De quel droit veux-tu m'en chasser ?

OMAR, (*à Aboubekr*). — Tout va pour le mieux et nos désirs sont comblés. J'ai envoyé une grande foule de gens pour te proclamer khalife dans la mosquée et j'ai chassé du jardin le jardinier du Prophète.

. . . .

LE JARDINIER, (*à Fathma*). — O digne fille du Prophète, Omar vient de me chasser de ton jardin. Il m'a frappé de son fouet sur les yeux et mon sang m'aveugle. Agis promptement ; autrement tu perdras ton jardin.

FATHMA (*à Ali*). — Prince du monde, l'ignoble Omar, s'est emparé par la force du jardin du Prophète. Quel outrage !

ALI. — O princesse malheureuse, lumière des yeux du Prophète, patiente. Mon âme, toute à sa douleur, ne peut que compatir à ta peine. Mettons toute notre confiance en Dieu.

FATHMA. — Protège-nous, ô prophète ! Ton peuple nous persécute. Sors de ta tombe et vois ce qu'Omar a fait de moi : Il m'a pris ton jardin, mon héritage, et il a frappé le gardien !

HUSSEIN. — Pourquoi ces perles sur tes joues, ma mère ? Est-il arrivé quelque nouveau malheur ?

FATMHA. — Oui, mon enfant. Omar, ce chien maudit, s'est emparé du jardin que j'aimais.

HUSSEIN. — Que je périsse plutôt que de voir une telle iniquité !

FATHMA. — Ne t'afflige pas, mon Hussein : Dieu nous protège. Va parler à cet ignoble Omar et dis-lui : « Le ciel du Très-Haut croulera sur ta tête si tu dis que le jardin du Prophète est à toi. Ma mère m'envoie ici, homme méchant et injuste. Ne porte pas sur le jardin du Prophète tes mains profanes. »

HUSSEIN. — Mais s'il ne veut pas m'obéir, que ferai je

FATHMA. — Tu lui diras alors : « Vil chien, n'enfreins pas les ordres du Prophète. Garde toi de la colère de Dieu, si tu méconnais la parole de son envoyé sur Terre. »

HUSSEIN. — Je vais voir Omar, ma mère, et lui dire ce que tu m'as ordonné. (*A Omar.*) Homme injuste, pourquoi t'empares-tu du jardin du Prophète ? Pourquoi outrager sa fille ? Conforme-toi aux ordres de Mohammed et obéis-lui, chien vil.

OMAR. — O lumière des yeux du Prophète, je ne voudrais pas m'opposer à l'ordre de Dieu, mais Aboubekr est monté sur le trône du Prophète, et je ne puis obéir qu'à mon nouveau maître. Le Prophète a ordonné, par son testament, qu'Aboubekr soit son héritier et lui succède au pouvoir. Le jardin de Fédek appartient donc à Aboubekr.

HUSSEIN. — Imposteur ! Que répondras tu au Prophète le jour de la résurrection ? Ce jour-là, ton visage deviendra noir comme le crime que tu viens de commettre.

OMAR. — Va-t-en de ma présence, petit-fils du Prophète, où je te fais massacrer sur place. Va pleurer avec ta mère, qui t'attend, la pauvre femme, en rêvant aux splendeurs perdues du Khalifat.

HUSSEIN. — Sois maudit, fils d'une prostituée ! Les paroles impies qui sortent de ta bouche sèmeront ton chemin vers l'enfer.

. . . .

HUSSEIN (*à Fathma*). — O fille du Prophète, j'ai transmis ton message à ce chien vil, et je n'ose te redire ce qu'il m'a répondu.

Fathma (*à Ali*). — Que faire, ô fils de l'oncle du Prophète ? Comment retrouver notre héritage ?

Ali. — Je n'ai à t'offrir que ma tristesse et mon amertume, ô fille du ministre de Dieu. Sois calme et courageuse, et ne t'afflige plus. Chacun de tes soupirs augmente le feu qui me consume.

Fathma. — Permets-moi d'aller moi-même trouver Omar, ce chien maudit. Peut-être mes paroles inspirées par la douleur ne manqueront-elles pas leur but. L'arbre qui est planté dans un bon terrain porte toujours des fruits. Le cœur de cet homme est peut-être accessible à la pitié.

Ali. — Va ; nos âmes te suivront, portées par nos fils. Prends le manuscrit du Prophète ; fais lire à l'imposteur l'écriture sacrée et le seing du Prophète.

Fathma. — Mes enfants, joyaux du trône de Dieu, vous dont le nom retentit dans le ciel, prononcé par les bienheureux, venez avec moi chez Omar... (*A Omar.*) Omar, c'est à toi que je m'adresse, écoute-moi. Reconnais-tu en moi la fille du Prophète ? Tu m'as dérobé le jardin du Fédek, alors que j'étais plongée dans la douleur ; tu as foulé aux pieds la justice et mes droits. Mohammed n'était-il pas mon père ? Ali n'est-il pas mon époux ? L'envoyé de Dieu ne m'a-t-il pas légué le jardin du Fédek ? Tiens, lis ce manuscrit signé par le Prophète, et agis, chien ignorant, selon la volonté de mon père.

Omar. —O très chaste fille du Prophète ! Le jardin du Fédek s'est échappé à tout jamais de tes mains ; tu l'as perdu sans retour ; tu en souffres, mais telle est la vérité. Aboubekr, successeur du Prophète, est le seul héritier de tous ses biens.

Fathma. — Omar, rougis de honte, aie pitié des orphelins, aie un regard de compassion pour ces enfants. Tu peux encore détourner de toi le châtiment ; lave tes mains criminelles avant d'être souillé tout entier. Regarde l'écriture et le sceau de mon père, de qui je porte le deuil. N'aggrave pas mes souffrances.

Omar. — Fathma, tu es pauvre et sans protection. Que ta parole soit plus humble. Le khalifat est à Aboubekr et notre haine ne finira qu'au jour de la résurrection. Dès aujourd'hui, le khalife régnant s'empare des biens du Prophète. La parole d'un homme mort va rejoindre son

cadavre dans le néant. C'est pourquoi je détruis ce manuscrit. (*Il déchire le testament.*)

FATHMA. — Scélérat, tu périras comme tu as fait périr l'autographe de mon père. Tu mourras sous les coups d'un assassin, qui t'ouvrira le ventre et jettera au vent tes entrailles.

. . . .

FATHMA (*revenant auprès d'Ali*). — O lion, prince de la religion sainte, le monde n'a plus d'espoir qu'en toi ; tu as fais tomber sous ton épée les ennemis de Dieu ; tu connais le secret de toutes les énigmes humaines. Omar à déchiré l'autographe de mon père. Que faire !

ALI. — Fille de l'envoyé de Dieu, l'homme qui a déchiré le manuscrit du Prophète mourra sous le poignard. Sa place l'attend dans le brasier de l'enfer.

FATHMA. — Il faut tenter quelque chose encore. Rends-toi au temple et monte dans la chaire où prêchait Mohammed. Comme lui chante la prière aux fidèles.

. . . .

ABOUBEKR (*au milieu du Temple, s'adressant aux fidèles.*) — Que chacun prête une oreille attentive à mes paroles. Je suis Aboubekr, le maître de cette mosquée ; je suis le père d'Aïcha, veuve du feu Prophète. En quittant ce séjour des larmes et de la tristesse, Mohammed m'a désigné pour être votre khalife. Suivez ma religion, et j'intercéderai pour vous, au jour du jugement dernier. Regardez-moi dorénavant comme votre Imam ; car je suis le chef du temporel comme du spirituel.

. . . .

SELMAN (*accourant chez Ali.*) — O héritier de l'envoyé de Dieu, que je sois ta victime. Occupé dans ta maison aux obsèques du Prophète, tu ignores ce qui se passe dans la ville. Aboubekr cherche à te dérober le droit au Khalifat. Tout le peuple l'acclame. Le soleil de la vraie religion est assombri. Abandonne ce lieu funèbre et monte en chaire d'un pas ferme. Élève alors ta voix puissante et ne laisse pas le Khalifat échapper de tes mains.

ALI. — La terre est encore fraiche sur la tombe du Prophète. Je me demande s'il est bien vrai qu'il nous a quittés pour toujours. Comment pourrais je paraître à sa place dans la chaire ? Mon empressement à lui succéder

serait sacrilège. Mes larmes troublent ma voix : je ne pourrais parler du haut de la chaire.

FATHMA. — O Ali, ami de Dieu, prince du royaume de Dieu, père de mes enfants, toi dont les yeux sont rouges de sang, que se passe-t-il dans ta pensée ?

ALI. — Splendeur du ciel, lumière des yeux du Prophète, source de toutes les vertus, toi égale aux anges par la pureté, Aboubekr vient de se proclamer lieutenant de Dieu du haut de la chaire sacrée. L'angoisse étreint mon âme.

FATHMA. — Debout donc ! Que ta main saisisse vigoureusement ton épée et coupe la tête des imposteurs. Fonds sur eux comme le tonnerre du ciel et répands sur le monde leur sang impur.

ALI. — Tu sais que le courage ne me manque pas ; mais je n'ai pas assez pleuré ; le devoir religieux me force de garder la maison.

TATHMA. — Non, prince, tu ne peux rester inactif dans ta maison. Montre-toi et fais pâlir les imposteurs. Leur injustice me ferait mourir de honte.

ALI. — Je le veux bien ; mais je leur porterai des paroles de paix. Venez avec moi, mes fils. Allons à la mosquée acquitter nos devoirs envers Dieu.

Du haut de la chaire, je chanterai la Khotba (1).

. . . .

ALI (*du haut de la chaire de la mosquée*). — Peuple des croyants ! Personne ne peut succéder au Prophète, si ce n'est moi. Ecoutez-moi : je suis l'ami de Dieu et votre chef après le prophète. Voici mes deux fils, joyaux du trône de Dieu. Pour eux seuls ont été créés le ciel et la terre.

Voici le saint livre du Koran, que le Seigneur a fait descendre du ciel. J'apporte ici ce code qui doit nous guider tous et dont j'ai rassemblé une à une toutes les feuilles. Rappelez-vous les paroles du Prophète : « Vénérez ce Koran, et respectez-le comme vous m'eussiez respecté moi-même. » Or, que faites-vous ! A peine le Prophète est-il mort que vous vous réunissez dans la mosquée sainte et pour quoi faire ?

OMAR. — Ali, tu as, il est vrai, le mérite d'avoir recueilli les feuilles éparses du Koran que le Seigneur a fait descendre du ciel pour la conduite des hommes. Mais qui a besoin

(1) Prière officielle que chante le prêtre dans la mosquée.

de ton Koran ? Qui a cherché tes faveurs ? Garde pour toi le travail que tu as fait : nous n'en avons pas besoin.

ALI. — Peuple de Dieu ! vous avez commis un grand crime en acclamant un nouveau khalife avant que ne fût expiré le deuil du Prophète. Avez-vous donc, ô hommes de l'Islam, oublié les paroles du Prophète : « Je ne suis que l'étendard de la ville sainte ; Ali en est la porte. Dans la suite des siècles, Ali est de moi. Une épine qui le blesse au pied me blesse au cœur. Quiconque serait l'ennemi d'Ali serait mon propre ennemi. »

OMAR. — Ali, tes efforts sont vains, et personne ne songe à toi. Ce qui est fait est fait. Le monde a déjà appris que le Khalifat n'est plus dans ta famille. Vois ce peuple innombrable : il a librement acclamé Aboubekr.

ALI. — Croyants, écoutez-moi ; Dieu m'a choisi pour héritier de son Prophète. Le testament de Mohammed en fait foi ; vous n'avez pas d'autre émir que moi après la mort de Mohammed. Moi seul, puis aujourd'hui présider le saint office et parler dans la chaire de la mosquée de la ville sainte... Tel est l'ordre de Dieu, telle est la dernière volonté du Prophète. La chaste fille du Prophète est mon épouse et voici les deux fils qu'elle m'a donnés avec la permission de Dieu. Quelqu'un peut-il faire valoir autant de titres à la succession de Mohammed ?

OMAR. — Sache qu'Aboubekr vient d'être acclamé par ce peuple. Il est donc khalife de fait et nous n'en voulons pas d'autre. Reconnais-le, toi aussi, pour ton maître légitime, et ne crains rien de lui : il te pardonnera.

ALI. — Je puis seul recevoir l'inspiration du Seigneur et le proclamer du haut de la chaire. Je suis souverain du trône de l'autorité. Le tapis de la dignité royale appartient à moi seul. Je suis la reine des abeilles dans la ruche des croyants. Dieu m'a confié le soin de veiller sur ses créatures ; il m'a donné le titre de son ami, et le Prophète m'a légué le don de son haleine miraculeuse. Je suis l'émir des croyants.

OMAR. — Toutes ces louanges que tu t'adresses ne te serviront de rien. Retourne dans ta maison et emportes-y ton Koran. Parle à ton livre ; ici tu ne persuaderas personne. Renonce à ta folle ambition. Tel est l'arrêt de ton sort. Adieu.

ALI. — O musulmans, je m'en vais de votre sein et j'emporte

porte le saint Koran dont vous ne voulez pas. Mais rappelez-vous bien que le texte véritable du Koran n'est pas parmi vous, car c'est moi qui l'emporte. Et toi qui te dis le chef de ce peuple que tu trompes, tu mens, fils de malheur ! (*Il quitte la mosquée*).

OMAR (*à Aboubekr*). — Ne t'avais-je pas dit que le mari de la fille du Prophète te résisterait ? Il a protesté devant tout le peuple assemblé. Tu ne seras jamais sûr de ton pouvoir, tant que cet homme vivra. S'il parle encore au peuple, il le persuadera, et l'attendrira : c'en sera fait de nous, car le peuple l'acclamera.

ABOUBEKR. — Tu as raison. Il ne faut pas perdre un instant. Cours chercher Ali qui doit s'être enfermé dans sa maison. Amène-le ici, de gré ou de force. S'il ne consent pas à quitter sa maison, brûle-la sans rémission. Et traîne Ali jusqu'ici avec une corde.

. . . .

OMAR (*à la porte de la maison d'Ali*). — Ali, sors de ta maison et viens acclamer Aboubekr, le Khalife. Pleurer ne te sert de rien. Viens joindre ta voix à celle de tous les musulmans. Ouvre vite !

KHALED. — Il n'y a donc personne dans cette maison, ou les habitants en sont-ils devenus sourds ? Si Ali ne sort de cette maison, j'y mets le feu.

FATHMA. — N'as-tu pas honte, Omar, de menacer d'incendie la maison du Prophète ? L'eau des ablutions du Prophète n'a pas encore séché sur les dalles de sa maison, et tu parles de l'incendier ? Oseras-tu brûler cette porte posée sur ses gonds par l'archange Gabriel ? Vil Omar, tu n'as pas honte de venir ici insulter une femme dans le harem d'Ali ?

OMAR. — Va dire à Ali que le Khalife veut le voir.

FATHMA. — Ali veut rester seul avec sa douleur. Va-t'en.

OMAR. — Fille du Prophète, tu me refuses l'entrée de cette maison ? Tu vas voir qui je suis : je vais entrer de force dans ton harem et j'en emmènerai Ali, lié d'une corde.

FATHMA. — Chien de renégat, oserais-tu pénétrer dans le harem inviolable ? As-tu donc oublié ce verset du Koran : « Nul n'entrera dans la maison du prophète. » Ne sais-tu pas que sa fille demeure ici ?



TOMBEAU PRÈS DE PERSEPOLIS.

(Bibl. nat., Estampes.)

Omar. — Fais ce que je t'ai ordonné, ou le malheur va fondre sur cette maison.

Fatima. — O Dieu, protège-nous contre la fureur de cet homme ! O mon père, du haut de ta demeure céleste, souffriras-tu qu'un vil renégat insulte au malheur de ta fille ?

Omar. — Khaled, mets le feu à cette maison ; je ne saurais discourir plus longtemps avec une femme.

Fatima. — O Prophète ! Omar à incendié ta maison ; Misérable, tu violes la maison de la fille du Prophète ! Ali ! Viens voir ce sacrilège qui déchire les rideaux de ton harem ! (*Omar la frappe d'un poignard*). Ah, scélérat ; il m'a frappé !

Au secours ! Ali, au secours ! Ta maison croule sur ta femme et sur tes enfants !

Ali. — Calme-toi, épouse chérie. Me voici avec tes enfants. Ouvre tes yeux, regarde-nous...

Hussein. — Mère adorée ! que veut dire tout ce sang répandu, cette blessure à ton côté ? Qui l'a blessée aussi cruellement ?

Zeineb. — Ma pauvre maman, appuie-toi sur ta fille. Tu ne vas pas nous quitter, n'est-ce pas ? Que deviendrions-nous, privées de ton appui ?

Fatima. — Non, mes filles, je ne vous quitterai pas. Si je meurs, Consolez votre frère Hussein ; toi, Zenieb, sois pour tous comme une autre moi-même. Calme leur chagrin. C'est Omar qui m'a blessée... Ma vie se ralentit peu à peu... La coupe d'or de mes jours a été brisée par la main d'Omar.

Hussein (*à Omar*). — Bourreau ; tu as ruiné notre maison de fond en comble. Pourquoi as-tu blessé ma mère ? Tu ne rougis pas d'avoir insulté une femme qui est la fille de ton Prophète ! Pourquoi l'as-tu frappée ? Bois le sang de la femme que tu as assassinée.

Omar (*à Ali*). — Le voilà, ce brave ! Qu'est devenue la vigueur de ton bras autrefois habile à manier l'épée ? Pourquoi te cacher dans un coin obscur ? Viens à la mosquée acclamer Aboubekr ; après quoi tu pourras rentrer dans ta maison.

Ali. — Chien maudit ! N'as-tu pas entendu le Prophète dire : « Le seul maître est Ali. »

Omar (*à sa suite*). — Allons, riez au nez de cet homme et

liez lui les bras. Faites ce que j'ordonne : jetez lui une corde autour du cou et trainez-le à la mosquée. Point de pitié pour lui.

Ali (*à Omar*). — Omar, Dieu se détourne de toi. Tes yeux infâmes ignorent toute pudeur. Tu as oublié les bienfaits du Prophète, ses bienfaits et aussi ses paroles.

Seliman. — Omar, ne crains-tu plus Dieu ? Au nom d'Allah, honore la personne sacrée d'Ali, honore la famille du Prophète.

Ali. — Tais-toi, Seliman. Imite-moi. Laisse faire ce bourreau. Je sais ce qu'il veut ; mais il ne viendra pas à bout de me faire dévier d'un seul cheveu du chemin de mon devoir. Mes bourreaux ne pourront pas se plaindre de ce que je les aie maltraités.

Fathma. — Omar, où conduis-tu Ali ? Où conduis-tu l'héritier du Prophète, le saint des saints qui est entre tes mains ?

Omar. — Le gibier est entre mes mains. Il ne m'échappera pas.

Fathma. — O mon père, reviens du ciel pour venger ta famille que l'on accable de déshonneur... dans quelques moments, je vais mourir. Pourquoi ne pas me faire mourir tout de suite ?

Ali (*en prière*). — O Prophète envoyé d'Allah, vois dans quel état se trouve ton héritier, le fils de ton oncle ! Omar le traîne à ta mosquée, la corde au cou, les bras liés. Ta fille est étendue dans son sang, le flanc ouvert. Que vont devenir nos pauvres enfants ?

Une voix d'outre-tombe. — O Ali, n'oublie pas mes dernières paroles. Ne te laisse pas aller au feu de la colère, car il embraserait le monde entier. Prends ma main et cache la tienne ; car en la voyant, Aboubekr et les imposteurs trembleraient. Ne crains rien. Tel est l'ordre de Dieu : laisse faire et aie patience. La vérité, comme l'eau agitée d'un lac, redeviendra pure. (*Une main sort du tombeau.*)

Ali. — O Prophète, j'ai touché ta main, qui m'a ouvert la porte de l'avenir. Regarde le fils de ton oncle : il est garrotté entre les mains de tes ennemis sans pudeur. Viens voir Ali en proie à l'angoisse... (*Il suit Omar devant Aboubekr.*)

. . . .

Omar. — O Khalife, je viens de t'amener Ali : Dis un

mot et un coup d'épée, tranchant son existence, fera rouler sa tête jusque sur ton trône. Envoie-le dans le monde des trépassés.

ALI. — Aboubekr maudit, pourquoi m'avoir appelé ici ! Quelle faute ai-je commise pour que tu me persécutes ainsi ?

ABOUBEKR. — Je t'ai fait venir ici pour que tu me reconnaisses pour chef légitime. Rends-moi l'hommage dû au lieutenant du Prophète.

ALI. — Toi, khalife ? Toi, lieutenant du Prophète ? De quel droit, en vertu de quel verset du Koran ? Ouvre le Koran et cherche. Mais tu n'oseras pas : le Koran ne parle que de moi. Qui, de toi ou de moi, est l'époux de la fille du Prophète ? Qui est le père de ses petits-fils ? Lequel de nous deux a gagné des victoires sur les ennemis du Prophète ? Lequel de nous deux a été appelé par lui : « Étendard de Dieu ? » Ah ! te voici muet, imposteur maudit !

ABOUBEKR (*à Omar*). — Ami, je frissonne de peur. Fais quelque chose, ou c'en est fini de mon khalifat. Fais agenouiller Ali devant l'épée du bourreau. C'est le seul moyen pour qu'il reconnaisse ma souveraineté.

OMAR. — Ali, à genoux ! Tends ton cou, et je le trancherai si tu ne reconnais Aboubekr pour ton khalife.

Tes heures sont comptées. Hâte-toi d'obéir. Ne rends pas orphelins tes enfants ! Choisis : ton assentiment, ou la vie.

ALI. — Vil renégat, tais-toi ! Si du fond de son tombeau le Prophète ne m'avait recommandé le calme, tu aurais déjà mordu la poussière, chien maudit !... Mais je resterai calme, et je méprise, ô idolâtres, votre indignité.

FATHMA (*dans sa maison*). — Ali où es-tu? Je voudrais entendre ta voix si douce.

KULSOUNN (*fille d'Ali*). — Omar a fait lier notre père et l' a fait traîner à la mosquée.

FATHMA. — Je veux revêtir le manteau et le turban du Prophète, et la vue de ces saintes reliques ouvrira à la pitié le cœur des infidèles. Zeineb, tu m'accompagneras. Allons à la mosquée en gémissant... (*Elle va à la mosquée et s'adresse à Aboubekr*). Quand cesseras-tu de persécuter la famille du Prophète ? O Aboubekr, tu seras châtié un jour de tes odieuses actions. Omar a mérité aussi une punition terrible et il ne peut y échapper. Pourquoi as-tu oublié

les paroles du Prophète, que tu recueillais autrefois précieusement ? Arrête-toi sur cette pente fatale.

OMAR. — Ali, agenouille-toi sous mon épée et récite la prière de ceux qui vont mourir. D'un seul coup je vais faire tomber ta tête.

ALI. — Omar ce n'est pas toi qui me feras mourir. Cependant je suis la volonté divine de Dieu. Qu'elle s'accomplisse ! (*Il s'agenouille et prie.*)

HUSSEIN. — O mon père laisse-moi mourir à ta place. Omar, vil bourreau, homme lâche, délie ces cordes qui retiennent mon père.

ALI. — Fathma, défends à Hussein de se lamenter. Qu'il ne s'afflige pas en vain, car pas un cheveu ne tombera de ma tête si Allah ne le veut point.

FATHMA. — Aboubekr, pourquoi ces traitements indignes des membres de la famille du Prophète ? Pourquoi vouloir rendre orphelins mes fils, lumières de mes yeux ? Pourquoi cette corde honteuse au cou d'Ali ? Ali, le lion, fils de l'oncle du Prophète. Ali ton maître ! Faut-il que je te jette à la tête le turban du Prophète ? Mes cris de détresse doivent-ils faire trembler la mosquée et l'autel ?... Crains-tu l'effet de mes plaintes lorsque nu-tête, échevelée, je clamerai ma détresse au ciel et appelerai sur vos têtes la foudre d'Allah ? Dieu m'exaucera, car il est juste et inexorable. Une étincelle de ma colère embrasera ton peuple et il n'en restera qu'une pincée de cendres.

SELMAN. — Fille du Prophète rentre chez toi et ne crains rien pour ta famille, sur qui s'étend la miséricorde de Dieu. Ali ne tardera pas à te rejoindre. Va.

FATHMA. — Non, je ne quitterai pas Ali mon époux. Je ne puis l'abandonner, agenouillé devant le bourreau. J'irai auprès du tombeau de mon père invoquer son assistance. O Prophète de Dieu, protège-nous, sauve-nous. O maître des hommes et des génies, lève ta tête dans ta tombe et vois Ali agenouillé sous l'épée du bourreau. Sauve-nous, ô Prophète, des mains de ces tyrans impies.

UNE VOIX D'OUTRE-TOMBE. — Peuple cruel et injuste ! que vos mains sacrilèges laissent aller mon héritier. Laissez en paix les personnes de ma famille. Ne troublez plus le repos de mon âme. Rappelez-vous mes dernières paroles ou bien la main de Dieu vous écartera de la source de ses bienfaits.

ABOUBEKR. — Omar, le feu des paroles enfiévrées de Fathma va incendier notre peuple, détruire notre puissance. Dieu l'entend. Ote à Ali cette corde ; faisons grâce à ses enfants. Allons-nous en et allons en paix.

OMAR. — Donne-moi plutôt l'ordre de trancher la tête d'Ali : ensuite je répondrai à Fathma.

LE PEUPLE. — Aboubekr, dis à Omar de laisser aller Ali. Pourquoi ces cruautés ? Pourquoi enchaîner le lion de Dieu ? Fais ce que nous te disons, ou ton entêtement fera naître l'émeute, et les épées sortiront des fourreaux.

ABOUBEKR. — Omar, laisse Ali libre. Tes passions ont fait naître les murmures, l'émeute est prête à éclater et je t'en rends responsable. (*A Ali*). Rentre chez toi, et renonce à conduire ce peuple. (*On délivre Ali*).

FATHMA. — Dieu, tu as tiré Ali des griffes du bourreau. Nos souffrances, notre sang, nos larmes, ont gagné ton pardon aux péchés des peuples.

ALI. — Hâtons-nous de regagner notre maison et d'y terminer les obsèques du Prophéte. Nos humiliations sont terminées.

FATHMA (*en prière*). — O Prophète, lève la tête et regarde Ali ; ce lion des batailles gagnées, cet échanson qui versera à boire aux bienheureux dans le Paradis. Vois : il est privé de ses droits par Omar ! Vois, il est triste, abattu, persécuté par les mécréants qui lui ont lié les bras ; il a souffert, ce brave aux nombreuses victoires. Vois ce que le scélérat Omar a fait endurer à cet ami de Dieu !

LE MARTYRE D'ALI.

Ali, gendre du Prophète, est en prière.

Dieu miséricordieux, depuis que tu as rappelé à toi le grand Mohammed, je suis consumé par le chagrin, car l'absence de ton envoyé laisse sur terre un vide inépuisable. Que vais-je devenir ? le protecteur de l'humanité n'est plus ! Je vais mourir cette nuit, ô Dieu ! que ta volonté s'accomplisse !

Cette nuit, le poignard de Meldjein doit me traverser le cœur ; cette nuit, mes enfants perdront leur père, leur guide dans ce monde.

Pourquoi, Dieu céleste, m'as-tu repris sitôt ma femme bien-aimée, fille du prophète ? Les larmes que m'a causées

sa mort ne sont pas encore séchées ; mes yeux sont encore rouges ; ô Dieu, aie pitié de mes orphelins.

KULSOUNN (*fille d'Ali*). — O Zeineb, ma sœur, je t'entends pleurer dans ton lit. Qu'as-tu donc ?

ZEINEB. — Je viens de faire un songe où ma mère Fathma vint déchirer ma chemise en me disant : tu es maintenant l'épouse de la douleur.

KULSOUNN. — Chose étrange, j'ai fait le même rêve. Des femmes en deuil t'environnaient en poussant des lamentations. J'ai ressenti, à cette vue, un tel chagrin que je me suis brusquement éveillée.

ALI. — Qu'avez-vous, mes chères filles ? Pourquoi ne dormez-vous pas à cette heure avancée de la nuit ?

Les deux sœurs racontent leurs songes à leur père.

ALI. — O ma fille, ton songe est vrai ; mon tour est venu de boire à la coupe amère du destin. Bientôt tu revêtiras les vêtements de deuil des orphelins. Sur vos têtes chéries la tristesse répandra sa cendre et vous déchirerez vos voiles de douleur.

Hussein, *fils d'Ali et* Hassan, *son autre fils, ont fait aussi des songes prophétiques. Ali leur apprend, à eux aussi, la fatale nouvelle.*

ZEINEB. — O destin, vieux marin qui conduis la marée de la création, où emmènes-tu nos frêles barques ? Pourquoi notre père nous parle-t-il de sa mort ? Père bien-aimé, ne peux-tu pas nous mettre à l'épreuve ?

ALI. — Zeineb, ma chère fille, tu seras après ma mort la mère de mes orphelins. L'heure arrive où je dois vous quitter, l'hiver vient flétrir les fleurs de mon parterre. Une force invincible m'attire vers Dieu. J'y vois déjà notre Prophète et votre mère Fathma. Ils m'invitent à partager leur félicité. Ils m'y préparent une nouvelle existence, faite de plaisirs le jour, de délices mystérieuses la nuit. Maintenant il faut que je me hâte d'aller au ciel, et je ne puis rester avec vous davantage.

ZEINEB. — Mon père, songe que ton absence va nous plonger dans l'affliction.

ALI. — Ma chère fille, je dois mourir cette nuit pendant la prière, sous les coups du poignard empoisonné de Meldjem : les décrets du destin sont irrévocables. Éloignez-vous de moi, oiseaux mélodieux dans le jardin de la douleur. Il faut que j'aille à la mosquée.

Hassan. — Père chéri, permets à tes fils de t'accompagner. Sacrifie moi comme Abraham, obéissant à Dieu, sacrifia Isaac.

Ali. — Ton tour viendra, mon enfant, pour le sacrifice. Tu vivras ce que vit une rose au jardin de la religion, mais le poison qui terminera tes jours n'est pas encore versé dans la coupe. Moabia, avide de notre sang, médite encore sur la manière dont il te dévorera le cœur. Reste à la maison avec tes sœurs. Elles auront besoin de toi. (*Il se dirige vers la porte de la mosquée.*) O nuit terrible, que fais-tu de l'aurore ? Pourquoi le muezzin n'est-il pas encore au sommet de la tour ? Pourquoi retiens-tu la brise du matin ? Le crime qui se prépare te fait-il honte et as-tu peur de sortir de tes voiles ?

Hussein. — Cette nuit est longue, interminable. Le coq ne veut pas chanter, car il sait qu'on va tuer Ali. O nuit, fais sortir le soleil de sa caverne du Levant ! Resplendis de tous tes rayons sur le monde. Le jour commence à poindre. O muezzin, annonce-le.

Ali, (*au milieu de la mosquée*). — O peuple de Mohammed, amis, réveillez-vous pour l'adoration du matin. Le jour commence à blanchir l'horizon. O Dieu souverain du monde, Créateur de toutes choses, ton arrêt est tombé sur moi. Sois témoin qu'Ali a été ton serviteur fidèle, et qu'il n'a jamais abandonné tes commandements jusqu'à cette minute où il va mourir. Mon âme va s'échapper de mes lèvres et j'invoque en me prosternant le nom d'Allah !... (*Il se prosterne. Meldjein sort de la foule et vient le poignarder*)... Ah !...Que Dieu soit loué ! je vais pouvoir le rejoindre ! Je suis libre enfin ! Mon sang a rougi le turban du martyr de l'amour divin. Mon âme se réchauffe au feu du désir d'Allah ! Délivré de mes liens terrestres, je vais rejoindre Dieu dans les jardins célestes.

Un crieur. — Hélas, Ali, ce lion divin, est mort lâchement assassiné sous les coups de l'exécrable Meldjein. L'héritier du souffle du Prophète vient d'être élevé au rang de martyr. Sa tête est fendue par le fer du criminel. L'éclat de ses yeux est terni. Le fer du traître vient de couper le plus bel arbre du Paradis.

Un autre crieur. — Honte sur nous ! Couvrons nos têtes de cendres : notre défenseur est mort !

Zeineb. — Hélas ! Quelle affreuse nouvelle viens-je



PEINTURE D'UN POÈME PERSAN DU XVIe SIÈCLE.

[illegible] Bibl. nat.]

d'apprendre ! J'entends déjà des chants funèbres... Que veulent dire ces cris de détresse !... Un frisson me saisit... Hussein, réveille-toi ! Viens à mon secours ! Hassan, ouvre les yeux...

HASSAN. — Qu'as-tu, ma chère sœur ? Tu sors nu-tête, les cheveux épars, les vêtements en désordre ? Pourquoi ce torrent de larmes coule-t-il de tes yeux ?

ZEINEB. — Allez demander des nouvelles de notre père chéri... Hélas ! je suis orpheline ; répandez sur moi les cendres du pénitent.

HUSSEIN (*entrant dans la mosquée*). — O mon père, orgueil et gloire de Médine, où es-tu ?... Que vois-je ! Quelle est cette plaie horrible sur ta tête ? Qui a répandu la pâleur de la mort sur le rose de tes joues ? Quel odieux meurtrier n'a pas craint de faire des orphelins ? Oh ! quelle plaie affreuse !

ALI. — Je viens, ô mon fils, de recevoir le coup de grâce. Je souffre de vous abandonner, ô mes chers enfants, si jeunes encore. Sans cette pensée qui me déchire, je subirais le martyre avec joie. Ne me regardez pas avec tristesse, mais plutôt avec le ravissement du fiancé qui pour la première fois soulève le voile de sa fiancée... Mais portez-moi dans ma maison, afin que j'y passe au milieu de vous mes derniers moments.

ZEINEB. — Vous voilà, mes frères ! Vous portez notre père mourant. Ah ! laissez-moi contempler encore une fois ses traits chéris.

HUSSEIN. — Prends un voile noir, malheureuse : nous n'avons plus de père. Désormais tu resteras dans ta maison, comme reste au nid un oiseau dont les ailes sont brisées.

ZEINEB. — Ciel ! Aussitôt après m'avoir ravi ma mère, pourquoi me prends tu mon père bien-aimé ?

LES SERVITEURS DE LA MAISON. — O noble cyprès du jardin de la religion ! ouvre tes yeux et regarde nous pour nous consoler. Quelle main criminelle vient nous accabler ?

ALI. — O mes fidèles serviteurs ; ne me regrettez pas, ne pleurez pas : en vous voyant moins tristes, moi-même je souffrirai moins (*à Zeineb*). Ne pleure plus, Zeineb, tu n'as que trop de temps pour me pleurer. Ta vie n'est encore qu'à son printemps.

ZEINEB. — Mes frères, allez chercher notre médecin ;

dites lui en quel état est votre père. Dites lui qu'il vienne panser sa blessure. Dépêche-toi Ali.

. . . .

NEAMAN (le médecin). — Salut noble famille de l'envoyé de Dieu sur la terre!

ZEINEB. — Sois le bienvenu serviteur de la loi de Dieu ami du drapeau du Prophète. Vois comme l'ouragan du trépas a détruit la moisson de la foi. Le rosier du malheur déraciné... O Neaman, l'eau de ta science peut-elle ranimer nos fleurs fanées ? Panse la tête de l'auguste martyr et ferme sa blessure. Rends-nous notre père...

NEAMAN. — Hélas, il n'y a pas de baume qui puisse guérir la blessure d'Ali. Le fer qui l'a frappé était trempé dans le venin. La plaie est incurable, et ma science n'y peut rien.

ZEINEB. — Neaman, nous te supplions, nous embrassons tes genoux : essaye de guérir notre père ! Par l'amour du Prophète, rends-le nous sain et sauf ! Nous n'avons que toi, notre ami dévoué !

NEAMAN. — Demandez-moi ma vie prenez-la, mais ne me demandez pas une tâche impossible. Voyez : les lèvres de la plaie sont imprégnées de poison ; on ne peut plus les rapprocher. L'homme ne peut plus rien pour l'homme. Adieu ! Vivez pour continuer son œuvre.

HUSSEIN. — Neaman, viens encore considérer la blessure de notre père. Ne laisse échapper aucune espérance.

NEAMAN. — J'aurais cent âmes dans le corps que je les sacrifierais avec joie ; mais elles ne rendraient pas la vie à votre père. Je ne puis rien qu'aller me couvrir de cendres et pleurer la mort de notre maître. Dans deux heures d'ici, Ali sera au jardin de l'immortalité.

ALI. — N'importunez pas notre ami, il a parlé loyalement et selon la vérité. D'ailleurs ma mort va me réunir au Prophète qui m'attend dans le ciel. Lui seul connaît le remède à ma blessure, car il est le médecin de tous les maux de ce monde.

HASSAN. — O mon père, comment peux-tu consentir à ce que je sois orphelin ? Tu m'as porté dans les bras et tu me laisses choir sur la terre ?

ALI. — Sers de refuge toi-même à ceux qui souffrent. La mort t'attend comme moi. Tes orphelins souffriront comme tu souffres. Et toi, Abbas, mon fils, tu mourras

comme ton frère et ton front brillera, au jour du jugement.

HANIFÉ (*ami d'Ali*). — O grand chef des humains, laisse moi déposer mon âme à tes pieds. Ne m'oublie pas en partant de ce monde et comble moi de ta bénédiction.

ALI. — Hanifé, toi qui es de noble race, rappelle-toi que personne ne restera debout dans l'Univers, si ce n'est Dieu, d'essence immortelle.

ZEINEB. — Je veux mourir à ta place, fleur de sainteté. Avec le Prophète tu es le seul qui saches calmer les cœurs. A qui confieras-tu tes filles ?

ALI. — Chère Zeineb, tu ignores la solitude ; tu ne sais ce qu'est un torrent de larmes, qui coule sous le voile denoué des cheveux ; tu vas le savoir ! Je te lègue le soin de mes enfants.

GAMBER (*serviteur d'Ali*) — Pourquoi tous ces yeux en larmes ! Mon maître souffre ! Laissez-moi le voir...

HASSAN. — Le roi lion est couché dans son sang.

ZEINEB. — Entre, Gamber. Regarde mon père et couvre ta tête de poussière.

GAMBER. — Salut, maître vénéré. Je ne suis pas digne de baiser la terre que tes pieds ont foulée. Qui t'a blessé ?

ALI. — Le fer homicide de Meldjein m'a ouvert la tête. Dieu l'a voulu, car il était écrit dans le livre du destin : « Ali, ayant le crâne fendu, entrera dans le jardin du néant. »

GAMBER. — Pourquoi ne suis-je pas mort avec toi, moi qui ne vivais que pour toi ?

ALI. — Prends patience, Gamber. Sers Hussein et Hassan après moi, et tu mériteras le salut éternel. Mes fils assureront ton bien-être sur cette terre.

GAMBER. — Ils sont passés les jours où, monté sur ton coursier, tu éblouissais tes ennemis de l'éclat du soleil reflété par tes étriers.

ALI. — Mon cheval ne sera pas oublié. Mes enfants, ayez soin de lui, et faites oublier à Gamber que je ne vis plus

GAMBER. — Ne peux-tu monter ton cheval encore une fois ?

ALI. — Le seul cheval qui puisse me porter est maintenant la mort elle-même. Je la monterai tout à l'heure pour chevaucher dans les champs de l'éternité.

LE MUEZZIN. — Laissez-moi entrer et parler à Ali, mon

prince en religion. (*a Ali*) Salut, Ali ami de Dieu ; l'heure de la prière approche : les fidèles, réunis à la mosquée attendent ton arrivée. Viens à la mosquée. Tu rentreras ensuite dans ta maison.

ALI. — Sois le bienvenu, Belal ! Je n'ai plus de forces pour aller à la mosquée. Va saluer les fidèles de ma part et porte leur ces paroles : « Voici ce que vous dit le roi des mondes, que mes amis reconnaissent pour ami après moi, mon fils ainé Hassan, mon héritier, dans le gouvernement spirituel et temporel du peuple de Dieu. »

LE MUEZZIN. — Hélas, lieutenant du Prophète, tu vas entrainer dans ta chute l'autel et la mosquée ; l'éclat de la religion de Mahommed se ternit sous les cieux qui tournent. (*Il sort.*)

ALI. — O Hussein, viens, laisse-moi te contempler pour la dernière fois. Je ne verrai plus les boucles de ta chevelure, qui retombent sur ton cou blanc. Le moment approche où nous nous séparerons pour toujours. Ah, mes pauvres enfants, qui me remplacera auprès de vous ?

ZEINEB. — Père, que dois-je faire avec tous ces orphelins ? Je ne suis qu'une femme faible et sans protecteur. Comment pourrai-je protéger moi-même des enfants ?

ALI. — Hélas, Hassan subira le martyre après moi ; Hussein et le reste de la famille te suivront aux champs de Kerbelah, jonchés de cadavres. Ekber lui-même y périra, Kassen lui-même y périra.

ZEINEB. — Voici donc ce que le destin me réserve : l'angoisse, l'humiliation, la persécution ! Comment ferai-je pour supporter ces tristesses ? Mon père, mon âme ne ferait-elle pas mieux de suivre la vôtre ?

ALI. — Adieu, Hassan ! Voici l'heure où je dois rejoindre le Prophète. Tu me succéderas dans la voie de la religion, où te suivront tous ceux qui m'aiment et dans laquelle tu devras ramener ceux qui s'en écartent. Adieu, vous tous, mes enfants, agneaux du troupeau du Prophète, maître des démons et des hommes. Aimez Hussein comme vous m'avez aimé...

HASSAN. — Tu nous parles comme si tu allais mourir...

ALI. — Viens, Hussein, que je te voie une fois encore, et que j'emporte dans la tombe ton souvenir. Pardonne-moi, mon enfant chéri, le mal que j'ai pu te faire. Adieu, mes enfants, mes pauvres amis ; retirez-vous; toi, Hussein, reste...

Mes heures sont comptées... Allez vous-en, lumières de mes yeux, allez vous-en, allez vous-en... (*Il prie.*) Dieu puissant, pardonne à tous ceux qui m'ont offensé. Répands ta miséricorde sur les hommes. Grâce pour tous, Allah ! Que tous ceux qui me pleureront obtiennent la remise de leurs péchés, présents et avenir... Je m'en vais vers Dieu... Dieu, il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah ! Allah est le seul Dieu ! (*Il meurt*).

. . . .

HUSSEIN. — Mon frère, nous sommes orphelins ! Ma sœur, notre père est mort, il a quitté ce monde de souffrances...

GAMBER. — Heureux qui peut pleurer, moi je n'ai plus de larmes ! Je n'ai plus de maître ; la religion n'a plus de souverain, ils l'ont assassiné. Gamber n'a plus qu'à mourir.

HUSSEIN. — C'en est fait. Nous n'avons plus qu'à soupirer et à pleurer. Prophète de Dieu, qu'allons-nous devenir ? (*On entend des chants funèbres*).

UNE OMBRE VOILÉE (*apparaissant montée sur un chameau*). — Salut à vous, mortels que je vois plongés dans la douleur. Je viens à votre appel et je viens vous servir. Lequel d'entre vous tous est Hassan ; est-ce toi ? Est-ce toi ? ou bien toi ?

HASSAN. — C'est moi, fils orphelin d'Ali. Ma mission est d'assurer le bonheur du peuple de Dieu. Mais je ne puis être heureux moi-même, puisque mon bien-aimé père n'est plus à mes côtés ; il est tombé de l'autel comme une fleur oubliée.

L'OMBRE. — O cyprès du jardin de la religion, expliquez-moi : quel est cet homme mort que vous semblez vénérer ? Je vois les anges entourer son cercueil. Ne serait-ce pas Ali, le meilleur entre tous les hommes ?

HUSSEIN. — Oui, c'est Ali. Son amour ardent illuminait le soleil et la lune. Tandis qu'il vivait, l'amour régnait entre le ciel et la terre. Des scélérats l'ont tué sur l'autel.

L'OMBRE. — O joies de la fille du Prophète, la meilleure entre les femmes, je viens chercher le corps du père des héritiers du prophète. Éloignez-vous, enfants du saint Ali. Vous avez accompli votre devoir. Adieu, famille éplorée !

HASSAN. — Qui êtes-vous donc, vous qui compatissez à notre souffrance ? Soulevez votre voile, je vous en

conjure et montrez nous votre visage ; il doit être noble et beau, car nobles et belles sont les paroles que vous prononcez. En le voyant, nous ressentirons un soulagement à notre douleur.

L'OMBRE *se découvre. C'est Ali.*

TOUS. — O miracle ! O bonheur inespéré ! C'est notre père ! Tu apparais en pleine gloire, en plein soleil, tandisque nos yeux arrosent encore de larmes ton cercueil. Est-ce un rêve ? Est ce bien Ali ? Oui, c'est lui !

ALI. — Hassan, Hussein, lumières de mes yeux, je suis Ali, votre père, ami de Dieu. Je viendrai ainsi auprès du cercueil de chaque croyant de la vraie religion. Visible ou invisible, je veillerai sur les orphelins. Moi, le chef des croyants, je ne pouvais rester invisible à votre douleur. Aussi, par ordre de Dieu, dois-je moi-même enterrer mon cercueil.

HASSAN. — Père, nous offrons à tes paroles d'amour nos âmes en sacrifice. Comme une vapeur blanche, qu'elles montent vers le ciel !

ALI. — Le mérite de mes actions vous préservera du malheur. Hussein, mon cœur verse sur ta tête une onde rafraichissante. Hélas, Hassan, tu mourras martyr de ceux que j'ai comblés de faveur. Hussein, tu mourras à Kerbelah sous le glaive des meurtriers.

HUSSEIN. — Pourquoi ne me prends-tu pas avec toi ! Après ton départ, ma vie ne sera plus qu'une agonie.

ALI. — Mon fils, ton existence est inséparable de la mienne. Ne pleure pas : tes larmes troublent ma sérénité. Ton futur martyre est un sacrifice que tu feras pour assurer le salut des vrais croyants. Du courage, mon enfant !

UN VIEILLARD AVEUGLE *entre*. — Ciel, que t'ai-je fait ? Pourquoi me tourmenter encore ? Tu m'as ôté la vue laisse moi mon repos. Le mal est fait, laisse moi l'achever dans le calme d'une vie obscure. Protège-moi ! Ah, qui me protégera contre le sort cruel ?

HUSSEIN. — Vieillard, tu es triste et aveugle ; personne ne te conduit. Qui es-tu, ami ? Viens à nous, qui sommes aussi comme aveugles, puisque nous avons perdu notre père, lumière de nos yeux.

LE VIEILLARD. — Je suis étranger. L'illusion seule me nourrit des fruits et de l'eau du mirage. Je suis perclus des bras et des jambes, et je ne vois plus rien. Depuis longtemps

je serais mort si un homme ne m'avait entouré des soins les plus affectueux. Mais depuis trois jours, je suis privé de lui. Je reposais ma tête sur ses genoux, et il ne vient plus me réconforter par sa présence. Il ne me donne pas de nouvelles. Que lui est-il donc arrivé, car je ne doute pas de lui ?

HUSSEIN. — Peux-tu me donner quelque signalement de cet homme, de cette fleur dont le parfum embaume ton âme. ?

LE VIEILLARD. — Je n'avais pas d'yeux pour voir cette fleur, mais mon cœur la sentait. Chaque fois qu'il venait me visiter, une odeur suave emplissait ma chambre et ma barbe de bouc se parfumait comme l'est une touffe de violettes. Il priait sans cesse et me disait : « Je suis pauvre et j'aime à m'asseoir à côté du pauvre. »

HUSSEIN. — Pleurons tous deux, ami. Tu es dans je jardin d'Ali, tout embaumé de roses. Confie moi tes chagrins ; peut-être te trouverai-je un remède.

LE VIEILLARD (*s'adressant au tombeau*). — Je te salue, hôte du château d'angoisse. Pourquoi ne viens-tu plus au chevet du malade ? ni écouter la voix du rossignol caché ? Tu ne veux plus savoir ce que ton ami souffre, et tu veux oublier le nom de ton ami. O Zéphir embaumé de l'Arabie heureuse, ton souffle a déserté mon jardin désolé. Aussi je n'y vais plus ; mais je t'attends quand même. J'espère et je t'attends. Tu reviendras poser sur mon front douloureux ta bouche dont l'haleine est toute parfumée. Grand Dieu ! sur ton tombeau je dépose mon âme.



TOMBEAU DE SAADI A CHIRAZ.



LE DÉPART POUR LA CHASSE.
Peinture persane. Bibl. nat., Estampes.
Indian (Cl. H)

CONTES ET APOLOGUES

Aux grands genres de la littérature persane que nous avons passés en revue, il faut ajouter le conte et la fable, ces deux formes presque toujours inséparables de toute expression de l'imagination orientale.

L'Orient, en effet, comme on a pu le voir dans cette Étude sur la Presse littéraire et dans celle que nous avons publiée sur l'Inde littéraire, est en effet essentiellement moraliste. Le Persan, encore plus que l'Indou, aime l'apologue. Saadi *nous en a offert de nombreux exemples. Bien d'autres se sont plu à ces récits, enseignements familiers, leçons de sagesse, de prudence ou des meilleures vertus. Les* Mille et une Nuits *des Arabes ont leur pendant dans les* Mille et un Jours *de la Perse. Et les conteurs y déploient le charme de leur esprit fin et bienveillant. On en jugera par les pages qui suivent :*

(1) Cf. H. Ethé, [illegible] Philologie, II, et [illegible] (Leipzig, 18[illegible]). — [illegible] — S. Van Ronkel, [illegible] (Leyde, 18[illegible]).

LES DEUX PANTOUFLES

Il y avait à Bagdad, un marchand vieux et avare, nommé Aboul Cassem Tambouri ; bien qu'il fut très riche, il était toujours sale et couvert de haillons. Ce qu'il y avait de plus curieux dans cet habillement dégoûtant, c'étaient surtout ses pantoufles.

Tous les savetiers de Bagdad les connaissaient pour les avoir rapiécées. Les semelles en étaient garnies de gros clous ; aussi ces pantoufles excitaient-elles la risée de tout le monde ; lorsqu'on voulait donner l'idée de quelque chose de lourd, on ajoutait toujours « c'est comme les pantoufles de Cassem ».

Un jour, il fit emplette dans un bazar de la ville d'une grande quantité de cristallerie. Comme le marché était avantageux, il le conclut.

Le lendemain il apprit qu'un parfumeur ruiné n'avait plus pour toute ressource, que de l'eau de rose à vendre, Aboul Cassem profita de la fâcheuse situation de ce malheureux, et lui acheta son eau de rose pour le quart de sa valeur.

Cette opération, bien qu'elle l'eût mis en belle humeur, n'alla pas jusqu'à lui faire donner le festin qu'il est d'usage que les négociants offrent à leurs amis, lorsqu'ils ont conclu un marché fructueux ;

Il s'offrit seulement le luxe d'aller au bain, ce qui ne lui était pas arrivé depuis fort longtemps.

Il y rencontra un homme qu'il croyait de ses amis (mais les avares ne méritent pas d'en avoir). Celui-ci lui dit qu'il ferait bien d'acheter d'autres pantoufles, car, avec les siennes, il était ridiculisé par tout le monde. « J'y songerai » dit Cassem, et une fois déshabillé, il entra dans l'étuve.

Pendant ce temps le Cadi de Badgad vint aussi se baigner. Cassem, sorti le premier et passant dans la première pièce, ne retrouva plus ses pantoufles : à leur place, il y avait deux chaussures neuves.

Pensant que c'était un présent de son ami, pour lui épargner le chagrin d'en acheter d'autres, il sortit du bain, très content de ses belles pantoufles.

Lorsque le Cadi voulut remettre ses chaussures, ses esclaves cherchèrent en vain et ne trouvèrent que les vilaines pantoufles, très connues, de Cassem. Celui-ci

convaincu de vol fut mis en prison. Pour en sortir il dut financer, d'autant plus qu'on le savait aussi riche qu'avare.

Aussitôt de retour chez lui, il jette de dépit les pantoufles que lui avait rendues le Cadi, dans le Tigre, qui passait sous ses fenêtres. Mais le même soir, des pêcheurs retirant leur filet avec plus de peine que de coutume, trouvèrent les pantoufles de Cassem et furent si indignés de voir que les clous avaient arraché les mailles de leur engin, qu'ils prirent les pantoufles et les jetèrent avec tant de force dans la maison de Cassem qu'elles brisèrent tous les flacons. Cela fit un fracas énorme et toute l'eau de rose fut perdue.

Cassem faillit en mourir. « Pantoufles maudites, cria-t-il en s'arrachant les quelques cheveux qui lui restaient. Vous ne me causerez plus d'ennui ». Et prenant une bêche il alla enfouir ses savates au plus profond de son jardin.

Mais un de ses voisins l'avait aperçu remuant la terre, et comme il lui en voulait, tout en étant très aimable avec lui, il courut aussitôt dire au gouverneur que Cassem venait de déterrer un trésor dans son jardin.

Le fonctionnaire, dont la convoitise s'allumait pour peu de chose, crut l'affaire bonne, et notre avare eut beau crier qu'il n'y avait aucun trésor, le gouverneur, dépité, ne le rendit à la liberté, que moyennant une très grosse somme.

Notre homme, prenant ses pantoufles d'un air désespéré s'en fut les jeter dans un aqueduc assez éloigné ; mais le diable, que ce jeu devait amuser beaucoup, dirigea les pantoufles de telle façon qu'elles interceptèrent le fil de l'eau. Les fontainiers, accourus pour réparer le dommage, trouvèrent les pantoufles de Cassem, les portèrent au gouverneur en déclarant qu'elles avaient fait tout le mal.

Le malheureux propriétaire des pantoufles fut de nouveau remis en prison et condamné à une amende plus forte encore que les deux autres, mais on lui rendit ses précieuses pantoufles.

Tant d'ironie dans le malheur l'exaspéra et il résolut de brûler sur le champ les maudites savates. Mais elles étaient encore imbibées d'eau et il s'en alla sur la terrasse de sa maison où il les exposa au soleil.

Le chien de son voisin, apercevant les pantoufles, s'élance sur la terrasse, et tout en jouant les lance dans la rue, où elles tombent droit sur une femme enceinte qui passait au même moment.

Le coup fut si violent, mélangé à la peur qu'elle en eût, que la pauvre femme fit une fausse couche, et son mari alla, avec les pantoufles, porter plainte au Cadi contre Cassem qui dut payer une amende proportionnée au malheur dont ses pantoufles étaient la cause.

Alors, prenant ses chaussures dans la main, il supplia le Cadi, avec une véhémence qui fit rire le juge, de rendre un arrêt, afin qu'on ne pût plus lui imputer les malheurs que ces maudites pantoufles occasionneraient dans l'avenir

Mais c'était un peu tard, car le pauvre Cassem était ruiné, et avait appris à ses dépens le danger que l'on court à garder trop longtemps les mêmes pantoufles.

LES DEUX OURS

Un peintre et un orfèvre étaient amis intimes. Ils voyageaient de compagnie, quand la nuit les surprit près d'un couvent de religieux, qui leur donnèrent l'hospitalité. Ils leur accordèrent même une confiance dont ils devaient bientôt se repentir.

Les moines ayant, une nuit, laissé la sacristie de leur église ouverte, les compagnons y entrèrent et enlevèrent les vases d'or et d'argent ; après quoi ils prirent la fuite. Possédant de telles richesses, ils retournèrent immédiatement dans leur pays, et, dans la crainte qu'on ne découvrît leur vol, ils mirent leur riche butin dans un coffret et convinrent ensemble que l'un n'en prendrait rien sans que l'autre en fût informé.

A quelque temps de là, l'orfèvre se maria, eut des enfants et, ses charges augmentant, puisa dans le coffre pour subvenir à ses nouvelles dépenses. Son ami, s'en étant aperçu, résolut de le punir de sa perfidie.

Il demanda à un chasseur de ses amis de lui procurer deux jeunes ours. Quand il les eut, il fit faire une statue de bois ressemblant parfaitement à son perfide ami, l'orfèvre, et dressa les ours à manger dans la main de la satue, ce qu'ils faisaient avec joie, car on les laissait toujours jeûner auparavant.

Notre peintre, après plusieurs semaines consacrées à cet exercice, invita l'orfèvre à dîner avec ses enfants.

Le repas se prolongea fort avant dans la nuit et l'orfèvre coucha chez son hôte avec sa petite famille.



FEMMES VISITANT UN PERSAN NOBLE. (Bibl. nat., Manuscrit persan.)

From an Indian ms (Cl. H.)

Pendant la nuit le peintre enleva adroitement ces enfants de leur lit, et leur substitua les deux ours. Leur père en se réveillant fut surpris et effaré, et se mit à pousser de grands cris qui attirèrent son hôte ; celui-ci fit semblant d'être étonné puis dit à son ami : « Une pareille métamorphose ne peut-être que la punition de quelque crime que vous avez dû commettre. » Mais l'orfèvre, persuadé que son hôte était l'auteur de la métamorphose, le fit comparaître chez le Cadi, en l'accusant de lui avoir volé ses enfants.

Le peintre dit au Cadi : « Pour trouver la vérité il suffit que vous ordonniez qu'on amène les ours. S'ils distinguent l'orfèvre, parmi toutes les personnes qui sont ici, s'ils lui font des caresses, on ne pourra douter que ce soient réellement ses enfants ».

Le Cadi consentit et fit amener les ours que le peintre avait fait jeûner depuis deux jours. A peine eurent-ils aperçu l'orfèvre, qu'ils coururent à lui en faisant mille démonstrations d'affection et lui léchèrent les mains.

Tout le monde était surpris et le Cadi n'osa se prononcer sur cette affaire.

L'orfèvre, pris de remords, courut chez le peintre, et, se jeta à ses genoux en lui avouant son larcin ; « demandez à Dieu, lui dit-il, qu'il me rende mes enfants, et je réparerai le tort que je vous ai fait »

Le peintre, ayant pris la précaution de remettre les enfants à la place des ours, ils passèrent leur nuit en prières et redevinrent les meilleurs amis du monde.

LES TOIS FILOUS

Un jour un paysan allait à Bagdad pour y vendre une chèvre. Il était monté sur un âne et la chèvre le suivait, ayant une clochette au cou. La petite caravane marchait très tranquillement et le paysan était loin de se douter qu'il excitait la convoitise de trois filous, qui le suivaient, tout en se concertant :

« Je parie, dit le premier, que dans cinq minutes, j'aurai la chèvre du bonhomme. — Eh bien, moi, dit le second, je me fais fort d'avoir son âne. — Quant à moi, ajouta le troisième, je ferai mieux que vous, et je veux que ses habits deviennent bientôt ma propriété ».

Le premier voleur, suivant le paysan et son âne, à pas de

loup, détache adroitement la clochette du cou de la chèvre, l'attache à la queue de l'âne et s'enfuit avec la chèvre.

Comme la clochette faisait toujours entendre son clair tintement, le paysan serait arrivé au terme de son voyage sans se douter de rien ; mais par hasard il tourna la tête et fut aussi étonné que désolé de ne plus trouver l'animal, dont il comptait tirer un bon prix au marché.

Il en demanda des nouvelles à tous les passants, et le second filou, s'avançant, lui dit : « Je viens de voir un homme qui fuyait en entraînant une chèvre ».

Descendant de son âne, le paysan pria le filou de le lui garder. Il parcourut les routes en tous sens, mais ne retrouva pas plus son premier ravisseur qu'il ne devait revoir le second.

Il reprit sa route accablé, et maudissant la mauvaise fortune ; en passant près d'un puits, il vit un homme qui poussait des gémissements et qui avait l'air si malheureux qu'il en oublia presque ses propres malheurs, pour lui demander la cause de son chagrin. C'était le troisième filou.

— Ah ! lui dit le paysan, si vous aviez perdu comme moi deux animaux qui étaient toute ma fortune, vous vous trouveriez moins à plaindre.

— Voilà une belle perte, répondit le filou ; moi qui ai laissé tomber dans ce puits un coffret rempli de pierreries que j'étais chargé de porter au Calife. Je serai sûrement pendu.

— Pourquoi n'allez-vous pas rechercher votre cassette au fond du puits, dit le paysan, il n'est pas si profond ?

— J'y ai bien songé, répondit le hardi filou, mais je ne suis pas adroit, et j'aime encore mieux courir la chance de n'être pas tout à fait pendu que de me noyer immanquablement ; mais si je trouvais quelqu'un qui n'ait pas les mêmes craintes que moi, pour aller au fond du puits, je le récompenserais volontiers en lui donnant dix pièces d'or.

Notre pauvre dupe remerciant le ciel qu'une occasion si favorable lui permît de réparer la perte de ses animaux, dit au filou qu'il était prêt à lui rendre ce service. Aussitôt il ôta ses habits et descendit dans le puits avec tant de vivacité et d'adresse que le voleur n'eut que le temps de ramasser les habits, après quoi il s'enfuit rapidement.

REPSIMA

Il y avait à Basra, un marchand nommé Dukin qui n'avait qu'un seul désir, et même un seul plaisir : dire des prières. Il quitta sa profession po r mieux s'adonner à la piété. Cela n'enrichit pas, surtout lorsqu'on est, comme notre marchand, aussi avare que pieux.

Il vivait dans une petite maison avec une fille unique, nommée Repsima, qu'il élevait dans la pratique des vertus musulmanes. Ils jeûnaient non seulement les jours de précepte, mais les autres jours également, ce qui était aussi économique que mortifiant. Comme avec cela ils ne désiraient rien, ils vivaient heureux et satisfaits de leur sort.

La vertu de la jeune Repsima fit bientôt quelque bruit et lui attira l'hommage de quelques hommes qui la demandèrent en mariage ; combien d'amants auraient soupiré pour elle, si l'on avait su que sa vertu n'avait d'égale que sa beauté ! Elle refusa tous les hommes riches ou beaux, pour se consacrer uniquement à la vie cloîtrée et recueillie qu'elle menait avec son père ; mais ce dernier, après une cour e maladie, mourut non sans avoir exprimé l'espoir de la voir enfin accepter pour époux, lorsqu'elle serait seule, quelque riche marchand.

Après les funérailles, sa famille lui fit comprendre qu'elle ne pouvait demeurer dans la solitude, et en même temps lui proposa un jeune marchand, nommé Temim, dont on lui vanta la droiture et la bonté. Mais elle ne pouvait se faire à l'idée du mariage, et ce ne fut qu'après avoir, dans ses prières, consulté le grand prophète que, se croyant inspirée, elle accepta de devenir l'épouse de Temim.

Le mariage eut lieu quelques temps après. Repsima trouva dans son époux un adorateur passionné de sa beauté, qui jointe à ses autres qualités, firent de Temim le plus heureux des hommes.

A ce moment là sans doute il aurait dû mourir, car le bonheur ne reste pas stable et s'il ne peut plus augmenter, il faut craindre qu'il n'aille en diminuant.

Temim, un an après son mariage, fut obligé de faire un long voyage aux Indes , il chargea son frère, Revendé, du soin de ses affaires domestiques, et lui recommanda surtout de veiller à la tranquillité de sa chère femme ; puis il partit rassuré par son frère et s'embarqua sur un



REPSIMA REÇOIT LES ADIEUX DE TEMIM.

D'après une peinture persane (Bibl. nat., Estampes).

Indian (Cl. H.)

vaisseau qui allait à Surate. Aussitôt après, Revendé se rendit chez Repsima qui le reçut fort bien et à qui il fit mille protestations d'amitié. Par malheur cette amitié se changea bientôt en amour, et après avoir caché quelques temps ses souffrances, il n'en fut plus maître et déclara sa folle passion à Repsima. Celle-ci, quoique irritée de tant d'audace, lui parla avec sa douceur habituelle, en lui représentant l'outrage qu'il faisait à son frère, et le peu d'espoir qu'il devait mettre en elle.

Cette bonté donna à Revendé encore plus de hardiesse, et son emportement ne connut plus de bornes. Il voulut même prendre Repsima dans ses bras, tout en lui disant qu'elle pouvait compter sur sa discrétion, que personne ne se douterait de leur bonne intelligence, et qu'enfin il mourrait si elle ne lui appartenait pas.

Devant tant d'insolence, Repsima ne put retenir sa colère et elle châtia résolument son brutal et criminel beau-frère, qui, au lieu de rentrer en lui-même et d'estimer davantage sa belle-sœur, résolut de la perdre pour se venger.

Une nuit qu'elle était en prière, il fit entrer secrètement dans la maison de Temim un homme, qui s'introduisit sans bruit dans la chambre de la dame. Puis ce frère criminel, suivi de quatre témoins qu'il avait achetés, enfonça la porte et, courant à sa belle-sœur, lui dit :

— « Malheureuse, c'est ainsi que, sous des dehors de piété, tu déshonores mon frère, en introduisant cet homme dans ta chambre !

Et il fit tant de bruit qu'il attira tous les voisins et rendit, ainsi qu'il le voulait, l'affront public.

Il ne se contenta pas de ce noir artifice pour perdre plus complètement sa belle-sœur ; il alla chez le Cadi et obtint de celui-ci, avec la déposition des témoins, qu'on mît Repsima en prison.

Le jour suivant, l'accusée fut condamnée à être enterrée toute vive sur un chemin. Cette horrible sentence fut exécutée à une lieue de la ville, et devant un millier de personnes ; on l'enterra jusqu'à la poitrine dans une fosse où on la laissa.

Elle avait beau avoir conscience de son innocence, elle fut heureuse, dans le milieu de la nuit, d'entendre les pas d'un cheval, et lorsqu'elle le vit près d'elle, monté par un Arabe, elle conjura celui-ci, qui était un voleur de lui sauver

la vie. C'était un voleur qui avait l'âme bonne, et lorsqu'il eut écouté les explications de Repsima, ce fut avec plaisir qu'il la délivra, pensant aussi, qu'ayant l'âme chargée de crimes, cette bonne action pèserait peut-être dans la balance du Très haut, à son égard.

Il chargea donc la pauvre femme sur son cheval et la conduisit sous sa tente où elle fut très bien accueillie par la femme du voleur, qui était d'ailleurs la meilleure personne du monde. L'intelligence, dirigée faussement, et même souvent pas du tout produit de ces anomalies. La femme voyait, à regret, son mari exercer le métier de voleur. Elle écouta, les larmes aux yeux, le récit de Repsima, puis elle la conduisit dans une petite chambre, en lui promettant de lui garantir désormais toute tranquillité car personne ne viendrait l'interrompre dans ses prières.

Mais hélas, Repsima n'était pas à la fin de ses malheurs. Le bon voleur avait à son service un nègre aussi laid que noir. Dès que celui-ci eut aperçu Repsima, il éprouva un violent amour et ne désespéra pas de devenir son amant. Il se déclara à la première occasion, c'est-à-dire un jour où l'Arabe et sa femme étaient sortis ; dépeindre la fureur de Repsima serait chose impossible. Elle le chassa en le menaçant de le dénoncer à son maître s'il renouvelait une telle insolence.

Calid (c'était le nom du nègre), comprit qu'une conquête si belle ne lui était pas réservée et résolut de se venger aussitôt. En effet, la nuit même il pénétrait près du berceau du fils de l'Arabe, et lui coupait la tête. Non content de cet horrible forfait, il porta le poignard qui lui avait servi, dans la chambre de Repsima, qui dormait, le posa sur son lit très adroitement et sans bruit en ayant soin de répandre des gouttes de sang depuis le berceau de l'enfant jusqu'à la chambre de la jeune femme. Il ensanglanta même un coin de sa robe.

Le lendemain matin, tout le monde fut réveillé par les cris effroyables que poussaient l'Arabe et sa femme à la vue de leur enfant. Ils se déchiraient le visage et mettaient de la cendre sur leur tête. Mais en vain. Calid accourut avec les autres, et se lamenta tout en s'écriant :

« Il fauttrouver le coupable d'une si infâme trahison, d'un si horrible crime. Il faut suivre les traces sanglantes. »

Ils arrivèrent ainsi à la chambre de la pauvre Repsima.

Le nègre tira de dessous le lit le poignard qu'il y avait mis et fit remarquer que la robe même de la coupable était ensanglantée.

« Voyez, dit-il, de quelle manière cette malheureuse reconnaît les bontés que vous avez eues pour elle. »

L'Arabe fut étonné et chagrin de voir que Repsima ajoutait l'impudence à son crime en niant toute participation à ce qui était si clair. Et tout en lui faisant d'amers reproches, il fondait en larmes et se désespérait. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Calid qui lui dit :

« Oh, mon Seigneur, allez-vous parler en ces termes à cette misérable ? Percez-lui plutôt le cœur avec le poignard dont elle s'est servie pour vous enlever votre fils et si vous craignez de faiblir, laissez-moi ce soin : je châtierai cette scélérate comme il convient. »

En disant ces paroles, il prit le poignard et se mit en devoir de le plonger dans le cœur de Repsima qui était si surprise qu'on pût l'accuser d'une aussi horrible chose, qu'elle ne pouvait articuler une parole.

Au moment où Calid allait frapper, l'Arabe lui retint le bras. Ce bon voleur, malgré les apparences, ne voulait pas la croire criminelle ni la condamner sans l'entendre. Il lui demanda pourquoi elle avait tué ce pauvre petit. Mais Repsima lui répondit qu'elle ne comprenait pas ce qu'on voulait lui dire, et se mit à pleurer si amèrement que l'Arabe en avait pitié, malgré son chagrin personnel. Il commençait à s'attendrir, ce que voyant, Calid voulut la poignarder malgré la résistance de l'Arabe. Cette insistance déplut à ce dernier qui lui ordonna de se retirer.

La femme du voleur ne pouvait se persuader non plus que Repsima fût coupable.

— « Il vaut mieux la renvoyer, dit-elle à son mari, que de la tuer sans être sûr de son crime ».

L'Arabe approuva ce sentiment et dit à Repsima :

— « Innocente ou coupable, vous ne pouvez rester sous notre toit. Votre vue renouvelerait chaque jour notre chagrin. Eloignez-vous et soyez satisfaite de ma modération. J'aurais pu vous tuer. Au lieu de cela, je veux vous donner de l'argent pour que vous partiez tranquille. »

Repsima, touchée de la bonté du voleur, ne voulut pas accepter l'argent :

— « La Providence aura soin de moi, lui dit-elle ».

— « Non, lui répondit l'Arabe ; je veux que vous preniez ces sequins ; ils vous seront utiles. »

Elle les prit et après avoir prié ses hôtes de ne point lui souhaiter de mal, elle s'éloigna de leur maison.

Elle marcha tout le jour sans repos et vers la nuit, arriva aux portes d'une ville située près de la mer. Elle alla frapper à une petite maison qui lui sembla hospitalière. Une petite vieille vint lui ouvrir et lui demanda ce qu'elle désirait.

— « L'hospitalité » répondit Repsima.

La vieille lui dit :

— « Je ne suis pas riche, mais je veux bien vous donner une chambre. »

— « Et puis, dit Repsima en lui tendant sa bourse, allez chercher des provisions pour notre souper. »

La vieille sortit et revint avec des confitures sèches, des dattes et plusieurs boissons. Après le souper Repsima conta son histoire à la vieille qui en fut fort touchée.

Le jour suivant, la femme de Temim voulut aller aux bains. La vieille l'y accompagna. En chemin, elles rencontrèrent un cortège qui menait au supplice un jeune homme qui avait les mains liées et une corde au cou.

Elles demandèrent pourquoi ; on leur expliqua que c'était un débiteur et que la coutume du pays était de pendre ceux qui ne payaient pas leurs dettes.

— « Combien doit ce pauvre garçon ? » dit Repsima.

— « Soixante-dix sequins, lui répondit-on, si vous voulez les payer à sa place vous lui sauverez la vie. »

— « Très volontiers, dit la femme de Temim en tirant sa bourse ; à qui faut-il les donner ? »

Aussitôt on fit appeler le Cadi devant qui la femme de Temim paya soixante-dix sequins au créancier. Après quoi le jeune homme fut remis en liberté.

La foule fit une telle ovation à la généreuse femme, qu'au lieu d'aller aux bains, elle prit congé de sa vieille hôtesse et sortit de la ville pour se soustraire à la curiosité de ses habitants.

Le jeune homme, qui venait ainsi d'échapper à la mort, la chercha pour la remercier et comme on lui dit qu'elle était sortie de la ville, il s'informa de la route qu'elle avait prise et la rattrapa bientôt. Il lui offrit d'être son esclave pour lui témoigner sa reconnaissance, mais Repsima lui

dit qu'elle ne prétendait pas lui faire payer si cher le service qu'elle lui avait rendu, et qu'il ne lui devait pas tant d'obligation qu'elle le croyait, car ce n'était pas pour l'amour de lui qu'elle l'avait sauvé, mais pour l'amour du Très-Haut.

Pendant qu'elle lui parlait, le jeune homme la regardait et frappé de sa merveilleuse beauté, en devint amoureux. Il le lui déclara aussitôt avec la fougue et la passion de la jeunesse, et fut fort désappointé qu'elle ne tombât pas aussitôt dans ses bras. Mais la chaste et tendre épouse de Temim ne vit pas cet amant à ses genoux avec plus de plaisir que les précédents, et ne le traita pas mieux que le nègre.

— « Est-ce donc vous faire un si grand outrage, lui dit le jeune homme, que de vous dire combien vous m'avez charmé ? » « Tais-toi, lui dit Repsima, je perçois tes mauvais desseins sous tes paroles fleuries et soumises. Va-t-en et ne me fais pas regretter le service que je t'ai rendu. »

Le jeune homme vit bien qu'il n'avait rien à espérer ; il s'en alla sans rien dire, et s'avança jusqu'au bord de la mer, où l'on voyait un vaisseau arrêté dont l'équipage accostait. C'étaient des marchands de Basra qui allaient à Serendib.

Il alla trouver le capitaine et lui demanda s'il ne voulait pas acheter une belle esclave. « Sans doute, lui dit le capitaine, si elle est jeune et jolie. » — « Je puis vous le certifier, dit le jeune homme, je veux m'en défaire, car elle ne m'aime point. Je l'ai laissée au bord d'une fontaine tout près d'ici. Venez la voir, et si elle vous plaît je vous la donne pour trois cents sequins. »

« — Je vous prends au mot, dit le capitaine, conduisez-moi vers elle. »

Le jeune homme mena le marchand vers Repsima qui, après avoir fait l'ablution, était en prière. A la vue de cette beauté, le capitaine compta l'argent promis au jeune homme, qui reprit le chemin de la ville.

Le capitaine s'approcha de Repsima en lui disant combien il était enchanté du marché qu'il venait de conclure ; qu'il ne la considérerait jamais comme une esclave et qu'elle serait maîtresse de son cœur ainsi que de tous ses biens.

A mesure qu'il parlait, l'étonnement et l'impatience se lisaient sur le visage de la femme de Temim. A la fin elle s'écria :

— Que me dites-vous ? Savez-vous bien à qui vous

parlez ? Je n'ai jamais été esclave et personne n'a le droit de me vendre.

En disant cela, elle repoussa vivement le capitaine. Celui-ci, rude et violent, et de plus choqué de la manière dont elle prenait ses amabilités, changea de ton et lui intima l'ordre de le suivre :

— Je t'ai achetée, dit-il, tu es mon esclave et je t'emmènerai de gré ou de force. »

Comme elle résistait encore, il la prit dans ses bras et malgré ses cris, l'emmena vers le vaisseau qui mit aussitôt à la voile.

Cette captivité mit le comble à l'épouvante de Repsima et quoique le capitaine affectât de ne la regarder que du coin de l'œil, elle vit bien que cet œil ne présageait rien de bon pour sa tranquillité et surtout sa liberté.

Quelques jours après son embarquement, la scène qu'elle connaissait si bien recommença et le capitaine lui fit des aveux brûlants, qui, n'amenant pas le résultat désiré, le mirent dans une effroyable colère. Il allait la violenter lorsqu'il s'éleva une tempête qui fit sombrer le vaisseau.

Tout l'équipage périt à l'exception de Repsima et du capitaine.

La femme de Temim fut portée par les flots sur le rivage d'une île, qui était, elle le sut bientôt, gouvernée par une femme et peuplée de nombreux habitants. Tout ce monde accourut pour la voir aborder, et cela, de façon aussi heureuse qu'étrange, qu'il sembla que ce fût un miracle. On lui fit mille questions et lorsqu'elle eut satisfait l'intense curiosité qu'elle suscitait autour d'elle, tout le monde fut émerveillé et on lui accorda un asile où elle pût vivre tranquillement.

Elle passa ainsi plusieurs années en prières, et les habitants de l'île ne se lassaient pas d'admirer la vie austère qu'elle menait, malgré sa grande beauté.

On venait consulter sa sagesse de tous les coins de l'île, et on s'habitua à la considérer presque comme une divinité. La reine de l'île se prit pour elle d'une estime si grande que ne croyant pouvoir mieux faire que de la donner comme gouvernante à son peuple, elle en fit l'héritière de ses richesses et de son pouvoir et comme elle était très âgée, Repsima dût bientôt combattre encore pour le maintien de sa tranquillité et de sa modestie.

Toutefois elle n'accepta la succession du fardeau royal, que dans l'espoir de pouvoir faire du bien, rendre une justice loyale, enfin mettre tout en œuvre pour le bonheur de son peuple. Elle consacrait à la prière tous les instants que lui laissaient les devoirs de son rang. Les résultats de sa bonté tenaient du miracle, et les habitants émerveillés, renonçant au culte du Soleil qu'ils adoraient auparavant, embrassèrent le mahométisme.

La reine fit alors établir de nouvelles et saintes lois et bâtir des mosquées sur les ruines de l'idolâtrie. Elle employa de grosses sommes à construire des hôpitaux, à organiser des caravansérails pour les étrangers, qui affluèrent en grand nombre dans l'île et contribuèrent à sa prospérité.

Un jour, arrivèrent au caravansérail des étrangers qui demandèrent à parler à la reine. L'un d'eux était aveugle, un autre paralytique de la moitié du corps et un troisième hydropique. Repsima donna ordre qu'on les lui amenât, et les reçut, assise sur son trône magnifique, ayant d'un côté ses plus belles esclaves, richement vêtues et de l'autre, tous les grands de sa cour. Elle avait le visage couvert d'un voile épais ainsi que toutes ses esclaves, et nul ne put voir avec quelle attention particulière elle considéra les étrangers qui se prosternaient devant elle et qui ne se relevèrent que sur son ordre. Après quoi elle leur demanda ce qu'ils désiraient.

— « Grande Reine, dit l'un d'eux, nous sommes de malheureux pécheurs qui venons vous demander d'intercéder pour nous auprès du Tout-Puissant afin qu'il nous pardonne nos péchés ».

— « Fort bien dit la reine, mais je ne puis rien pour vous, si vous ne me contez vos aventures, clairement et publiquement. »

— « Je vous obéis, Princesse, dit celui qui avait déjà parlé. Je suis un marchand de Basra, et j'avais épousé une jeune fille qui n'avait pas sa pareille au monde tellement elle était parfaitement belle, douce et vertueuse. Un jour, je fus obligé de faire un voyage et la laissai dans ma maison, avec toute la liberté que méritait sa grande vertu. Je priai seulement mon frère de prendre soin de mes affaires domestiques, et je partis tranquille et confiant, sans me douter de ce que mon retour aurait de terrible.

« Mon frère, cet aveugle que voici vint au-devant de moi

et m'apprit que ma femme s'était déshonorée, que ce déshonneur avait été public et qu'enfin on l'avait enterrée vivante ; que cette horrible aventure lui avait fait verser tant de larmes à cause de moi, qu'il en avait perdu la vue. Voilà grande reine, toute mon histoire que je termine en vous suppliant de faire rendre la vue à mon frère.

Temim (car c'était lui) attendit la réponse de la reine qui était si troublée de voir là son mari qu'elle ne pouvait répondre sur le champ. Quand elle fut un peu remise elle lui dit :

— « Crois-tu vraiment que cette femme, qui fut enterrée vive, t'ait trahi ?

— « Non, reprit Temim, je ne ne puis le croire lorsque je me rappelle toutes ses qualités de cœur et de droiture. Mais la confiance que j'ai en mon frère me fait douter de l'innocence de cette femme que j'adorais pourtant et que j'estimais encore plus. »

Quand le marchand eut parlé, la reine lui dit qu'elle savait si sa femme avait été justement condamnée, mais qu'elle ne pouvait le lui dire avant le lendemain, et qu'elle ne savait pas encore si son frère pourrait recouvrer la vue.

Un des compagnons de Temim prit alors la parole et dit qu'il avait un esclave nègre, lequel était devenu paralytique de la moitié du corps, depuis quelques années.

« Aucun médecin ne peut le guérir, ajouta-t-il et je l'amène à votre Majesté pour qu'elle prenne son cas en grande pitié, et dise pour lui une grande partie de ses prières. »

La reine, qui avait tout de suite reconnu le voleur arabe et son nègre, se tourna vers l'autre en lui demandant pourquoi il était hydropique.

— « Hélas, Grande Reine, je ne puis attribuer cela qu'à la violence dont je fis preuve envers une belle esclave que j'achetai il y a quelques années à un jeune homme que je rencontrai sur le bord de la mer. »

La reine dévisagea l'hydropique, mais elle fit semblant de ne pas plus le reconnaître que les autres. Puis elle leur donna rendez-vous pour le lendemain en leur promettant à tous la guérison, à condition que les coupables fissent tout un aveu public de leurs fautes.

Ceci ne pouvait intéresser que le nègre et le frère de Temim puisque les autres avaient dit la vérité ; aussi

pour eux, Repsima commença-t-elle immédiatement à dire des prières.

Le lendemain matin, les deux coupables arrivèrent bien décidés à ne faire aucun aveu. Ils avaient passé la nuit sans goûter le moindre repos, et ils étaient disposés à rester toute leur vie dans l'état ou ils se trouvaient plutôt que de faire un aveu public.

Mais lorsqu'ils parurent devant la reine, ils furent pris d'une frayeur qui ne fit qu'augmenter quand elle leur dit qu'il arriverait malheur à celui qui ne dirait pas la vérité. qu'elle même connaissait très bien.

Alors l'esclave nègre s'avança, malgré sa honte et sa frayeur, et fit un récit sincère de ce qui s'était passé chez son maître au sujet de Repsima. En entendant ces aveux, le voleur arabe fut pris d'une violente colère et voulut le tuer sur le champ. Mais la reine l'en empêcha :

— « Puisqu'il se repent de son crime, dit-elle, il faut au contraire prier le Très-Haut de lui pardonner ».

En disant cela, elle se prosterna au pied de son trône et l'on vit aussitôt le corps du nègre reprendre ses mouvements. Elle pria aussi pour l'hydropique et pour le furieux qui furent instantanément et parfaitement guéris.

Alors Temim supplia son frère de parler, car la reine n'attendait que cela pour faire un dernier miracle en sa faveur. Le malheureux Revendé, se rendant compte que la reine devait tout savoir, prit le parti de tout avouer sans rien changer, de l'affaire où il avait eu un si vilain rôle. D'ailleurs il se repentait sincèrement, croyant sa belle-sœur morte.

Quand il eut fini son récit, que la reine reconnut exact, Temim, poussant un grand cri, tomba évanoui.

Lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, il se prosterna devant la reine en lui demandant de lui permettre de conduire son perfide frère à Basra pour l'assommer sur le lieu même où sa femme avait été enterrée vive.

Repsima pleurait sous son voile, mais elle ordonna à Temim de pardonner à son frère qui, avec l'aide des prières de la bonne reine, recouvra l'usage de ses yeux.

Puis Repsima les renvoya tous en leur disant de revenir encore le lendemain pour être témoins de choses encore plus étonnantes que celles qu'ils venaient de voir.

Le lendemain, les étrangers ne manquèrent pas en effet

de se rendre au palais. La reine appela Temim et, l'obligeant de s'asseoir sur un fauteuil d'or qu'elle avait fait placer près de son trône, lui dit :

— « O marchand de Basra, pour te faire oublier tous tes malheurs et tes chagrins je veux te garder près de moi et te donner en mariage la plus belle et la plus fidèle de mes esclaves. »

Mais Temim se mit à pleurer et refusa en disant qu'il ne pouvait oublier sa chère Repsima, qu'il voulait mourir en conservant son souvenir intact et pur, et passer le restant de ses jours où elle était morte si injustement.

Repsima, ravie de retrouver son époux si fidèle, lui dit :

— « Si je priais le Très-Haut de ressusciter cette femme serais-tu aise de la revoir et la reconnaîtrais-tu ? »

En disant cela, elle leva son voile et parut aux yeux de Temim ébloui, dans tout le pur éclat de sa beauté.

La joie qu'il en eut, n'avait d'égale que l'étonnement de ses compagnons.

Repsima embrassa son mari et raconta ses aventures devant tous les seigneurs de sa cour.



CHAMEAU MAGIQUE PORTANT UNE HOURI.

D'après une miniature persane. Collection des manuscrits [illegible]
[illegible]

TABLE DES MATIÈRES

Préface 7
Les Études persanes en France 9

LA PERSE LITTÉRAIRE

La littérature religieuse 26
L'Épopée 27
Les poètes lyriques 29
Le théâtre 31
Le conte 32

CHOIX DE TEXTES

Épigraphie 33
— Inscription de Behistoun 34
— Inscription d'Artaxerxès Ochus 34
Littérature religieuse ....
— Avesta 36
— Vendidad 37
— Fargard 1. La création de l'Univers 37
— — 2. Description du Var 39
— — 13. Le chien 40
— — 19. Tentation de Zarathustra 42
— Yashts 43
— Khorda Avesta 43
— Yacna 44
Poésie épique ....
— Le Livre des Rois 46
— Introduction 51
— Création du Monde 52
— Kaioumors 53
— Djemschid 54
— Zohak 56
— Feridoun 60
— Kei Kaous 64
— Bijen et Menijeh 67
— Combat de Rustem et de Kafour 74
— Isfendiar 76
— Homaï et Darab 82
— Iskender 86
— Mahboud 92
— Rustem et Zohrab 94
— Mort de Rustem 99
Poésie lyrique 101
— Roudaghi 101
— Kisaï 103
— Avicenne 106
— Abou Saïd 106
— Nizami 107

— Madschnoun délivre une gazelle.......... 108
— Invocation 109
— Omar Kheyyam Roubayyat.......... 109
— Le Divan.......... 116
— Le Printemps.......... 116
— L'Automne 119
— Allégorie.......... 120
La grappe de raisin.......... 122
Le poète quitte sa bien-aimée.......... 122
Un hammam.......... 124
Poème bachique.......... 124
L'hiver 125
Fin d'année 125
Le poète apostrophe un de ses détracteurs.......... 126
— Les fleurs et les oiseaux.......... 127
Djelladdui-Roumi ....
— Invocation à la divinité.......... 128
Hafiz ....
— Odes 130
Dschami..........
Yousouf el Zuleika 137
Eschter et Dscheida.......... 142
Madschnoun et Leïla.......... 147
Farid Uddin Attar..........
— Mantic-Uttair 148
Saadi 156
— Le Bostan.......... 157
— Le marchand 157
— Le favori du Roi,.......... 158
— La famine de Damas.......... 160
— Discours de Crâne.......... 162
— De la bienfaisance 162
— Le pèlerin 163
— L'ânier.......... 163
— L'amoureux 164
— Les vieillards 164
— Le ver luisant.......... 164
— La perle 165
— L'ascète aboyeur.......... 165
— Le faux dévot.......... 165
— Le médecin et le malade 165
— L'oignon 166
— Le nègre.......... 166
— La tête du Prince.......... 167
— L'homme las et l'âne.......... 167
— L'idole d'Ivoire.......... 167
— L'ennemi mort.......... 170
— Les deux Arabes 171
— L'astrologue.......... 171
— La peur 171
— Le renard 172
— L'esclave.......... 172
— Pensées 172
Théâtre 174
— Le jardin de Fathma.......... 175
— Le martyre d'Ali.......... 190
Contes et apalogues 201
— Les deux pantoufles.......... 202
— Les deux ours.......... 204
— Les trois filous.......... 206
Repsima 208

TABLE DES GRAVURES

Scène d'intérieur chez [illegible] ..... Frontispice
Vue d'Ispahan ..... [illegible]
Brâhma à 4 figures monté sur un tigre ..... [illegible]
Bas-relief des ruines de Persépolis ..... [illegible]
Schah Abbas le Grand d'après une miniature persane 32
Fragment du Coran ..... [illegible]
Ahura-Mazda (Bas-relief persan) ..... [illegible]
Bas-relief et colonnes des ruines de Persépolis 36
Tombeau de Cyrus (Bas-relief) ..... [illegible]
Divinité moitié homme, moitié femme, d'après une peinture persane ..... [illegible]
Combat de Rustem et de Zohrab (peinture persane) 46
Une scène du Harem (Livre des Rois de Firdousi) 49
Feridoun assiège Zohak dans son palais (scène du Schah-Nameh) d'après une peinture orientale de [illegible] ..... [illegible]
Combat de Minoutcher et de Tour d'après une peinture orientale ..... [illegible]
Reine de Perse à la promenade, d'après une miniature 73
Une apparition de Simourgh (scène du livre des Rois. Manuscrit de [illegible]) ..... [illegible]
Couronnement du Schah, d'après une miniature persane 84
Combat de Darab contre les Roumis ..... [illegible]
Tehminé, fille du roi Semenkan, songeant à Rustem, d'après un dessin persan ..... [illegible]
Guerrier persan (peinture orientale) 100
Oiseau Simourgh (d'après une peinture persane) 101
L'entrée du vainqueur : le sultan, avec sa suite (scène du Livre des Rois de Firdousi) ..... [illegible]
Combat entre des cavaliers iraniens et touraniens (manuscrit persan) 113
Jeune femme persane se préparant à écrire une lettre 117
Le départ pour la chasse, d'après une peinture persane 121
La Péri, d'après une peinture persane 129
Dscherda espionnée par son mari (scène du Béharistan de Djâmi), d'après une peinture persane ..... [illegible]
Le Schah et son ministre (manuscrit persan de [illegible]) ..... [illegible]
Portrait de Saadi (extrait du [illegible]) ..... [illegible]
La jeune fille et le nègre (peinture moderne des Persans) 169
Danseuse, d'après un dessin persan 173
Tombeau d'Avicenne à Hamadan ..... [illegible]
Omar arrivant chez Ali (scène du Jardin de Fathmah) ..... [illegible]
Tombeau près de Persépolis ..... [illegible]
Peinture d'un poème persan du XVIe siècle 193
Tombeau de Saadi à Chiraz 200
Le départ pour la chasse (peinture orientale) 201
Femmes visitant un Persan noble (manuscrit persan) 205
Repsima reçoit les adieux de [illegible], d'après une peinture orientale ..... [illegible]
Chameau magique portant une houri, d'après une miniature ..... [illegible]

Paris. — Imprimerie L. Pochy, 52, rue du Château. — Téléph. 728-80.